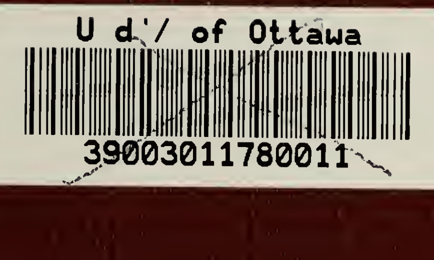

U d'/ of Ottawa
39003011780011

LE CULTE & LE PATRONAGE

DE

SAINTE ANNE

LE CULTE & LE PATRONAGE

DE

SAINTE ANNE

MÈRE TRÈS-GLORIEUSE

DE

MARIE IMMACULÉE

PAR

Le R. Père Laurent Mermillod
De la Compagnie de Jésus.

CLERMONT-FERRAND
LIBRAIRIE CATHOLIQUE
Michel Bellet, directeur, rue Barbançon.
1866

AVEC APPROBATION CANONIQUE.

A

SAINTE ANNE ET A SAINT JOACHIM

HOMMAGE

DE PIÉTÉ FILIALE ET DE RECONNAISSANCE

LEUR INDIGNE ENFANT.

PROTESTATION

L'auteur adhère formellement aux bulles d'Urbain VIII, en date du 13 mars 1625 et du 15 juillet 1635. Il déclare donc ne donner aux faits miraculeux rapportés dans cet opuscule qu'une valeur purement historique. Il réserve tous les droits de l'Eglise relativement aux qualifications de *Vénérable*, de *Bienheureux* ou de *Saint*, qu'il peut avoir données à quelques pieux personnages ainsi connus dans certaines histoires locales.

Fils soumis de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, dans le sein de laquelle, avec la grâce de Dieu, il espère vivre et mourir, il condamne et rétracte d'avance tout ce que cette sainte mère trouverait dans cet écrit de contraire à sa foi et à sa discipline.

L'auteur prie les personnes qui l'ont aidé de leur concours, en lui procurant de précieux documents, d'agréer ici l'expression de sa profonde gratitude. Il remercie tout spécialement M. l'abbé Brugnot, de Dijon; les RR. PP. Ferrari, de Bologne; Philippe de Melhem, de Munich; Girod, du Coudray, et d'autres, qui lui ont fourni avec tant d'obligeance des renseignements sur l'état actuel de la dévotion à sainte Anne, en différentes contrées de l'Europe. Il espère avec confiance que l'aimable Aïeule du divin Sauveur acquittera elle-même sa dette de reconnaissance, en leur prodiguant ses maternelles bénédictions.

Extrait d'une Lettre de Monseigneur de Langalerie, évêque de Belley, à l'Auteur.

Mon bien cher Père,

. . . .

. . . .

Il est d'usage dans mon diocèse de ne recommander que les ouvrages composés par des ecclésiastiques soumis à notre juridiction. Mais votre nom m'en rappelle un autre, celui de votre vénérable oncle, le curé de Belleydoux. Or, Belleydoux possède une chapelle en l'honneur de sainte Anne; une confrérie y a été établie par notre autorité, sur la demande du Pasteur et du Supérieur général des Frères de la Sainte-Famille. Ces motifs nous ont déterminé à faire

une exception à nos règles et à nos usages. Nous espérons que notre chère et glorieuse sainte Anne voudra bien la bénir.

Oui, qu'Elle aide à la propagation de votre excellent livre, qu'Elle en rende la lecture attrayante et utile aux fidèles; qu'en retour de nos communs efforts pour propager son culte et faire honorer sa mémoire, Elle bénisse vos travaux et les miens, votre illustre Compagnie et ma chère famille diocésaine, Belleydoux, son curé, la gracieuse chapelle, les membres si nombreux déjà de la confrérie, et en particulier celui qui en a été le principal organisateur.

Meximieux, en tournée pastorale, le 21 novembre 1864, fête de la Présentation de la très-sainte Vierge Marie, sous les auspices de sainte Anne et de saint Joachim.

† Pierre-Henri, évêque de Belley.

LE CULTE & LE PATRONAGE

DE

SAINTE ANNE

I.

Légende de sainte Anne et de saint Joachim.

Sainte Anne et saint Joachim, parents de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, étaient tous deux de race royale et sacerdotale.

Joachim, ou Eli, naquit à Nazareth en Galilée. Il eut pour père Mathat, de la descendance de David par son fils Nathan. Estha, sa mère, descendait aussi de David, par Salomon.

Anne était de Bethléem et du sang de David, par son père Stolan et sa mère Emérentienne.

Tous deux vécurent dans la plus parfaite observance de la Loi, chéris de Dieu, dont ils cherchaient le bon plaisir en toutes choses, et bénis des hommes à cause de leur tendre charité. Ils faisaient trois parts de leurs revenus : la première était destinée au Temple et consacrée à relever la pompe de ses fêtes, la seconde était appliquée au soulagement des pauvres et des malades ; ils vivaient modestement de la troisième.

Dieu, pour épurer leur vertu et les élever à la plus haute sainteté, leur envoya l'épreuve la plus pénible et la plus humiliante en ce temps-là : il frappa leur union de stérilité. Chez les Juifs, et surtout dans la tribu de David, la privation de descendance était regardée comme un opprobre, un châtiment du Ciel, une sorte de malédiction ; les époux stériles ne pouvaient plus se compter parmi les aïeux du Fils de la Promesse, et cette exclusion atteignait à la fois, de la manière la plus sensible, leurs espérances, leur piété, leur considération dans la tribu. Ils étaient désormais condamnés à vivre dans l'isolement et une inconsolable tristesse.

Anne et Joachim se résignèrent à cette doulou-

reuse épreuve, sans toutefois perdre l'espoir d'en obtenir la cessation. Ils multiplièrent pendant de longues années leurs oraisons, leurs jeûnes et leurs aumônes, pleins de confiance d'être tôt ou tard exaucés. Ces prières et ces larmes n'avaient cependant pas pour but d'obtenir une consolation purement humaine, une satisfaction d'amour-propre : toutes les fois qu'ils se rendaient au Temple, ils promettaient de consacrer au Seigneur l'enfant qu'il daignerait leur accorder, et de lui en faire un généreux sacrifice.

Ils étaient déjà presque parvenus aux glaces de l'âge, lorsqu'un jour de novembre, à la fête des Encénies, ils virent leur sacrifice encore plus durement rebuté des prêtres, sous le prétexte que Dieu n'avait pas béni leur union. Ils se retirèrent couverts de confusion, Joachim sur la montagne, au milieu des bergers commis à la garde de ses troupeaux, Anne dans ses jardins, pour répandre, chacun de son côté, leur âme devant le Seigneur, et se consoler de leur affliction. Après quelques jours d'une retraite durant laquelle ils s'élevèrent au plus sublime abandon à la volonté céleste, le Tout-Puissant, touché de leurs pieuses larmes,

leur députa un consolateur. Un Ange vint leur annoncer en son nom la cessation prochaine de l'opprobre qui pesait sur eux. Le divin messager se montra d'abord à Joachim ; il lui promit qu'Anne ne tarderait pas à concevoir une vierge incomparable, future mère du Messie promis depuis tant de siècles. De son côté, sa sainte épouse eut aussi connaissance de la même révélation, et tous deux, remplis intérieurement de confiance, se communiquèrent cette heureuse nouvelle avec un joyeux empressement, et se hâtèrent, par de ferventes actions de grâces, de témoigner à Dieu leur reconnaissance d'un si grand bienfait.

A quelques jours de là, le 8 décembre, la bienheureuse Anne conçut une Fille exempte de la tache originelle, Marie Immaculée, qui, neuf mois après, au milieu de la joie de ses parents et de tous les habitants des alentours, naquit à Nazareth, le 8 septembre (1), dans la maison de saint Joachim. Sur un ordre du Ciel, on lui donna le nom de Marie, dont la signification avait

(1) Le 9, suivant les Grecs. Typiques de saint Sabas.

rapport à ses destinées futures. Quatre-vingts jours après, Anne avec sa Fille bien aimée se rendit au Temple pour y accomplir la purification légale et y présenter les offrandes d'usage.

Quand Marie eut atteint sa troisième année, ses parents, fidèles à leur vœu, la conduisirent de nouveau au Temple, et, malgré les douleurs d'une cruelle séparation, offrirent généreusement au Seigneur cette Enfant, joie de leur vieillesse, récompense de leur sainteté. Ils ne vécurent vraisemblablement pas longtemps après ce dernier sacrifice. Ils moururent consolés et comblés de mérites, heureux d'annoncer à leurs aïeux la prochaine arrivée du Messie.

Voilà, suivant les traditions les plus accréditées, les saints Pères et le commun des Docteurs, à peu près tout ce que nous savons de certain sur ces illustres personnages, comme on peut s'en assurer en parcourant les continuateurs de Bollandus, Trombelli et d'autres sages critiques. On a fait sur leur vie, nous le savons, des récits bien plus circonstanciés; mais pour rester fidèles à notre dessein, nous avons rejeté des détails inutiles à la piété et presque sans valeur historique. Encore

moins pouvions-nous reproduire des documents supposés, comme la lettre de saint Ignace à saint Jean l'évangéliste, avec les conjectures et les controverses auxquelles elle a donné lieu (1).

La légende de sainte Anne et de saint Joachim est courte, il est vrai, mais elle ne laisse pas de nous donner la plus haute idée de leur sainteté, et, comme nous le verrons ci-après, elle est bien propre à nous remplir d'une confiance illimitée en leur puissante intercession.

(1) Nous renvoyons à Ludolphe de Saxe, ceux de nos lecteurs qui désireraient un récit plus détaillé. On trouve une vie de sainte Anne et de saint Joachim, à la suite de son histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La Vénérable Marie d'Agréda a également écrit sur les parents de Notre-Dame des pages très-intéressantes et dont l'orthodoxie n'est pas suspecte, puisque son beau livre a été examiné et approuvé. On ne pourrait en dire autant des récits de Anne-Catherine Emmerich : ils sont, en plusieurs points importants, relativement à notre sainte, en opposition flagrante avec les Pères, les Docteurs de l'Eglise, avec la presque unanimité des théologiens catholiques.

II.

Pourquoi les Evangiles gardent le silence sur sainte Anne.

On se demande parfois avec étonnement pourquoi les divines Ecritures nous parlent si peu des personnages dont les glorieuses destinées se lient à l'œuvre de notre rédemption; pourquoi, le plus souvent, elles sont muettes sur le détail de leurs vertus et les vicissitudes de leur existence. Une page contiendrait tout ce qui se rapporte directement à Marie, tandis que saint Jean-Baptiste nous est révélé avant sa conception : on

nous le montre tressaillant dans le sein de sa mère, on nous le montre à sa naissance, dans la solitude, dans sa prédication, sur les bords du Jourdain, dans sa captivité, à sa mort. Notre-Seigneur lui-même fait de son Précurseur le plus magnifique éloge. D'un autre côté, il est à peine fait mention de saint Joseph, et le silence enveloppe la vie, les vertus, et jusqu'aux noms bénis de sainte Anne et de son pieux époux, saint Joachim.

A première vue, cette conduite de l'Esprit-Saint paraît étrange ; mais la reflexion nous fait bientôt entrevoir en elle une sagesse profonde, comme dans toutes les œuvres divines. Ce silence mystérieux vaut une louange, et plus qu'une louange, puisqu'il fait à ces saints Patriarches une part analogue à celle de Marie et de Joseph, et qu'il nous les montre indirectement dans les reflets de la sainte humanité de Jésus. Tous ces illustres personnages ne sont-ils pas groupés dans un même tableau où Notre-Seigneur occupe le premier plan ? Toutes les gloires de l'Homme-Dieu ne rejaillissent-elles pas sur leurs têtes vénérables? En effet, l'âme fidèle ne peut,

dans ses élévations, les séparer de Jésus; elle ne peut penser à lui sans que sa pensée se reporte en quelque manière sur eux; l'aimer sans aimer aussi et remercier ceux qui furent sa famille, la race et le sang dont il descendit. Elle ne peut, en un mot, mettre de côté ceux dont l'existence fut coordonnée à la sienne, ceux dont les vertus, modelées par avance sur ses leçons, nous valurent un tel Rédempteur, un tel Jésus. Cette position exceptionnelle, ces priviléges, prix de leur sainteté, les placent si haut dans l'estime, la vénération et l'amour du Ciel et de la terre, que la parole humaine devenait impuissante à les louer dignement. Voilà peut-être une raison du silence des saintes Écritures : l'Esprit-Saint aurait préféré laisser à notre piété filiale le doux soin de rechercher ce qu'ils furent devant Dieu. Oh! non, sainte Anne et saint Joachim ne sont pas, dans le tableau évangélique, entièrement relégués dans l'ombre, puisqu'ils partagent les gloires du Christ, puisque leur justice a attiré les regards du Père des miséricordes, puisque le Lis immaculé germe dans leur cœur et sort de leur sang comme d'une source très-pure. Avoir mérité une telle faveur,

n'est-ce pas, pour sainte Anne en particulier, avoir de beaucoup dépassé les limites d'une sainteté ordinaire? « Qui trouvera la femme forte? Son prix est par-delà toute limite (1). »

Un pieux et savant auteur donne une autre interprétation de ce silence des Evangiles : elle n'est pas moins à l'honneur de sainte Anne. « Il » ne convenait pas, dit-il, de rendre la Vierge » Marie recommandable par les vertus de ses » parents, de même qu'on ne saurait faire valoir » Notre-Seigneur par sa Mère; mais au contraire, » de la sainteté infinie de Jésus-Christ, on a dû » conclure à celle de Marie, et de la sainteté de » Marie à celle de ses parents, sainte Anne et » saint Joachim. Or, comme par là même les » fidèles devaient leur supposer les vertus et les » mérites les plus rares, l'Esprit-Saint n'a pas » permis aux Évangélistes de raconter leur » vie (2). »

Suivant le bienheureux Thomas de Villeneuve, leur gloire et leur sainteté furent toutes cachées

(1) *Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis pretium ejus.* (Prov., 31.)

(2) Pelbartus a Temeswar, *Serm. de sancta Anna.*

en Dieu : comme Marie, leur très-sainte Fille, et Joseph, son chaste époux, ils surent, avec une profonde humilité, en dérober l'éclat aux hommes. Il était donc à peu près inutile d'exposer aux regards de la foule le tableau de vertus au-dessus de sa portée, de merveilles accessibles seulement aux méditations des âmes intérieures. D'ailleurs, si les Juifs incrédules ont été révoltés des anéantissements du Verbe incarné et scandalisés de ses enseignements; si, malgré tant de miracles, ils ont méconnu sa mission divine, quel accueil auraient-ils fait à des récits empreints de la même abnégation, du même esprit de sacrifice? Notre-Seigneur a bravé les mépris de ses contemporains, mais il n'a pas voulu laisser blasphémer sa Mère, ni les vénérables parents de sa Mère, en livrant leur existence à une publicité inopportune. Il a donc fait tirer un voile discret sur l'intérieur de cette famille toute céleste, afin de la soustraire aux outrages purement gratuits de ses ennemis.

D'un autre côté, une manifestation de la vie angélique de ses parents n'aurait pas été sans danger sur l'esprit grossier des païens : elle aurait facilement pu donner lieu à des méprises, agir

sur les imaginations superstitieuses et les faire adorer comme des divinités. Ce danger rendit la primitive Église très-circonspecte sur le culte public dont elle honora la Vierge, les saints et leurs reliques. Voilà pourquoi elle mit d'abord en relief, par la prédication écrite, Jésus son divin chef, se réservant de suppléer, par la tradition orale, au silence calculé de l'Ècriture sur le culte de Marie et des saints. Elle attendit des temps prospères à une manifestation plus complète dont l'éclat devait ajouter au triomphe de la sainte Humanité. On le voit donc, ce silence est à la fois digne de la Sagesse divine et plus glorieux pour sainte Anne et saint Joachim qu'un éloge au-dessous de leur mérite.

Un vénérable prélat, dont s'honore l'épiscopat français, donne une solution encore plus concluante, qu'on nous saura gré de rapporter textuellement.

« Pourquoi vous étonnez-vous, dit l'éloquent
» évêque de Poitiers, du silence de l'Évangile sur
» la génération de Marie, qui est un prodige,
» une œuvre accomplie en dehors de plusieurs
» des lois ordinaires? Marie est la proche parente

» de Joseph ; elle a un même aïeul avec lui, et il
» vous suffit que leur lignée soit commune
» jusque-là. Mais arrivé à ce point, l'écrivain
» inspiré s'entoure de mystère en ce qui regarde
» la filiation de Marie et celle de Jésus, parce
» que l'engendrement de la Mère et celui du
» Fils s'étant produits l'un et l'autre dans des
» conditions exceptionnelles, ne pouvaient être
» simplement racontés comme faisant suite à
» toute la série généalogique précédente, où les
» règles générales suivaient leur cours. Et comme
» le généalogiste sacré ne donne point de père à
» Jésus, mais parle seulement de l'époux de sa
» Mère, attendu que la conception de Jésus-
» Christ selon la chair n'est pas moins inénar-
» rable que sa génération éternelle ; ainsi, pour
» un motif analogue, il se tait sur le père et sur
» la mère de Marie, parce que la génération de
» Marie ne peut être assimilée à aucune autre.
» *Generationem ejus quis enarrabit?*

» Entendez ce qu'une fidèle et constante tra-
» dition nous apprend à cet égard, et voyez
» comme le germe confié aux familles patriar-
» cales, le sang dont l'Humanité sainte de

» Jésus doit être formée, va en s'épurant jusqu'à » l'entière perfection (1)..... »

Au reste, pour concevoir une haute idée de ces saints Patriarches, nous n'avons nul besoin des considérations qui précèdent : il suffira de leur appliquer une règle infaillible, une mesure indiquée par la Sagesse elle-même; elle a dit : « *Vous les connaîtrez à leurs fruits* (2). » Ce mot nous servira de fil conducteur pour sonder l'abîme de leurs vertus. Imitons les Hébreux dans le désert : impatients de vérifier ce qu'on leur racontait des délices de la Terre Promise, ils l'envoient visiter par douze d'entre eux, et Moïse, à leur départ, leur adresse les instructions suivantes : « Allez, abordez cette terre par le midi » et considérez-la attentivement. Voyez quels » hommes l'habitent, s'ils sont forts ou faibles, » nombreux ou non; si la terre est bonne ou » mauvaise; si les villes sont fortifiées ou sans » défense; si le sol est fertile ou stérile, ombragé » ou sans arbres..... Ayez courage et rapportez-nous de ses fruits. »

(1) Mgr Pie, *Homélie sur l'Immaculée Conception*. 1854.

(2) Cité par saint Jean Damascène.

Après l'avoir parcourue dans tous les sens, pendant quarante jours, les explorateurs revinrent vers Moïse, Aaron et les enfants d'Israël rassemblés dans le désert de Pharan, près de Cadès. Deux des envoyés portaient sur un brancard un rameau de vigne avec sa grappe, et les autres étaient chargés des divers fruits de la terre de Chanaan. Ils les montrèrent à l'assemblée, lui racontèrent ce qu'ils avaient vu et lui dirent : « Nous avons parcouru cette terre que vous avez » fait visiter, et il y coule réellement des flots » de lait et de miel, comme vous pouvez en » juger par ces fruits. »

Cher lecteur, sainte Anne et saint Joachim sont en quelque manière cette terre de promission, du moins ce titre symbolique leur est décerné par les Pères et quelques pieux écrivains. Si vous voulez donc en apprécier les richesses, voyez son fruit : sur cette terre sainte, le buisson ardent a jeté tout son éclat sans se consumer; sur cette terre bénie, dans ce paradis terrestre, s'est développée la tige de Jessé, l'arbre qui nous a donné le fruit de vie, la Vie elle-même. Joachim fut le père et Anne fut la mère de *Marie Immaculée.*

Comme les Hébreux errants à travers des solitudes arides, hâtons-nous vers ce sol aimé des cieux, arrosé d'ineffables bénédictions. Quittons les cavernes de Pharan; cherchons un refuge sur cette terre où coulent le lait et le miel des consolations divines; dans nos peines, nos tentations et tous nos besoins, apprenons à recourir à sainte Anne et à ses maternelles bontés : n'est-elle pas la mère de la Mère de grâce?

III.

Maternité de sainte Anne. Cette dignité l'élève au-dessus de toutes les autres Saintes.

Quand Dieu choisit une âme pour une mission de spéciale providence, il façonne en quelque sorte cette âme de loin, et, en lui prodiguant ses dons et ses grâces, il les lui mesure au but qu'il veut atteindre. Cette donnée a passé en principe, et tous les théologiens l'admettent. Saint Thomas la formule ainsi avec sa concision ordinaire : « Dieu prépare toujours ceux qu'il choisit pour une fin, de telle sorte qu'ils soient propres à la

remplir (1). » Si donc il a en vue d'élever une âme à une dignité très-sublime, il la sanctifie en proportion ; s'il la destine à la plus haute dignité, il l'enrichit de mérites incomparables.

Or Dieu a choisi cette illustre Princesse pour mère et nourrice de Marie Immaculée, pour aïeule de son Fils unique et de tous ses fils adoptifs dans la Grâce : dignité suréminente, œuvre d'une excellence presque infinie ; il a donc dû lui donner tout ce qui convient à une telle élévation, et l'orner suivant les exigences de sa sagesse et de sa libéralité. S'il en était autrement, les créatures ainsi élevées au-dessus des destinées vulgaires, mais dépourvues de ce que comporterait leur sublime état, seraient couvertes de confusion, et, à la vue de leur insuffisance, auraient droit de s'en prendre à la Sagesse éternelle. Or donc, puisque sainte Anne a été éternellement prédestinée et préparée à la plus haute dignité, après celle de Mère de Dieu, ne

(1) *Quos Deus ad aliquid eligit, ita præparat et disponit ut ad illud ad quod eliguntur reddantur idonei.* (III. P., Quæst. 27, art. 4.)

devons-nous pas fermement croire qu'aucune fille d'Eve n'a autant reçu de la divine bonté ?

Ces principes posés, on peut le dire hardiment, sa maternité seule élève sainte Anne au-dessus de toutes les saintes ; car la maternité de Marie est quelque chose de si sublime qu'on ne peut la faire entrer en ligne de comparaison. Cette réserve faite, quelle autre mère peut se glorifier auprès de cette mère si vénérable ? Serait-ce la mère du prophète Jérémie, celle de saint Jean-Baptiste, ou celle de saint Joseph ? Non, elles ne virent pas leurs enfants soustraits à toute influence de l'enfer; quoique sanctifiés avant le commun des mortels, leurs enfants ne furent pas conçus sans péché, ils ne furent pas appelés à d'aussi hautes destinées que la Fille de sainte Anne. Serait-ce Eve, mère du genre humain ? Hélas ! elle donna le jour à une postérité maudite, à une race déshéritée et condamnée à des malheurs sans fin ; tandis que sainte Anne donna au monde la réparatrice de sa faute et la véritable mère de tous les vivants : Anne ou Gracieuse (1), c'est ce que veut dire ce

(1) Anne signifie *grâce, gracieuse, miséricordieuse, paisible, généreuse.* (Voyez Cornelius a Lapide.)

doux nom, enfanta la Mère de grâce, la Mère de tous les élus. On peut donc le dire avec un Père de l'Eglise orientale : Sainte Anne l'emporte sur toutes les autres mères par sa maternité (1).

Nous ne sommes ici que l'écho des saints Pères et des auteurs les plus recommandables. Les textes à l'appui de notre assertion se présentent nombreux et concluants ; mais pour ne pas rappeler ceux que tout le monde connaît, nous laisserons de côté, sauf à y recourir plus tard, de magnifiques pages dues à la plume de saint Jean Damascène et de saint André de Crète. Citons quelques passages moins souvent reproduits.

« Il n'est pas douteux, dit saint Fulbert de Chartres, que les parents de Marie n'aient été remplis d'une façon merveilleuse de l'esprit de vie et de charité, que la garde et la présence des anges ne leur aient jamais manqué. Il est donc bien juste de louer et d'exalter ces très-saints parents de la bienheureuse Vierge. Ils se montrèrent toujours si parfaits dans toute leur

(1) Ρἀσας ἀλητῶς, Ἄννα, νικας μητερας. (Saint André de Crète, *Can. in Beat. Annam.)*

conduite qu'on ne doit pas s'étonner de voir sortir de leur sang celle qui resplendit, dans les siècles passés et à venir, comme le miroir de toute bonté. »

« Heureux et plus heureux que tous les pères, celui qui mérita d'être appelé père d'une telle Fille !

» Elle est vraiment bienheureuse et digne de toute notre vénération, elle a droit en quelque sorte à tous nos hommages, cette Mère qui surpasse toutes les mères, parce qu'elle a conçu et enfanté celle dont le Créateur de toutes choses a voulu prendre la chair ! Mère fortunée, réjouissez-vous et tressaillez, le don qui vous a été fait d'une Fille aussi auguste est tel que nulle autre femme, ni avant ni après vous, ne mérita d'en recevoir un plus sublime (1). »

Pourrait-on affirmer notre assertion en termes plus énergiques ? D'un autre côté le vénérable Lansperge s'écrie avec saint Jérôme :

« Anne est l'arbre excellent dont un rameau détaché a fleuri sous une influence divine. Elle

(1) Cité par Bourrăssé, *Summa Aurea*, pars. I, page 195.

est la Terre sainte qui a produit le Buisson ardent, mais incombustible. Elle est le ciel élevé du haut duquel l'Etoile des mers s'est avancée vers son lever. Anne est la stérilité feconde et visitée des anges. Elle est bénie entre les femmes, mère heureuse entre les mères : de son chaste sein s'est échappé resplendissant aux regards des hommes le Temple du Seigneur, le Sanctuaire du Saint-Esprit, la Mère de Dieu (1). »

« Que l'on paie un tribut de justes louanges à toutes les femmes qui, dès l'origine du monde, se sont illustrées par les plus rares vertus, à nulle d'entre elles cependant on ne reconnaîtra le privilége d'avoir donné le jour à la Mère de Dieu, à la mère de toute consolation ; ce privilége fut réservé à cette glorieuse Princesse. »

Les Ménées de l'Eglise grecque expriment le même sentiment avec un enthousiasme tout oriental, et nous attestent par leurs transports la haute idée que les Grecs avaient de la sainteté de sainte Anne. En voici un fragment :

« Accourez, vous tous qui aimez le Christ, et

(1) *Sermo de sancta Anna.*

avec nous, en des hymnes ornées de toutes les fleurs du langage, élevez la voix et chantez :

» O Anne, vous êtes digne de toute vénération ! Heureuses les entrailles qui ont porté la Mère du Verbe divin ! Heureuses les mamelles qui ont allaité la jeune Vierge dont le lait a nourri le Créateur de tous les êtres vivants ! Anne est au-dessus de tous les éloges : elle a mis au monde cette tige qui fleurit avant toute autre, sans jamais avoir été flétrie.

» Salut, ô Terre bénie, qui avez donné au monde un Sol habité par un Dieu ! O vous qui, attachée à la loi divine par une pratique incessante, avez tracé avant toutes les autres les premiers traits de la loi de grâce, lorsque par la naissance d'une illustre Vierge vous avez vu briser les liens de votre stérilité.

» O glorieuse Anne ! vous avez enfanté le ciel sur la terre, et peu après ce ciel a reçu son Créateur, qui vous a transportée, vous, la mère de ce ciel, dans le royaume éternel (1). »

Enfin Georges de Nicomédie se fait encore

(1) Conf. Bolland., 26 julii. Voir les liturgies grecques.

l'interprète du même sentiment dans plusieurs de ses discours.

« Considérez, dit-il (1), l'élection de tous les justes et de tous les prophètes, voyez par quels liens la reconnaissance les a attachés au Dieu qui les a choisis, et vous pourrez entrevoir l'incomparable excellence d'Anne et de Joachim. Ne trouvez-vous pas en eux une dignité qui surpasse notre intelligence, une dignité plus précieuse et plus honorable que toutes les autres dignités? Dieu, leur créateur, les a choisis pour la restauration du monde; il reçoit une mère de leur sang, et dans le sein de cette mère il a résolu d'opérer une nouvelle création. De leur sang, dont la vertu est toute royale, il tire la pourpre royale du genre humain. Ces faveurs rendent ces saints Patriarches supérieurs à tous les justes, et leur confèrent des droits qui surpassent tout mérite. N'ont-ils pas été choisis entre tous, et réservés pour l'accomplissement du plus grand mystère? Voyez donc combien tout ce qui les concerne est en dehors de toute comparaison. »

(1) Sermon sur la Conception.

De ces autorités et de ces considérations ne pouvons-nous pas conclure que sainte Anne est élevée en dignité au-dessus de toutes les saintes, à peu près, s'il est permis de le dire, comme Marie, par sa dignité de Mère de Dieu, est au-dessus de toutes les créatures angéliques et humaines ? Ne peut-on pas conclure que sainte Anne se trouve aussi dans un ordre exceptionnel ? Sans doute cette comparaison ne saurait être rigoureuse dans ses conséquences ; toutefois, si la maternité de sainte Anne n'est pas un vain mot, un simple titre honorifique, cette comparaison n'est ni téméraire ni déplacée, et nous ne sommes pas les premiers à la faire. Or, puisque cette dignité est si grande, quel abîme de mérites ne suppose-t-elle pas en notre Sainte, puisqu'elle l'a méritée ! Oui, Anne a mérité de devenir mère de Marie Immaculée, et c'est ce que nous allons démontrer.

IV.

Sainte Anne a mérité de devenir mère de Marie Immaculée.

Si nous parcourons, dans le Bréviaire romain, l'office du 26 juillet, jour où l'Église célèbre la fête de sainte Anne, nous trouverons l'oraison suivante :

« O Dieu, qui avez daigné conférer à la bienheureuse Anne votre grâce, afin qu'elle méritât de donner le jour à la mère de votre fils unique, accordez-nous, dans votre bonté, d'être aidés auprès de vous du patronage de Celle dont nous célébrons la solennité (1). »

(1) *Deus qui Beatæ Annæ gratiam conferre dignatus es, ut genitricis unigeniti Filii tui Mater effici mereretur, concede propitius, ut cujus solemnia celebramus, ejus apud te patrociniis adjuvemur.*

On peut donc le dire, puisque l'Eglise se sert de ce mot, sainte Anne a *mérité* (1) sa maternité autant qu'une créature pouvait s'en rendre digne par sa fidélité à la grâce, et elle l'a obtenue. Mais qu'a-t-elle fait pour s'attirer cette bénédiction? par quelle échelle de vertus et de perfections s'est-elle élevée avant de la rendre possible? Afin d'en concevoir une faible idée, rappelons-nous ce que fut Marie dès le premier instant de sa création, et nous pourrons entrevoir ce que dut être sa mère. La tige ne doit-elle pas être digne de sa fleur, et le vase, du parfum qu'on lui confie ?

En sortant des mains de Dieu, sous l'action de son souffle créateur, l'âme de Marie fut associée à un corps très-pur, à jamais virginal et immaculé comme elle. Afin que ce petit corps de vierge ne fût en contact avec aucune souillure, afin que rien de désordonné ne pût, par son voisinage, lui causer le moindre trouble, ne fallait-il pas que ses parents fussent eux-mêmes arrivés par

(2) L'auteur donne à ce mot le sens de l'enseignement catholique : Les Saints, bien entendu, ne méritent pas par eux-mêmes, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ.

leur concours à la grâce, sinon par privilége, à une pureté sans tache? Ne fallait-il pas que sainte Anne, réceptacle béni de cette Arche d'alliance, eût acquis par une humble vigilance et par les luttes de toute sa vie, un empire absolu sur tous les mouvements de son être? Oh! que la Conception Immaculée de Marie relève ses parents, et qu'elle grandit sainte Anne!

Quelques Pères de l'Eglise ont écrit des choses merveilleuses sur cette glorieuse Mère de la Vierge, et les âmes pieuses n'ont pas de peine à les croire. D'après leurs écrits et suivant des traditions respectables, elle serait parvenue, avec son saint Epoux, à reconquérir l'état d'innocence primitive d'Adam et d'Eve avant leur chute, à éteindre sans retour toutes les révoltes et toutes les concupiscences qui en furent le châtiment; elle aurait mené longtemps avec lui une vie plus angélique qu'humaine, partagée entre les travaux de la vie pastorale, l'assistance des pauvres et la méditation des choses divines. Durant de longues années, elle aurait appelé par ses prières et ses larmes l'accomplissement des prophéties et des promesses faites à sa nation, supportant avec

une admirable patience l'opprobre que sa stérilité avait attiré sur sa maison, car tels étaient les préjugés d'Israël, et elle n'aurait jamais cessé de demander la rédemption des hommes. Dieu eut enfin pitié de ses larmes, et, après une si longue préparation, lui donna une fécondité miraculeuse. L'archange Gabriel vint lui annoncer l'Immaculée Conception de Marie.

Oh ! qui nous dira maintenant les joies angéliques de sainte Anne, les profondes actions de grâces de saint Joachim, le triple concert de louanges et de bénédictions qui, du sein de cette famille, désormais consolée, montera vers le Très-Haut ! Salut, digne Fille de tels parents, récompense des saints désirs ! Salut, Fille du miracle et de la vieillesse fertilisée par les influences de l'Esprit-Saint ! Salut, ô Marie Immaculée !

O sainte Anne ! ô toute gracieuse ! aujourd'hui votre crédit auprès du Père céleste nous est enfin révélé : quel prix estimable il accorde à votre invincible persévérance ! Que ne pourrez-vous nous obtenir, puisque vous avez obtenu Marie de son infinie bonté ?

Ainsi, cher lecteur, quand le Ciel diffère l'accomplissement de nos vœux, c'est le plus souvent pour nous rendre dignes de bienfaits encore plus grands. Saint Anne n'en est-elle pas la preuve la plus frappante? Exaucée plus tôt, elle n'aurait peut-être pas été mère de la Vierge sainte par excellence, parce qu'elle n'eût peut-être pas été assez parfaite. Quelle ne fut pas en effet la dignité et la perfection de Marie, au moment même où elle fut créée? Marie se connut, et aucun des esprits célestes ne la surpassa en lumière sur Dieu et ses œuvres; tous les docteurs de l'Eglise en conviennent. Elle vit donc clairement l'âme de sa mère, entretint avec elle les rapports les plus fréquents, les plus intimes; autant que le comportait sa captivité, elle rendit à sa mère les devoirs de la piété filiale la plus parfaite. N'était-il donc pas de la plus haute convenance qu'elle n'aperçût en elle rien qui pût la contrister, altérer la plénitude de son respect, ou diminuer sa vénération? D'un autre côté, sainte Anne ne serait-elle pas morte de confusion et de regret, si elle avait pu se faire le moindre reproche, si elle s'était vu condamner à porter indignement dans

son sein la Reine du ciel et de la terre, à se voir même involontairement un sujet de peine pour sa Fille Immaculée?

Ainsi, non seulement on peut le conjecturer, mais on doit le tenir pour certain, Anne, dès qu'elle fut mère, avait franchi toutes les limites où arrivent les plus saintes : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus* (1).

Elle avait dit un éternel adieu aux imperfections les plus légères, inévitables pour des âmes moins humbles, moins vigilantes, moins généreuses; aucun nuage ne devait plus troubler la sérénité de sa belle âme, ni ternir la pureté de son cœur; elle avait reçu le don de confirmation dans la grâce et du règne de la justice. Par sa foi et son espérance, elle avait laissé bien loin les justes de l'Ancien Testament : elle avait cru et espéré toute sa vie, sans jamais laisser entrer dans son cœur une hésitation injurieuse à la fidélité de Dieu. Quant à l'amour de Dieu, il se produit au dehors, par l'intérêt qu'on porte aux choses saintes, par les dons précieux desti-

(1) Prov. 31.

nés à relever la pompe des cérémenies sacrées, et surtout, selon saint Jean, par les œuvres de miséricorde et la pratique si variée de la charité fraternelle. Nul ne surpassa sainte Anne en amour. Pressée, dans son tendre cœur, par la loi intérieure de cet amour tout à la fois double et unique de Dieu et du prochain, elle devança les temps, elle devina le caractère distinctif de la loi de grâce : le culte de la maison de Dieu, le culte du pauvre. Avec saint Joachim, elle fit, comme il a été dit dans sa légende, trois parts de son revenu : l'une destinée au Temple, l'autre aux malheureux, et la troisième aux besoins de sa maison.

Sainte Anne avait donc mérité sa maternité par la pratique de la foi, de l'espérance et de la charité : elle avait atteint la parfaite maturité de ces vertus essentielles. Elle pouvait donc remplir auprès de Marie les mêmes fonctions que celle-ci remplit plus tard auprès de l'enfant Jésus. Marie pouvait donc être saintement fière de sa mère, et, s'il est permis d'employer une expression profane, remercier Dieu de la lui avoir donnée si pure et si parfaite. Marie n'avait donc pas à rougir

d'elle devant les anges, et pendant neuf mois, Marie put se reposer en sainte Anne comme en une couche de roses et de lis; sa prison était comme un temple embaumé du parfum de toutes les vertus, et nulle demeure, excepté le Cœur de Jésus, ne fut jamais plus digne d'elle!

V.

Les Pères de l'église grecque ont enseigné que sainte Anne a mérité sa glorieuse maternité.

Quoique cette assertion nous semble suffisamment démontrée, il ne sera cependant pas hors de propos d'apporter encore quelques passages remarquables des Pères grecs. Ces saints docteurs énoncent cette doctrine, non avec des restrictions, une sorte de timidité, comme s'il s'agissait d'une simple opinion, quoique fondée, mais avec l'assurance et l'accent qu'on donne à l'affirmation de la vérité. Les serviteurs de sainte Anne nous sauront gré de ces citations, écho affaibli de la piété de l'Orient envers une aimable mère.

Saint Jean Damascène, dans ses homélies sixième et septième sur la Nativité, dit que Marie est plus fille de la grâce que de la nature, que nous la devons aux prières et à la sainteté de ses Parents. Citons en entier cette belle page.

« Quel fut le père de ce rameau virginal, quelle fut sa mère? Anne et Joachim, glorieux époux, unis par le Verbe lui-même (1), époux dont l'union fut plus divine que toutes les autres unions, puisque leur rejeton est d'un prix sans pareil, comment la tige qui le produit ne serait-elle pas digne de lui? Or cette tige magnifique, issue d'une souche sainte, semblait ne pouvoir produire son fruit. Mais « *les justes ont crié, et* » *le Seigneur les a exaucés; il les a délivrés de* » *toutes leurs tribulations.* » C'est ce qu'avait prédit le roi David dans ses chants inspirés d'un souffle divin. Les justes ont crié, avait-il dit, et il me semble qu'il s'était fait par ces paroles l'interprète de tout le genre humain..... Les justes ont crié, ils ont demandé le fruit de leur union et une plus parfaite manifestation de Dieu.

(1) Ρανέυφημος τοὺ λόγου ξυνωρὶς. Homil. septim.

« Adonaï, Seigneur Dieu des armées, vous n'ignorez pas l'opprobre de notre stérilité, vous connaissez l'affliction où elle nous plonge. Si vous regardez favorablement la bassesse et l'humilité de vos serviteurs, si vous leur accordez l'objet de leurs désirs, ils s'engagent à vous faire hommage de votre don. Or le Dieu prompt à compatir et lent à s'irriter les exauça, il leur accorda celle qui porte le nom de Marie, celle qui devint pour nous une compensation magnifique et ineffable de la malheureuse Ève.

» Que toute créature se réjouisse donc en ce jour, qu'elle célèbre avec transport le saint enfantement de la bienheureuse Anne! Elle a donné au monde le Trésor de tous les biens; nulle puissance créée ne saurait les lui ravir. En faisant don à l'humanité de ce précieux Trésor, le Créateur l'a élevée tout entière, et par elle et avec elle, toute la nature à un état meilleur. Car l'homme occupe une place intermédiaire entre la matière et l'esprit; il se trouve comme le lien et le nœud de tous les êtres, soit visibles, soit invisibles, et par cela même, Dieu le Verbe s'est attaché toute la création en s'unissant à notre

humanité. Célébrons donc en Joachim et en son épouse la cessation de l'infécondité qui était un obstacle à notre bonheur... »

» Pourquoi en effet la Vierge est-elle née d'une mère stérile? N'est-ce pas pour préparer par un prodige la seule chose nouvelle sous le soleil, pour frayer la voie au prodige des prodiges, et rattacher ce qu'il y a de plus humble à ce qu'il y a de plus sublime? Mais il se présente une raison plus haute et en quelque sorte plus divine. La Nature le cède à la Grâce, et, ne pouvant aller plus loin, elle s'arrête en tremblant à la vue d'un si grand ouvrage et reconnaît son impuissance. Car dès que la Mère de Dieu a dû naître de sainte Anne, la Nature n'a pu devancer la Grâce, elle est restée stérile, pendant que la Grâce donnait son fruit; car elle était incapable de donner au monde la Fille aimée de Dieu, de laquelle devait naître le Premier-né de toute créature et le soutien de toute chose. O Anne! ô Joachim! ô couple fortuné! Toute créature vous est attachée par les plus étroites obligations, car, *par vous*, elle peut offrir à son Créateur le plus parfait de tous les dons :

une mère chaste, seule digne de son Créateur!

» O heureux Joachim, qui avez mérité ce Fruit Immaculé!

» O chaste sein d'Anne, dans lequel s'est formé et s'est silencieusement développé ce Fruit de sainteté! O entrailles où a été conçu ce Ciel vivant et plus vaste que l'immense étendue des autres cieux!... O mamelles allaitant la nourrice de celui qui nourrit le monde! O merveille des merveilles! O prodige effaçant tous les prodiges! Il était juste que Dieu, voulant s'abaisser jusqu'à nous, se frayât par des miracles une route vers son ineffable Incarnation. Mais comment poursuivrai-je? Mon âme est ravie hors d'elle-même, elle est partagée entre la crainte et le désir. Mon cœur palpite; ma langue est paralysée; je ne puis plus contenir mes transports; je succombe à ces merveilles; une défaillance divine me saisit, et mon amour m'égare. Mais loin d'ici toute vaine terreur, que l'amour l'emporte; que mon âme chante sur la lyre de l'Esprit-Saint : *que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille.* »

Un peu plus loin, le même Père appelle Anne et Joachim un couple exempt de toute tache, et nous présente Marie comme le fruit et la récompense de leur sainteté. Nous voudrions pouvoir rendre l'énergie de l'original.

« Anne, Joachim, couple heureux et sans » tache (1) ! c'est de vous qu'on peut dire avec » le Seigneur : On vous connaît au fruit de votre » union : *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* (2). » Vous avez réglé votre vie de la manière la plus » agréable à Dieu, la plus digne de Celle qui est » née de vous. Le fruit de votre sainte et chaste » vie a été la Perle de la virginité..... En vivant » saintement dans une nature humaine, vous » nous avez donné une Fille supérieure aux » anges dont elle est la souveraine. »

Il parle ensuite de la conduite de Dieu sur eux, des longues humiliations et des épreuves à travers lesquelles ce Dieu infiniment sage les amène au degré de perfection nécessaire à ses desseins ; de leur patience héroïque ; de leur

(1) Ὢ μακάριον ζεῦγος Ἰωαχεὶμ καὶ Ἄννα καὶ ὄντως παναχραντον !

(2) Matth., 7, 16.

inviolable fidélité, et il ajoute : « Anne et Joachim
» ont travaillé pour la justice et ils ont moissonné le Fruit de la vie. Ils ont allumé le flambeau de la science, ils ont recherché le Seigneur, et ont trouvé la fécondité de la justice. »

Saint Germain, patriarche de Constantinople, professe la même croyance ; saint André de Crète, un des plus illustres serviteurs de sainte Anne, aimait dans ses discours à prêcher la même doctrine. Voici un fragment de son second sermon sur la Nativité de la très-sainte Vierge :

« Mais revenons à la solennité de cette naissance : que nos louanges s'élèvent en l'honneur
» d'Anne, comme les accents d'un chant nuptial :
» Anne a porté dans son sein une Enfant donnée
» de Dieu, gage de la Promesse. Après l'avoir
» obtenue par ses prières, elle a enfanté Celle
» qui, d'une manière ineffable, a donné au monde
» un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu
» d'eux.

» N'est-il pas juste de porter jusqu'aux astres,
» par les plus magnifiques louanges, et d'accueillir par de divines acclamations, Celle qui nous
» a donné une telle Enfant? Les noms de deux

» femmes illustres entre toutes rayonnent dans
» la chambre nuptiale de sainte Anne; les noms
» bénis de la Mère et de la Fille. Aujourd'hui
» l'une est délivrée de l'opprobre de la stérilité,
» et l'autre nous donnera bientôt d'une manière
» inénarrable Jésus son fils, Jésus semblable à
» nous.....

» Payons donc un juste tribut de louanges à
» celle qui, naguère stérile, enfante une vierge;
» disons-lui avec les saintes pages : Heureuse la
» maison de David, dont vous descendez! heu-
» reuses vos entrailles, dans lesquelles Dieu a
» formé l'Arche de la sanctification, Celle qui de-
» vait le concevoir sans perdre sa virginité ! Oui,
» heureuse et trois fois heureuse, ô vous qui,
» comblée des dons de Dieu, nous avez donné
» cette humble Marie, dont le grand nom est
» digne de toute louange et de tout honneur, et
» de laquelle est sorti le Christ, la Fleur de la
» vie ! »

A ces témoignages que nous pourrions multiplier, nous ajouterons seulement une page d'Alvarez de Paz, l'un des premiers auteurs ascétiques de la Compagnie de Jésus.

Il dit dans une méditation sur l'Immaculée Conception :

« Quels parents ! ô Vierge sacrée, quels
» ancêtres !.....

» Pieux envers Dieu, miséricordieux envers le
» prochain, modérés envers eux-mêmes, ils
» vivaient sobrement, justement, pieusement,
» parce qu'ils étaient destinés à vous engendrer,
» ô Marie ! vous dont une extrême frugalité fit
» toujours les délices, vous dont la justice pos-
» séda le cœur tout entier et que la piété orna
» de tous ses dons; puis ils se livraient à une
» oraison assidue, suppliant le Seigneur de vou-
» loir éloigner d'eux l'opprobre de la stéri-
» lité. Ainsi, ô notre Souveraine ! vous n'êtes
» pas tant la fille de la chair que de l'oraison.

» Axa soupira et, par ses gémissements et ses
» prières, obtint, de son père Caleb, une terre
» dont le haut et le bas étaient arrosés (1).

» Anne soupira pareillement, et par ses gémis-
» sements et ses larmes, elle Vous obtint, Vous, la
» source de tous les biens du ciel et de la terre.

(1) Judic., 1, 15.

» Tels furent le père et la mère que Dieu vous » choisit lui-même, ô virginale Épouse du » Seigneur! Et ce fut du sang de ces élus qu'il » forma votre corps sacré. Mais en outre, avant » son animation, avant sa formation même, dès » le sein de votre mère, il le purifia par le » ministère des anges de toute imperfection » naturelle.

» Malheureux que nous sommes! les qualités » malfaisantes de la matière dont nos corps sont » composés, font que parmi nous les uns sont en- » clins à la lâcheté, les autres à la colère, d'autres » à des penchants plus honteux encore. Dieu ne » voulut pas qu'il en fût ainsi de vous, ô Marie! » et avant de tirer votre âme du néant, il purifia » complétement la demeure qu'elle devait habi- » ter, afin qu'aucun mouvement de la chair ne » vînt en troubler la paix. Pouvait-il en être » autrement? Lorsque la maison de Dieu se » bâtissait, elle fut bâtie de pierres déjà toutes » taillées et polies. On n'entendit dans la mai- » son ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun » instrument (1). Combien à plus forte raison,

(1) III Judic., vi, 7.

» ô Temple le plus parfait de la Divinité, deviez-
» vous être composé de l'âme et du corps les
» plus accomplis qui se puissent concevoir, où
» le marteau de la contrition n'eut rien à bri-
» ser, ni la lime de la mortification rien à
» polir (1) ! »

Ainsi la mortification et le sacrifice avaient fait leur œuvre dans sainte Anne et saint Joachim, et, jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, avaient tout épuré en eux, sans laisser l'ombre d'une souillure. Dieu put prendre de cette terre présanctifiée pour en créer sa Fille bien-aimée, en façonner le chef-d'œuvre de ses bontés, le confier à la garde de si dignes parents. A son apparition, le ciel et la terre portèrent envie à Celle qui eut l'insigne honneur et le mérite si glorieux d'être sa mère.

(1) Traduction de Le Mulier.

VI.

Les mérites de sainte Anne se sont prodigieusement accrus après la Conception de Marie Immaculée.

Si sa maternité suppose déjà dans sainte Anne une sainteté si grande, comme on a pu s'en convaincre, quel merveilleux accroissement ne durent pas, dès ce moment, donner à ses mérites ses rapports intimes et continuels avec sa Fille ! Que se passa-t-il durant neuf mois entre Anne et Marie, entre le Ciel et la Terre! Un jour, sans doute, nous saurons les voies mystérieuses par où nous arrivait la Rédemption, et cette vue nous comblera de joie. Mais combien la reconnaissance, combien une communication incessante de mu-

tuels services durent rendre leur union plus étroite! Anne fournissait à la vie matérielle, à l'accroissement physique de Marie; à son tour, elle recevait par Marie de divins accroissements, les plénitudes de la vie spirituelle; car, dans l'ordre de la grâce, il n'est qu'une seule mère des vivants : Eve ne fut pas digne de ce beau titre, il fut l'apanage exclusif de Marie, soit pour le passé, soit pour l'avenir; de même que Jésus est sauveur dans tous les siècles, passés et futurs. Marie était donc la mère spirituelle de sa mère, elle usait de son pouvoir sur la très-sainte Trinité pour l'enrichir constamment de nouveaux dons et lui payer en trésors célestes les bienfaits temporels qu'elle en recevait.

Oh! que sainte Anne est riche et grande avec son précieux fardeau, avec cette petite Vierge dans son sein! Qu'elle est riche et grande louant avec Marie et bénissant la divine Majesté, modelant ses vertus sur celles de sa Fille, cherchant non pas à les égaler, mais à donner aux siennes une perfection progressive et en rapport aux appels de la grâce! Quel spectacle digne des cieux! vit-on jamais en contact deux cœurs s'em-

braser l'un l'autre de feux plus purs, s'éprendre d'un aussi vif amour de leur Dieu ? Marie vivant en sainte Anne et de sainte Anne ; la fleur s'épanouissant sur sa tige et se développant de sa sève embaumée ! Ames chrétiennes, voyez : Marie prend la chair et le sang de sainte Anne pour les transmettre à Notre-Seigneur, et Jésus à son tour nous les donne dans l'adorable Eucharistie ! Ne sommes-nous pas en étroite parenté avec cette illustre Sainte? Sa substance passe en Marie, de Marie elle passe en Jésus, et Jésus tout entier passe en nous. Oh ! de quel respect, de quelle vénération, de quel amour ne devons-nous pas nous rendre tributaires envers notre Aïeule en Jésus-Christ !

Mais les soins et les mérites de la maternité ne se bornent pas à donner le jour à une frêle créature : ils ne font que commencer avec sa naissance ; il faut qu'ils se prolongent encore au prix de beaucoup de veilles et de sacrifices. Le dévouement n'est-il pas la plus belle auréole de la maternité? Une mère n'est mère qu'à demi, si elle n'allaite son petit enfant, si elle ne dirige elle-même son éducation avec une tendre sollici-

tude. Or quelle mère accomplit ce pieux devoir avec plus d'amour que sainte Anne? Quoique enfantée sans douleur, comme elle avait été conçue à l'abri du souffle des passions humaines, Marie avait déjà beaucoup coûté à sa mère : elle lui avait coûté toute une vie de prières, de larmes et de pénitence. Mais dès que cette petite Vierge, la Désirée des nations, fut entre les bras de sa sainte mère, le dévouement, et par conséquent les mérites de sainte Anne prirent un nouvel essor.

Quelle sainteté ne fallait-il pas pour remplir dignement cette nouvelle mission, ou du moins pour être la nourrice et la gardienne de cette Enfant, puisqu'Elle n'avait pas besoin d'une éducation humaine! A peine créée, Marie était déjà plus grande aux yeux de son Créateur que tous les Saints, que tous les Anges à la fois. Mais depuis neuf mois, elle n'est pas restée inactive : sous l'action de l'Esprit sanctificateur, son Époux, à chaque instant, elle a doublé ses mérites. Or, pour toucher, pour manier cette petite Reine, pour écarter loin d'elle toute image, tout voisinage indigne de son incomparable candeur, de quel

manteau de pureté a dû s'envelopper sainte Anne! Avec quelle discrétion a-t-elle dû régler dans une parfaite convenance ce qui intéressait l'ensemble de son entretien, les précautions commandées par une irréprochable modestie! Quelles lumières pour ne rien exiger d'imparfait et ne jamais entraver les divines volontés sur cette âme choisie entre toutes!

Mères chrétiennes, qu'on me pardonne cette invitation, mères chrétiennes, imitez sainte Anne dirigeant les premiers pas de sa Fille bien aimée; imitez sa réserve dans les rapports avec les petits anges qui vous sont confiés. Imitez son dévouement, si vous le pouvez; ne souffrez pas facilement qu'un sein étranger leur continue une vie puisée dans le vôtre. A nulle autre surtout ne laissez le soin de leur apprendre à prononcer de leurs bouches innocentes les doux noms de Jésus et de Marie, de Joseph et de sainte Anne, que vous leur ferez aimer comme une tendre mère. Soyez jalouses de ce bonheur; prenez tout entière pour vous cette noble tâche; soyez-en fières et orgueilleuses! Aux yeux de la Foi, n'avez-vous pas dans chacun de vos enfants autant de petits

rois et de petites reines à élever, et de petits Jésus à former? Si Jésus ou Marie enfants daignaient descendre dans vos bras, iriez-vous vous débarrasser sur d'autres de ces doux fardeaux?

VII.

Par la Présentation de Marie au Temple, sainte Anne et saint Joachim ont mis le comble à leurs mérites.

Dieu ménage ordinairement à ses élus, en quelques rares circonstances de leur vie, l'occasion de lui donner une preuve éclatante d'amour; il leur demande alors des sacrifices inaccoutumés ou plus parfaits : tantôt l'offrande volontaire d'un objet tendrement chéri, tantôt un acte de résignation à des revers et à des délaissements profonds ; parfois l'abnégation absolue d'eux-mêmes en faveur des membres souffrants de Jésus-Christ. Ainsi furent traités Abraham, Job, Tobie : à l'un il demande son

fils unique; à l'autre, une aveugle conformité à son bon plaisir ; au troisième, les immolations de la charité paternelle. Qui ne connaît les deux épreuves qui portèrent le chaste Joseph sur les marches du trône de Pharaon, et en firent le sauveur d'Israël ?

Nous n'étendrons pas cette énumération, puisqu'il serait difficile de trouver, soit parmi les anciens Patriarches, soit parmi les Saints du Nouveau Testament, une seule exception à cette loi ainsi formulée par l'archange Raphaël à Tobie: « Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât (1). » Heureux donc ceux qui savent connaître le temps de la visite et profiter de l'occasion d'aimer véritablement ! Sainte Anne et saint Joachim eurent ce bonheur durant toute leur vie, mais surtout lorsque Marie eut atteint sa troisième année.

Avant de l'obtenir du Ciel, et d'un mutuel accord, ils l'avaient vouée au Seigneur ; et Marie, de son côté, dès le sein maternel, s'était consacrée à son Dieu, pour le servir dans son temple.

(1) Lib. Tobiæ, 12, 13.

Aussitôt que son âge le permit, tous les trois accomplirent leur promesse avec une générosité vraiment royale. Sans donner aucune marque des faiblesses de la nature, dont les légitimes exigences peuvent bien se faire sentir aux âmes ordinaires, mais qui ne vit plus dans celles qu'une vertu parfaite a rendues maîtresses d'elles-mêmes, ils se hâtèrent d'offrir leur Fille au Seigneur, et de couronner par ce sacrifice tous les sacrifices de leur longue carrière. Voici sur cette offrande incomparable quelques pieuses réflexions d'Alvarez de Paz : « Enfin, ô Marie ! holocauste pur et sacré, vint le temps où vous deviez être consacrée au Seigneur, suivant le vœu de vos parents. Pénétrés de ces paroles du plus sage des rois : « Si vous avez fait un vœu » au Seigneur, ne différez point de vous en ac- » quitter (1), » ils se hâtent de vous conduire au Temple et de vous offrir à Dieu comme ils le lui ont promis. Leur empressement à présenter leur offrande est d'autant plus grand, qu'ils sont plus purs et plus saints ; et pourtant, ils sont

(1) Ecclis., 5, 3.

avancés en âge, les glaces de la vieillesse pèsent déjà sur leurs têtes, ils ne peuvent plus espérer aucune postérité; ils vous ont obtenue à force de larmes et de prières ; ils vous aiment de l'amour le plus tendre, mais la piété triomphe dans leurs âmes de tout mouvement de la nature; ils ne veulent pas retenir pour eux ce qui est saint, ils l'offrent de tout leur cœur au Saint des saints qui seul en est digne. Le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents (1). La bonne volonté de son serviteur à lui offrir en holocauste les premiers-nés des ses troupeaux, lui fut agréable; mais combien plus agréable encore lui fut, ô Marie! la bonne volonté de vos parents, de ces saints personnages qui vous offrirent à lui avec tant d'empressement, vous leur Fille unique, véritable holocauste de grâce et de sainteté! « Que j'apprenne d'eux, ô ma Souveraine! à détester mon extrême avarice, moi qui ai tant de peine à me détacher, pour l'amour du Seigneur, de choses si misérables; moi qui, lorsque j'y parviens, ne rougis pas de les lui offrir avec tant de froideur et de lâcheté. »

(1) Genes., 4, 4.

« Vos parents, ô Marie, vierge très-précieuse, quittent donc leur demeure; ils vous portent dans leurs bras, ils s'avancent pour vous consacrer à Dieu. La tristesse n'est point sur leur visage; ils marchent le cœur rempli de joie; c'est sans arrière-pensée, pleins de bonne volonté, qu'ils vont offrir au Seigneur, non pas seulement ce qu'ils ont de meilleur, mais ce qu'il y a de plus saint et de plus excellent sur la terre et dans les cieux (1). »

Une sensibilité exquise, une profonde tendresse, ne sont pas incompatibles avec ce généreux détachement, comme pourraient le penser ceux qui ne comprennent rien à la vie de sacrifice. Au contraire, les cœurs les plus sensibles et les plus aimants ont toujours fait de la manière la plus paisible et même la plus joyeuse, les plus dures immolations. L'histoire des saints, depuis Abraham jusqu'à nos jours, en est une preuve continuelle. Comment Dieu a-t-il traité Marie, la meilleure des mères, et son Fils unique, Jésus, victimes volontaires et empressées de notre salut?

(1) *Méditation sur la Présentation*, traduction de Le Mulier.

Le sacrifice reçoit un nouveau prix de ce saint empressement, car Dieu chérit ceux qui donnent sans tristesse, sans trouble de cœur, mais avec une joie vraiment intime, ce qui leur est le plus cher. Sa gloire est de compter une multitude innombrable de martyrs qui ont couru à la mort couverts de leurs plus riches vêtements, et parés comme pour une fête. Or, si le mérite de l'oblation dépend de sa valeur propre, de ce qu'elle a coûté au sacrificateur, et de la joie divine avec laquelle il en fait hommage, malgré les angoisses de son cœur, il est à croire que sainte Anne et saint Joachim surpassent les martyrs. Qui nous donnera leur cœur pour comprendre leur sacrifice? Cette petite Fille de trois ans n'est-elle pas le prix, l'honneur et la gloire de toute leur vie? Ne leur est-elle pas mille fois plus précieuse que la vie elle-même? S'en séparer n'est-ce pas pour eux une mort plus douloureuse que celle qui détache l'âme du corps? Aussi, après cet acte héroïque, ne vécurent-ils vraisemblablent pas longtemps, et les flammes du divin amour achevèrent promptement de les consumer.

Saint Germain, patriarche de Constantinople.

décrit ainsi leur sacrifice : « La vénérable Anne, toute pénétrée de cette auguste cérémonie, conduit avec son très-cher Epoux, sa Fille bien-aimée : une troupe de tendres vierges l'escorte, et ils arrivent à l'entrée du Temple. A leur approche les portes s'ouvrent pour donner passage à la *Porte du Dieu Emmanuel*, et les pas de Marie sanctifient ce seuil sacré. Le sanctuaire resplendit de la lumière des lampes, mais l'éclat de cette Lampe vivante le remplit d'une splendeur bien plus vive ; il s'éclaire à son entrée des reflets de sa céleste beauté. Les degrés de l'autel s'empourprent de l'auréole virginale qui ceint le front de la Vierge. Zacharie se réjouit de l'honneur de recevoir la Mère de Dieu ; Joachim est dans une sainte joie d'offrir une oblation qui hâte l'accomplissement des prophéties. Anne consacre sa Fille au Seigneur avec des transports d'allégresse ; nos premiers pères sont inondés de consolation, et se sentent délivrés de la condamnation qui pèse sur eux ; les prophètes sont dans le ravissement, et, avec eux, tous les ordres des élus, toutes les âmes ornées de la grâce sanctifiante.

Le spectacle de cette touchante présentation

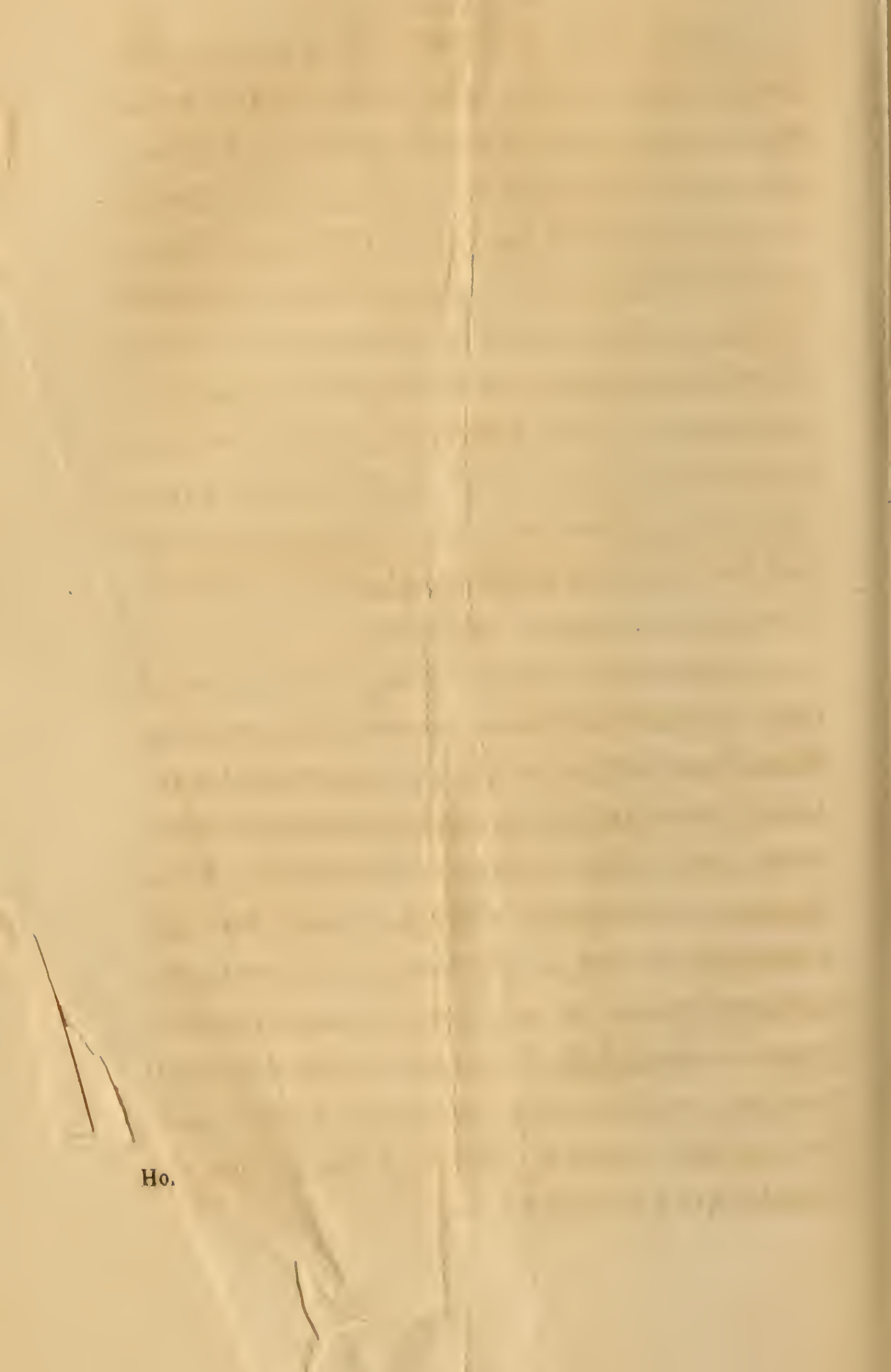
arrache ensuite au saint patriarche de tels cris d'admiration, que son langage semblerait téméraire, s'il ne s'adressait à des saints d'une vertu si extraordinaire et d'une dignité si exceptionnelle; il met l'apostrophe suivante dans la bouche du grand-prêtre Zacharie, au moment où il reçoit la sainte Vierge de la main de ses parents: « Auteurs de notre salut (1), comment vous nommerai-je? Que dirai-je de vous? Je suis dans la stupeur à la vue du Fruit que vous offrez : il est tel que sa pureté invite Dieu lui-même à venir l'habiter. Oh! non, certes, il n'en fut jamais, et l'on n'en reverra jamais dont la beauté resplendisse d'un tel éclat. Vous êtes apparus comme un double fleuve sortant du paradis. Vous apportez une Lampe plus précieuse que l'or et les pierreries, elle éclaire toute la terre par la grâce de sa virginité sans tache et par ses joyeuses splendeurs.

» Nous vous contemplons comme deux astres lumineux attachés au firmament: tous deux vous dissipez les obscurités, les ombres de la lettre et de la loi donnée au milieu des orages; vous

(1) Θ τὴς ἡμετέρας σωτηρίας αἴτιοι, τί υμας προσειπω; Homélie sur la Présentation.

nous ménagez par votre foi au Christ une heureuse transition à la nouvelle loi de grâce. Nous vous considérons comme les deux angles resplendissants du temple spirituel du Nouveau Testament, car dans votre chaste sein a été renfermé l'Autel sanctifié pour Dieu et dédié à la plus sainte des victimes. Puisse ma parole ne rester pas trop au-dessous de votre mérite, ô vous qui consacrâtes vos soins à élever cette petite Vierge, vous qui nous apparaissez comme des Chérubins abritant de votre ombre mystique le Propitiatoire du Pontife et du Sauveur du monde.

» Comme l'or pur revêtit autrefois l'arche faite de main d'homme, vous avez enveloppé l'Arche spirituelle et divine de la nouvelle alliance, cette arche où a reposé Celui qui a signé notre pardon sur la croix. Votre joie est la joie de toute la terre, votre gloire devient la commune allégresse de tous les hommes. Oui, vous êtes bienheureux, vous à qui il a été donné d'être les parents d'une telle Fille ! Bénis soyez-vous, ô vous qui nous apportez ce Don de Dieu ! He reuses les mamelles qui l'ont nourri et le trailles qui l'ont porté ! »



Ho.

VIII.

On peut dire de sainte Anne ce que l'Esprit-Saint dit de la Femme forte.

Ce qui précède nous autorise à appliquer à sainte Anne le portrait de la Femme forte tracé par Salomon dans les *Proverbes*. Plusieurs Pères, il est vrai, l'ont diversement interprété. Saint Augustin y voit l'image de l'Eglise : saint Bernard y reconnaît la Vierge Marie qui, par ses priviléges, ses vertus et ses mérites, a surpassé les anges et les hommes; suivant d'autres, ce portrait convient à la fois aux plus illustres femmes de l'Ancien Testament, à Marie et à l'Eglise. Toutes ces interprétations ont leur fondement

dans le texte que nous citons; mais si l'on examine ce chapitre attentivement, on verra qu'on peut l'appliquer aussi bien spécialement à sainte Anne, et que cette page admirable renferme comme l'abrégé de sa vie. Au reste, l'Eglise, en proposant à nos méditations cette page sacrée, dans l'office du 26 juillet, nous autorise elle-même à en faire cette application.

« Qui trouvera la femme forte? Son prix est au-delà et bien loin de toute limite. »

Avant la mémorable définition de Pie IX, la grande majorité des fidèles croyait à l'Immaculée Conception, sur des raisons de simple convenance et sous l'impulsion d'un instinct irrésistible: elle abandonnait à la Théologie la discussion des motifs plus sérieux qui établissaient le dogme. Les mêmes raisons de simple convenance, même en négligeant les données si précises de la tradition, nous font croire à l'immense sainteté de sainte Anne, à ses vertus d'un ordre en quelque sorte à part, à ses mérites hors ligne et dépassant de beaucoup les plus rares. Comme dans le mystère de l'Incarnation il ne fallait pas une créature moins parfaite que Marie, pour devenir

mère du Verbe ; de même Marie, la plus accomplie de toutes les créatures, suppose dans sa mère une femme qui soit parmi les saintes ce que sont les diamants et les pierreries au milieu des objets plus communs que nos yeux rencontrent tous les jours.

« Le cœur de son époux a mis en elle sa confiance, et il n'aura pas besoin des dépouilles d'autrui. »

Qui nous dira les charmes ineffables de cette union, la parfaite estime de saint Joachim pour sainte Anne, leur mutuelle confiance, leur émulation à procurer la gloire de Dieu, leurs soupirs vers le Messie, les bénédictions que le Ciel répandait sur leurs entreprises, leurs champs et leurs troupeaux? Qui vous dira leur tendre amour en Dieu, amour mille fois plus sincère que les affections dont le fondement est éphémère, et comment de communes épreuves, généreusement surmontées, finirent par l'épurer entièrement et le transformer en la plus parfaite charité ?

« Elle lui rendra le bien et non le mal, pendant tous les jours de sa vie. »

Quelle gloire pour saint Joachim d'avoir mérité une telle épouse ! Quelles richesses n'a-t-elle pas apportées dans sa maison ! Elle lui a donné par sa Fille une puissance réelle, quoique indirecte, sur toutes les créatures, et en quelque manière l'empire du ciel et de la terre. Quelle consolation d'avoir vécu de longues années avec une épouse si accomplie et si bonne, avec Anne la *Toute-gracieuse* !

« Elle a cherché la laine et le lin, elle a employé l'adresse de ses mains à les travailler. »

Comme les autres, ce verset concorde avec la tradition. Les âmes contemplatives n'ont jamais dédaigné le travail des mains ; mais sainte Anne ne s'en fit pas un simple délassement ou un honnête moyen d'existence; un mobile plus élevé stimula l'activité de ses doigts, la piété et la charité ; le prix de ses ouvrages était destiné au Temple et aux pauvres. Son exemple, suivi plus tard par de grandes reines et d'illustres princesses, sera toujours la condamnation des femmes désœuvrées, ou qui se font une sotte vanité de leur inaptitude aux travaux de l'aiguille et du fuseau.

« Elle est comme le vaisseau du trafiquant qui de loin apporte son pain. »

Dans le noble but de se rendre utile aux autres, elle tient sa maison dans un ordre parfait : elle en multiplie sagement les ressources, et se met ainsi en état de faire face à tous les besoins, à toutes les misères qui peuvent atteindre les gens de sa tribu et de son voisinage ; mais ce zèle actif et la charitable prévoyance de cette sainte maîtresse de maison, ne sont rien en comparaison de son ardeur à poursuivre les richesses spirituelles dont elle remplit sa grande âme. Uniquement occupée à plaire à son Dieu, d'un pied dédaigneux elle foule cette terre, et loin d'elle, en échange de ses aumônes, de ses jeûnes et de ses prières, elle cherche son pain véritable : un accroissement de désir et d'amour.

« Elle s'est levée dès la nuit pour distribuer leur nourriture à ses serviteurs et à ses servantes. »

Quelles attentions et quel oubli de soi-même ! Où sont les maitresses de maison qui se font, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les servantes de leurs serviteurs comme sainte Anne ?

Quelle tendre préoccupation pour eux, et que la conduite de cette douce mère est propre à encourager notre dévotion ! Cette femme vénérable ne bornait pas sa sollicitude à des soins matériels, elle s'intéressait bien plus encore aux besoins spirituels de ses gens. Elle fut toujours à leur égard ce qu'elle est encore pour ceux qui l'honorent de leur confiance : elle travaille avec une merveilleuse efficacité à la sanctification de leurs âmes, et elle s'en fait comme la nourrice.

« Elle a considéré un champ et l'a acheté ; du fruit de ses mains elle a planté une vigne. »

Quelle est cette terre attentivement considérée dont elle désire l'entière possession ? Quel est ce champ propre à la culture de la vigne ? N'est-ce pas elle-même ? Elle réussit à défricher ce riche fonds, à en extirper toutes les plantes inutiles et à le fertiliser. Par une vigilance incessante, par une lutte opiniâtre, elle arrive à se maîtriser parfaitement, et sur le règne de la Nature à jamais ruiné, elle établit le règne de la Grâce ; par cette merveilleuse culture elle mérite de voir, sur son propre fonds, s'élever la tige de Jessé, espoir d'Israël, et, dans ce champ devenu sans

tache, de faire prospérer la vigne qui produit le vin des vierges !

« Elle a entouré ses reins de force, et elle a affermi son bras. »

Elle a aimé la chasteté et elle s'est affermie contre toute concupiscence. Elle a espéré dans le Seigneur contre toute espérance, et elle a pris la vertu de la Grâce en échange des forces de la Nature. Sa pureté angélique fut digne de la Reine des anges.

« Elle a goûté et elle a vu que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteindra point la nuit. »

Ce négoce de l'âme pure et généreuse, c'est cette communication, cet échange continuel d'elle-même avec Dieu : pour s'en remplir elle se vide de toute créature. Hélas ! bien peu d'âmes ont le courage de s'appauvrir ; mais celles-là seules qui se dépouillent, goûtent par expérience les suavités de ce saint trafic, et rien ne saurait plus les arrêter dans leur essor : leur lampe brûle nuit et jour, elles courent de vertu en vertu. C'est ainsi que sainte Anne goûta et vit les suavités du Seigneur ; c'est ainsi que, sans se donner aucun repos, elle avança

toujours à pas de géant bien au-delà des plus saintes.

« Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. »

Suivant saint Augustin, ces robustes ouvrages et ce fuseau entre les doigts de la femme forte, désignent les actes de vertu, l'immolation de soi-même et la persévérance. Or de quoi n'est pas capable une âme qui ne vit plus à elle-même et qui obéit fidèlement aux inspirations divines? A quel genre de bonnes œuvres sainte Anne fut-elle étrangère?

« Elle a ouvert sa main à l'indigent, elle a étendu ses bras vers le pauvre. »

La bonté et la compassion de sainte Anne sont incomparables : elle travaille, elle amasse ; le fruit de ses épargnes et de ses privations va soulager l'indigent. Elle porta, suivant les anciens récits, le culte du pauvre aussi loin que le culte extérieur de Dieu. Dans l'indigent elle entrevit Jésus, son Dieu ; elle préféra le servir dans son image vivante, dans ses plus humbles membres, plutôt que dans son sanctuaire de marbre. Le tiers de son revenu fut, il est vrai, consacré au

Temple; mais ses tendresses, ses amabilités et ses caresses furent pour le pauvre.

« Elle ne craindra pas pour sa maison le froid de la neige, car tous ses domestiques ont un double vêtement. »

Ce verset, non plus que les autres, ne doit pas seulement être pris à la lettre : les interprétations si variées des Pères en font jaillir une multitude de significatious consolantes et propres à entretenir la confiance des serviteurs de sainte Anne. Le froid de la neige, ce sont les périls et les séductions de la vie, la torpeur dans le service de Dieu, et surtout le péché qui répand dans les âmes les glaces de la mort spirituelle. Le double vêtement, c'est la foi, avec la grâce d'en suivre les clartés; c'est l'espérance, avec le courage; c'est l'amour triomphant de tout obstacle, la charité qui embrasse à la fois Dieu et les hommes. Or, que les serviteurs de sainte Anne soient abondamment pourvus de tous ces biens, et qu'ils traversent heureusement tous les écueils de la vie, dix-huit siècles l'attestent.

« Elle s'est fait une riche tenture; son vêtement est de lin et de pourpre. »

L'ensemble de ses vertus est assimilé aux couleurs et au travail des tissus les plus précieux, et les deux plus remarquables d'entre elles forment comme son vêtement : c'est la chasteté symbolisée par le lin éclatant de blancheur ; c'est la charité signifiée par la pourpre.

« Son époux sera illustre, il siégera à l'entrée de la ville avec les sénateurs de la terre. »

Au dernier jour, son époux, dont elle est la gloire, servira d'assesseur au Souverain Juge, il siégera à la tête des Patriarches. Saint Joachim fut digne de sainte Anne, et tous deux, avec une noble émulation, s'aidèrent à la recherche de tout ce qu'il y a de plus parfait dans la vie de l'esprit. Voilà pourquoi l'éclat de l'un rejaillit sur l'autre.

« Elle s'est fait un voile et l'a vendu, elle a livré une ceinture au Chananéen. »

Suivant saint Grégoire, le voile indique le zèle à édifier les autres, soit par la parole, soit par les exemples de vertu et surtout de soumission ; tandis que la ceinture signifie la mortification et la pénitence. Sainte Anne, modèle des épouses par ses vertus conjugales et domestiques, et par

son ardeur à les communiquer, s'est fait ce riche voile, et elle abrite dans ses plis ceux qui ont recours à elle. Par ses pénitences, ses larmes et ses jeûnes, elle s'est fait cette forte ceinture qu'elle ne refuse pas à ceux dont le noble désir est de s'enrichir de ses plénitudes.

« Elle est vêtue de force et de beauté, et à son dernier jour le sourire sera sur ses lèvres. »

Qu'aurait à redouter *Anne* ou la *grâce*, parée de la force et de la perfection de son âme? Et que peuvent redouter ceux qn'elle assistera au dernier moment, elle si dévouée et si fidèle aux siens? Car la sagesse a parlé par sa bouche; par elle la clémence a rendu son oracle.

Elle saura conduire ses serviteurs avec tant de sagesse, et intercéder pour eux si efficacement, qu'ils ne pourront se perdre.

« Elle a considéré les sentiers de sa maison et n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. »

Nul dans sa maison ne saurait échapper à son œil maternel : loin de se borner à goûter en repos les douceurs de son Dieu, loin de se livrer aux attraits d'une céleste contemplation, elle cherche à communiquer son bonheur à tous, et elle va

au-devant des moindres nécessités de ceux qui lui sont chers.

« Ses fils se sont levés et l'ont appelée bienheureuse ; et son époux l'a comblée de louanges. »

C'est le cri universel de reconnaissance qui s'élève de toutes parts autour d'elle et qui retentit au ciel, sur la terre et jusqu'au sein des flammes expiatrices : *Toute créature vous est obligée*, dit saint Jean Damascène.

« Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. »

En vertus, en mérites et en bontés, vous ne le cédez qu'à Marie, Marie récompense de votre admirable sainteté ; et cette divine Mère, c'est vous qui nous l'avez obtenue et méritée. O sainte Anne, qui pourra nous acquitter auprès de vous? Que toutes vos œuvres vous soient une louange, une bénédiction ! Jouissez du Fruit de vos entrailles ; vivez et régnez à jamais glorieuse dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Amen.

IX.

Toutes les créatures ont contracté les plus étroites obligations envers sainte Anne et saint Joachim.

Il règne dans la création une économie, une dépendance admirées même de ceux qui se ferment les yeux pour n'y pas voir la main d'une puissance et d'une sagesse infinies. Tous les êtres, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, sont ordonnés d'après un plan visible où la perfection du détail s'allie aux majestueuses proportions de l'ensemble ; ils ne sont pas des faits isolés, mais ils se lient par un enchaînement merveilleux, empruntent les uns aux autres leurs éléments de conservation. Tous les jours nous contemplons

ces merveilles, nous les foulons aux pieds, nous les approprions aux besoins de notre existence. L'homme le plus grossier ne sait-il pas qu'il ne peut prolonger sa vie qu'au moyen des autres créatures? Cet ordre et cette dépendance se retrouvent, avec non moins d'éclat, dans les cieux, où l'anéantissement d'un seul astre porterait une profonde perturbation dans l'harmonie des sphères. Le monde moral est régi par des lois semblables : l'homme a besoin de l'homme pour son éducation et la sauvegarde de ses droits, et dans une société, tous les membres sont redevables de l'une et de l'autre aux dépositaires de l'autorité et de la science, suivant la perfection avec laquelle ils remplissent leur mandat. Le monde surnaturel n'échappe pas à ces mêmes lois : si au fond nous ne devons des actions de grâces qu'à Dieu seul par Notre-Seigneur Jésus-Christ, seul auteur de notre salut et seul réparateur de toutes choses, nous contractons cependant des obligations plus ou moins étroites avec les divers instruments dont il se sert pour arriver à nous. Qui nous acquittera envers nos parents, envers les pasteurs de nos âmes, dont la tendre charité

nous a communiqué l'existence et tous les trésors de la Foi? Nos aïeux et les missionnaires qui évangélisèrent nos contrées n'ont-ils aucun titre à notre reconnaissance? Pouvons-nous laisser dans l'oubli les Martyrs et les Apôtres qui fondèrent la sainte Église et la cimentèrent de leur sang? Interrompez cette lignée de saints, brisez cette chaîne de célestes bienfaiteurs, isolez-vous de cette divine hiérarchie, que devenez-vous? Quelles ténèbres et quels abîmes vous enveloppent! Or, si nous devons tant à nos pères dans la Foi, aux Saints, aux Martyrs aux Apôtres, quelles seront nos obligations envers les Parents de la très-sainte Vierge?

Les autres Saints ont été pour vous des maîtres généreux, de charitables ambassadeurs; leur rôle s'est borné toutefois à nous instruire, à nous exhorter, à nous aider par la fidèle transmission de ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu; mais Marie, leur mère et la nôtre, la consolation des fils d'Adam, mais Jésus, notre chef adorable, à qui les devons-nous?

« Époux fortunés, Anne et Joachim, répéte-
» rons-nous encore avec un Père déjà cité, toute

» créature vous est étroitement obligée : par » vous elle offre à son Créateur le plus parfait de » tous les dons, une chaste Mère, seule digne de » son Dieu (1). »

« O sainte Anne, mère de l'Epouse Vierge, » contre toute espérance, vous avez vu germer » dans vos entrailles la fleur de la virginité, la » gloire de la chasteté.

» C'est pourquoi nous vous proclamons tous » bienheureuse et la source de notre vie (2). »

« Votre cœur est béni, ô Anne remplie de Sagesse : il a fleuri et donné ce fruit virginal, qui a enfanté l'Auteur et le Rédempteur de la créature.

» Réjouissez-vous, Joachim, parce qu'un Enfant nous est né de votre Fille, et par Elle un Fils nous est donné. Il s'appellera l'Ange du grand conseil, le Sauveur du monde, le Dieu fort (3). »

(1) *O par beatum Joachim et Anna, vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola creatore digna erat.* (Saint Jean Damascène.)

(2) *Canones in Beatam Annam.* (Saint André de Crète.)

(3) *Ibid.*

Georges de Nicomédie établit de la manière suivante les droits de sainte Anne et de saint Joachim à notre reconnaissance :

« Nous avions été tirés du néant par un pur acte de la bonté divine, et nous devions servir notre Créateur dans le paradis terrestre, par la pratique d'œuvres saintes; mais, repoussant de justes commandements, nous nous sommes attiré le châtiment de la mort par notre propre volonté. Cependant notre Créateur, usant de miséricorde, nous promit notre rachat et notre liberté, mais il fallait attendre le temps fixé et ceux qui devaient nous affranchir. Les âges passaient, les prophéties étaient lentes à s'accomplir; tous les Patriarches et tous les Justes restaient dans une pénible attente. Abraham avait passé, et ses descendants désiraient ardemment le jour qui verrait s'accomplir le mystère de la Réparation. Moïse l'entrevoyait à travers les ombres des figures, il espérait en être l'heureux témoin. Cette espérance traversa le Désert, elle fut le soutien des Juges, elle fut de nouveau confirmée à Samuel ; David, en proclamant prochain son accomplissement, fit tressaillir ses contemporains. Le chœur des Pro-

phètes criait d'une voix éclatante que le Christ allait paraître ; mais tous disparaissaient déçus dans leur espoir, car l'époque fixée n'avait pas encore paru, et ceux qui *étaient dignes* ne s'étaient pas encore montrés. Enfin le Créateur de toutes choses se trouva parmi ses ancêtres les dignes instruments de ses desseins, Anne et Joachim, parents de Celle qui devait déterminer l'accomplissement de la promesse..... Nous leur devons donc l'Auteur de notre joie et le premier gage de notre bonheur (1). »

Afin de nous pénétrer pour nous-mêmes et pour nos semblables d'un profond respect et d'une sainte révérence, Saint Paul a dit : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ (2) ? » Et ailleurs : « Nous sommes les membres de son corps ; nous sommes de sa chair et de ses os : *Quia membra sumus corporis ejus, et de carne ejus et de ossibus ejus* (3). »

(1) Sermon sur la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie.

(2) Corinth., 6, 15.

(3) Ephes., 5, 30.

Il ne faudrait pas voir dans ces paroles une pieuse exagération : elles renferment autre chose qu'une image purement mystique, elles attestent un fait réel et physique; elles expriment une parenté d'un genre à part avec le Dieu fait homme. Par le Baptême et les autres sacrements, mais surtout par l'ineffable Eucharistie, nous entrons en contact avec Notre-Seigneur, bien que dérobé à nos regards sous le voile des espèces. Cette union n'est pas un vain mot, une pure abstraction, puisque, entre les effets spirituels de la grâce, et parfois corporels, sur les misères de notre nature, elle laisse en nous un gage et un germe de résurrection et d'immortalité.

Or les liens de cette parenté spéciale ne nous rattachent-ils pas aussi à Marie et à ses Parents? Si nous donnons à Marie le doux nom de mère, n'est-ce pas, sous un rapport, en vertu de cette parenté sacramentelle? N'est-ce pas parce que Notre-Seigneur, en partageant avec nous tous ses droits, nous a introduits dans sa propre famille et s'est appelé notre aîné? S'il en est ainsi, n'avons-nous pas un droit incontestable de nous proclamer les petits-fils de sainte Anne,

de l'appeler aussi du nom de mère, et, à ce titre, ne devons-nous pas lui rendre, comme à saint Joachim, les devoirs de la piété filiale?

Après avoir établi ce qui précède, un célèbre panégyriste de notre Sainte ajoute : « Par là » même, Anne a droit à notre vénération comme » mère de tous les élus, que Marie a enfantés, » ainsi que le disent saint Anselme et saint » Bernard..... Tous les enfants de Dieu, c'est- » à-dire les chrétiens, en vertu d'un droit parti- » culier d'adoption et d'amour, lui sont obligés » comme ses fils spirituels et adoptifs (1). » Ainsi notre famille selon la grâce est complète : nous avons en Notre-Seigneur un frère dévoué et tout puissant, une tendre mère en Marie, un père nourricier en saint Joseph, et des aïeux dans leurs parents. En Jésus-Christ et en eux nous avons des frères et des sœurs innombrables,

(1) *Ex hoc ipso habet jus quod veneretur ut mater, scilicet omnium electorum quorum omnium mater est Maria, ut dicit Anselmus et Bernardus; sed ipsa beata Anna mater est matris omnium, id est Virginis Matris Mariæ sponsæ Dei, et Genitricis Christi filii Dei : ergo omnes filii Dei, scilicet Christiani, ipsi Beatæ Annæ quodam jure adoptionis et dilectionis sunt obligati tanquam filii spirituales et adoptivi.* (Joannes Thomas in opere cui titulus : *Mater honorificata.)*

avec lesquels, en communauté avec les Anges, nous partagerons les joies éternelles.

Nous n'insisterons pas sur ces données consolantes, puisque tout ce qui précède et tout ce qui suit a pour but de les confirmer; mais cependant, pour l'honneur de notre aimable Sainte, livrons encore au lecteur un sujet de méditation non moins fondé et non moins remarquable.

On ne peut lire sans étonnement ces passages de la Bible où Dieu rend grâce à ses justes de leur justice, se proclame hautement leur obligé, et les récompense avec une libéralité inouïe : « Venez, bon et fidèle serviteur ; parce que vous » avez été fidèle en de petites choses, je vous » établirai sur de grandes (1). Venez, les bénis » de mon Père, possédez le royaume qui vous » est préparé depuis la constitution du monde... » En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait » pour le plus petit de mes frères, c'est à moi » que vous l'avez fait (2). »

Dieu va plus loin encore; dans son amour il

(1) Math. 25, 3.

(2) Math., 25, 40.

semble ne pouvoir attendre jusqu'au jour de ses éternelles récompenses.

Touché de la fidélité de certaines âmes à correspondre à ses bontés, il leur témoigne dès cette vie sa gratitude, et il le fait parfois en des termes propres à les confondre et à nous faire rougir nous-mêmes de notre insensibilité. Les vies des saints en offrent de nombreux exemples : qui ne connaît ce mot de Notre-Seigneur à sainte Térèse : « Si le monde n'existait pas, je le créerais pour toi. » Or, si Dieu se montre obligé à ce point envers une Térèse et tant d'autres de ses serviteurs et de ses servantes, ne peut-on pas dire de sainte Anne, sans blesser les règles de la Foi ni le respect dû à la divine Majesté, que les trois Personnes adorables de l'auguste Trinité lui sont redevables plus qu'à toute autre créature? Par son concours à la grâce, par son ardeur à devenir un parfait instrument de leur volonté, ne leur a-t-elle pas rendu le service le plus signalé qui soit en quelque manière au pouvoir d'une simple créature?

Suivant le langage des hommes, adopté par la sainte Écriture elle-même, Dieu, pour se faire

mieux comprendre, se donne, comme à nous, des passions et des sens : il se révèle triste, courroucé, compatissant, jaloux ; sa colère s'allume contre le pécheur ; le bras de sa justice se lève sur lui ; il se laisse fléchir par les regrets d'un cœur contrit et humilié. Sur ces données, ne peut-on pas dire, en empruntant l'expression d'un Père grec, que les trois Personnes adorables ont voulu se donner une sorte de complément en sainte Anne? Quoique infiniment parfaites en elles-mêmes et ne manquant de rien, puisqu'elles ont la plénitude de l'être, elles manquaient cependant d'une gloire visible et palpable à nos sens.

Le Père avait un Fils éternel comme lui, sa splendeur et son image vivante ; mais dans le temps il n'avait pas de fille digne de lui.

Le Fils avait un Père, mais il n'avait pas de mère à nous montrer.

Le Saint-Esprit pouvait être époux, mais il n'avait point d'épouse.

O merveille de la grâce en sainte Anne! Sa

(1) Hesychius de Jérusalem.

parfaite docilité a permis à ces divines Personnes de s'en faire un instrument irréprochable (1), et de se donner par Elle une sorte de complément dans le temps. Anne, en devenant mère de Marie Immaculée, a donné une Fille au Père, une Mère au Fils, une Épouse au Saint-Esprit. On peut donc le soutenir dans une certaine mesure, ce ne sont pas seulement toutes les créatures qui sont redevables à sainte Anne, mais même en quelque sorte les trois Personnes de l'Auguste Trinité. On peut donc aussi, quoique à un moindre degré, lui donner le titre que donne à Marie Hésychius de Jérusalem, en l'appelant le *complément de la très-sainte Trinité* (2).

(1) Saint Jean Damascène.

(2) Le père Nicolas de Dijon développe ingénieusement cette pensée dans son panégyrique de Sainte Anne. *(Orateurs sacrés*, t. XVII, édit. Migne.)

X.

Sainte Anne et saint Joachim ont droit à toute notre confiance.

On vient de le voir, ces bienheureux Patriarches occupent parmi les Saints une place à part : tous leur doivent leur Souveraine, et, par Elle et son divin Fils, leur bonheur. Les Anges ne sont pas étrangers à ces obligations, à cette reconnaissance, que l'adorable Trinité elle-même a voulu partager. Cette position exceptionnelle leur assure dans la cour céleste un crédit sans bornes ; leurs moindres désirs y sont comme des commandements auxquels on se rend avec un filial empressement. Pourrait-on refuser quelque

chose à des parents tendrement aimés, dont on a reçu tant de bienfaits? Dieu résisterait-il à la prière de ceux qui l'ont aidé, suivant leur pouvoir, dans l'œuvre de ses miséricordes? Il ne faut pas moins qu'une semblable position, jointe à une bonté inouïe, pour expliquer la multitude des grâces dues à leur puissante intercession. Faute d'en avoir fait l'heureuse expérience, on ne connaît généralement pas assez les bontés de sainte Anne; on semble ignorer trop généralement le soin qu'elle prend des siens, les attentions et les amabilités qu'elle prodigue à ceux qui l'honorent assidument.

Oh! si l'on savait combien elle est indulgente et combien elle nous aime! Qu'on nous permette une comparaison familière. Voyez ce qui se passe au foyer domestique; voyez la tendresse, parfois même un peu faible, des aïeules pour leurs petits-fils: quelles caresses, quelles complaisances, quelles intercessions! Ce redoublement d'affection et de tendresse envers les rejetons d'une seconde génération est dans la nature, car il est de tous les temps et de tous les lieux. Nous le croyons, sainte Anne l'éprouve aussi à notre égard; sa bonté

sans imperfection est plus compatissante, plus indulgente encore que celle d'une mère; elle embrasse dans une ineffable tendresse les enfants adoptifs de Marie et de Joseph; les frères si infirmes et si pauvres de Jésus excitent toute sa miséricordieuse compassion; son désir de leur salut et de leur bonheur est si vif et si ardent, qu'elle n'attend même pas leurs prières, et va jusqu'à les prévenir.

Les personnes étrangères à son culte nous accuseront peut-être d'exagération; mais, nous en sommes sûrs, nous ne surprendrons pas ses vrais serviteurs, surtout dans les contrées qui, malgré le travail de l'impiété révolutionnaire, lui sont restées fidèles. Dans ces lieux privilégiés, jamais on ne désespère d'obtenir une grâce: quand on a épuisé toutes les ressources et toutes les intercessions, on s'adresse encore à elle avec une confiance justifiée par des siècles de prodiges. Combien d'âmes bénissent le jour où elles ont frappé à sa porte! Combien regardent comme une insigne faveur de Marie, une précieuse récompense de leur piété, la filiale affection que celle-ci leur a inspirée pour sa glorieuse mère!

Dans le sentiment de notre impuissance, nous préférons, cher lecteur, apporter ici, comme nous l'avons déjà fait à chacune de nos pages, des témoignages fondés sur l'expérience et des exhortations plus autorisées que les nôtres. Voici quelques fragments empruntés à Jean Trithème, de l'ordre de saint Benoît. Mis à la tête d'une abbaye sans discipline et sans revenus, après l'avoir relevée, par la protection de sainte Anne, d'une double ruine spirituelle et matérielle, il se crut justement obligé de publier ses louanges et de propager sa dévotion.

« Nous le croyons, dit-il, et nous le soutenons hardiment, Anne, aïeule du Christ, est en grand honneur, mérite et crédit auprès de Dieu. Non seulement elle est comblée pour elle-même de dons ineffables, mais encore elle a reçu un pouvoir spécial en notre faveur. Si nous croyons à la puissante intercession des Apôtres et des autres saints, comment ne serions-nous pas persuadés que les parents de Notre-Seigneur l'emportent sur eux en crédit? Nous croyons donc à la prompte et à la très-puissante médiation de

sainte Anne, à laquelle le Roi du ciel ne saurait rien refuser (1). »

« Croyez-moi donc, mes frères, parce que je dis la vérité. Si vous aimez cette vénérable Mère de tout votre cœur, vous expérimenterez la puissance de son intercession. Croyez-moi, mes frères, car j'en suis certain, Dieu accorde à ses mérites des faveurs sans nombre, afin de nous faire vénérer sa mémoire; approchez donc avec confiance de cette douce patronne. Tout ce qui peut faire obstacle à vos saints désirs, vos peines et vos fardeaux, quels qu'ils soient, déposez tout aux pieds de sainte Anne, et pour l'honneur de Dieu elle vous délivrera. Il est impossible qu'elle n'obtienne pas ce qu'elle voudra, et Jésus, son petit-Fils, ne saura rien lui refuser. Toute la cour céleste la chérit comme une mère et joint ses vœux à ses vœux. Une mère pourrait-elle s'entremettre en vain? Heureux donc celui qui, par ses prières et une véritable dévotion, saura s'en faire une protectrice! »

Qu'elle soit compatissante, qu'elle soit prompte

(1) *De laudibus Annæ*, cap. 9.

à exaucer les malheureux, toute la multitude de ses dévots serviteurs en est témoin et se lève pour l'attester. Nul ne saurait comprendre, s'il n'en a fait une pieuse expérience, nul ne saurait se persuader combien est grande la profusion des grâces que Dieu accorde à ceux qui aiment sainte Anne. Nous avons vu des savants et des ignorants, les personnes les plus qualifiées comme les plus obscures, des personnes de condition libre ou engagées dans les liens du mariage, des personnes de tout âge et de tout sexe; nous avons vu des hommes de toute profession délivrés par son intercession des plus grands périls, de tribulations diverses et des nécessités de tout genre qui les affligeaient. Nous nous sommes assurés que par son secours une multitude de religieux de l'un et de l'autre sexe ont triomphé de graves tentations de la chair et de l'esprit. Qui pourrait compter les pauvres réduits à la dernière misère qu'elle a abondamment pourvus, ou soulagés dans leurs maladies? Qui saura le nombre de ceux qu'elle a guéris d'une incurable tristesse et des ravages de la mélancolie? Combien, avec son assistance, ont passé en toute sécurité à travers

les embûches des brigands! Combien ont évité les piéges de leurs ennemis! Combien ont échappé à des naufrages imminents! Il n'est sorte de tentations dont elle ne délivre ses amis; il n'est sorte d'épreuves à laquelle elle ne les arrache. Qui comptera ceux qu'elle a ramenés des abîmes du désespoir à l'espérance du pardon, de l'habitude la plus invétérée du péché aux voies de la pénitence! Combien d'âmes tièdes, soit dans la religion, soit dans le siècle, a-t-elle réchauffées des flammes du divin amour! Combien de femmes dans les douleurs de l'enfantement et sur le point de succomber, ont obtenu par ses suffrages une heureuse délivrance! Combien de pécheurs ont échappé à une damnation presque certaine! D'autres ont été préservés des flétrissures d'une injuste infamie; d'autres ont vu tomber leurs fers ou les portes de leurs cachots. Suivant des récits véridiques, elle a rappelé plusieurs morts à la vie, visité un plus grand nombre de mourants, et leur a donné la douce assurance de leur salut éternel. Mais à quoi bon poursuivre cette énumération, puisque la multitude et la variété de ses bienfaits n'est pas

moins grande que la diversité et l'infinité de nos misères physiques et spirituelles (1)?

Le patronage de sainte Anne est donc d'une puissante efficacité, et il ne s'étend pas, comme celui de quelques bienheureux, à des nécessités spéciales, ou d'un genre restreint, il embrasse tous nos besoins et l'ensemble de tous nos maux, quels qu'ils puissent être. La sollicitude d'une mère ne doit-elle pas être proportionnée aux besoins de ses enfants? Nous savons en effet que Dieu donne à quelques-uns de ses amis, en récompense de leurs vertus, le pouvoir particulier de remédier à quelques-unes de nos infirmités. On invoque traditionnellement, et avec succès, sainte Apollonie contre les maux de dents; sainte Lucie, contre les maux d'yeux; saint Blaise, dans les accès de suffocation ; saint Roch et saint Sébastien, contre la peste et les épidémies; saint Antoine de Padoue, pour retrouver les objets perdus : saint Benoît et saint Ignace de Loyola sont particulièrement redoutables aux démons, dont ils déjouent les trames ténébreuses,

(1) Trithème, Joannes Thomas, passim.

et dont ils dissipent les infestations. Saint Louis de Gonzague se plaît à assister la jeunesse studieuse, il s'emploie à la préserver de la contagion du vice ; saint Stanislas de Kostka fait triompher les vocations arrêtées par des oppositions ou des persécutions de famille. Chaque contrée, chaque diocèse, chaque famille religieuse a ses protecteurs et ses traditions, et les fidèles savent fort bien à qui ils doivent recourir suivant l'objet de leur demande. Mais sainte Anne est une patronne universelle : comme son glorieux époux, elle a part au privilége accordé à saint Joseph, et dont Marie a la plénitude.

On a généralement coutume de n'invoquer avec assiduité et de n'honorer d'une manière plus spéciale que les saints dont on reçoit des grâces journalières, ou dont on a expérimenté le pouvoir par des miracles éclatants. Or, si l'on doit se guider dans la dévotion par ces marques extérieures, sainte Anne mérite sans aucun doute la plus grande vénération, la dévotion la plus tendre et la plus persévérante ; elle a droit à toutes les démonstrations du culte le plus filial. Après la très-sainte Vierge et saint Joseph, de quelle

autre pourrait-on raconter autant de faveurs obtenues et célébrer autant de prodiges? On a cessé de les constater depuis longtemps : ils sont de tous les lieux, de tous les siècles, et, dans certains pays privilégiés, de tous les jours, comme nous le verrons (1).

Prenons donc pour avocate et honorons chaque jour par de dignes hommages celle qui de toute éternité fut plus agréable au Seigneur que toutes les autres mères. Que les personnes engagées dans le mariage l'invoquent fréquemment : elle a sanctifié toutes les unions en devenant mère de Marie Immaculée ; que les veuves la révèrent : elle leur a tracé les règles de la modestie ; que les vierges chérissent tendrement celle qui a enfanté la plus pure et la plus sainte de toutes les vierges ; que les justes lui rendent leurs devoirs assidus : elle est le modèle de la justice ; que les pécheurs s'empressent auprès d'elle : elle a donné le jour à celle dont le Fils change les pécheurs en justes ; que tous l'aiment d'un ardent amour, puisqu'elle nous a donné la Mère

(1) Joannes Thomas, passim.

de notre Sauveur. Que nul ne s'attiédisse et que nul ne se refroidisse dans son culte (1). Que tous se fassent une arme et un bouclier de son nom : Dieu attache des grâces innombrables à l'invocation de ce nom béni, à son souvenir, que dis-je? au simple respect et à la pieuse affection qu'on témoigne en l'entendant. Un auteur a dit : J'affirme avec assurance, et je dis la vérité sur le témoignage de ma conscience, j'ai vu souvent, et je m'en suis assuré, un grand nombre d'âmes prospérer de toute manière par la seule invocation de ce saint nom (2). Expérimentez donc sa puissance : après ceux de Jésus, de Marie et de Joseph, il est si saint et si vénérable qu'il s'offre en premier lieu à notre confiance.

Anne, ô très-sainte Mère! soyez glorieuse d'un nom si doux et si grand, nom que j'aime d'amour, nom que j'aime à prononcer cent fois le jour avec ceux de Jésus et de Marie! Anne, ô les délices de mon âme! que vous êtes belle et aimable en vos suavités, vous, dont le chaste sein nous a donné la petite Vierge Marie, le paradis de toutes

(1) Trithemius, cap. 5. *De Laudibus Annæ.*
(2) Joannes Thomas : *Mater honorificata.*

délices! La Vierge appelée par les désirs du monde entier a été nourrie et réchauffée dans votre sein très-pur, elle a sucé vos mamelles et elle a reçu de vous tous les autres soins que les mères prodiguent à leurs enfants. Vous êtes ma consolation dans mon exil, le charme de mes douleurs. Après Jésus et Marie, soyez toujours sur mes lèvres et dans mon cœur. Je me consacre à vous, mère pleine de tendresse, patronne indulgente. Obtenez-moi les bénédictions de votre Fille et les miséricordes de votre Petit-Fils, Jésus. Amen (1).

(1) Joannes Thomas : *Mater honorificata.*

XI.

La Dévotion à sainte Anne est une Dévotion vraiment catholique. — Hommages que lui a rendus l'Orient.

Il serait facile de développer encore longuement les conséquences de la maternité de sainte Anne. En suivant les traces de ses panégyristes, nous pourrions encore choisir dans l'ancien Testament les symboles qui nous la représentent, ou exposer les figures prophétiques de ses grandeurs. Mais plus les vertus que suppose sa haute dignité sont incomparables, plus il serait difficile de les décrire. Notre esquisse serait trop imparfaite. Il vaut mieux laisser à l'âme pieuse le soin de s'en nourrir et de les

goûter dans le silence de la méditation. Passons donc à des arguments plus entraînants, aux exemples de nos pères dans la Foi. Nous aimons à le croire, le souvenir de leur piété et les monuments de leur confiance ne manqueront pas de réveiller notre émulation et de nous attirer irrésistiblement aux pieds de sainte Anne et de saint Joachim.

Mais à quelle époque ont-ils commencé à leur rendre de pieux hommages? Un auteur recommandable répond ainsi à cette question..... « Ne trouvant dans l'histoire ecclésiastique, ni » dans la tradition des saints Pères, en quel » temps on a commencé de les honorer comme » saints, nous devons croire qu'ils l'ont toujours » été dans l'Église, selon cette règle générale » touchant la tradition : Quand nous trouvons » l'Église en possession de quelque croyance ou » de quelque pratique, si quelqu'un entreprend » de la contester, il est obligé à nous montrer le » temps auquel l'Église a commencé à les mettre » en usage. Ainsi, nous avons lieu de croire que » saint Joachim et sainte Anne ont toujours été » honorés comme deux grands saints, quoique

» peut-être ce ne fût pas toujours avec une solen-
» nité publique ni si magnifique, comme depuis
» que le pape Grégoire XIII a ordonné la fête de
» sainte Anne par toute l'Église, avec un office
» double, et, depuis lui, Grégoire XV, celle de
» saint Joachim (1). »

La dévotion à sainte Anne et à saint Joachim est donc aussi ancienne que le christianisme; leur culte dut prendre naissance en Palestine, dans les vallées et sur les collines qu'ils habitèrent. Les campagnes sanctifiées par leur vie toute céleste, la maison embaumée de leurs vertus patriarcales, furent naturellement désignées à la piété des premiers fidèles par des traditions encore vivantes. Inconsolables de la perte de Marie, ceux-ci se pressèrent sur les lieux où s'écoula son enfance et qui furent témoins de toutes les vicissitudes de sa vie, et tout ce qui de près ou de loin leur rappela Marie, Anne ou Joachim, leur devint comme sacré.

Des monuments attestent ce culte des premiers fidèles : les plus anciennes relations de la Terre-

(1) D'Argentan : *Conférences sur les grandeurs de la très-sainte Vierge.*

Sainte font mention des églises et des oratoires élevés à Jérusalem en leur honneur. Un auteur respectable parle ainsi de deux monuments de ce genre : « L'église dédiée à sainte Anne, mère » de la très-sainte Mère de Dieu, est belle et » spacieuse; au dessous on trouve une chapelle » où, suivant la tradition, a été conçue la » bienheureuse Vierge Marie. Les fidèles la » visitent avec une grande dévotion et une » tendre piété (1). »

D'après Mgr Mislin, cette église, dont il reste encore de belles ruines, avait été, sous les rois chrétiens, jointe à une abbaye de religieuses; plus tard, après la perte de Jérusalem, les Pères de la Terre-Sainte obtenaient chaque année, à prix d'argent, la permission d'y célébrer la messe le 26 juillet. Elle est sur l'emplacement de la maison de sainte Anne et de saint Joachim, et c'est là que la tradition les fait mourir. Leur tombeau, sur lequel les premiers chrétiens bâtirent un autre sanctuaire, se trouvait un peu plus loin dans la vallée de Josaphat.

(1) Quaresmius · *De Elucid. Terræ Sanctæ*. lib. IV.

Un autre pèlerin dit ce qui suit de ces lieux privilégiés :

« Heureuse maison, consacrée si longtemps
» par la demeure et les derniers soupirs de
» sainte Anne et de saint Joachim !..... Heureuse
» cette habitation dans laquelle la Vierge faisait
» sa retraite quand elle venait à Jérusalem pour
» assister aux fêtes solennelles, et lorsque Jésus,
» son fils, fut condamné à mort. Cette maison
» fait encore le bonheur de ceux qui la visitent,
» comme sainte Brigitte l'apprit du ciel pendant
» son séjour dans la ville de Jérusalem.

» Je ne veux pas expliquer le miracle perpé-
» tuel de cette maison fatale aux femmes turques
» qui, suivant l'ancienne tradition, fondée sur
» l'expérience, y trouvaient bientôt la mort, si
» elles osaient profaner une si divine habitation
» par leur présence ; et partant les santons, qui
» ont leur mosquée dans l'un des appartements,
» n'oseraient y faire entrer leurs femmes.

» Il n'appartenait autrefois qu'à des reli-
» gieuses, épouses de Jésus-Christ, de l'ordre de
» Saint-Benoît, de se consacrer à Dieu dans ce
» cloître, qu'on voit encore tout entier, avec le

» jardin et les cellules, que je puis appeler, au » terme d'un ancien auteur, les cellules du par- » fum d'oraison, où elles respiraient le doux air » de la dévotion que la Vierge avait répandu » dans ce sanctuaire..... Ces véritables filles de » Jérusalem n'abandonnèrent jamais la vie aus- » tère de leur état, et nulle prospérité ni » adversité même ne causèrent aucun relâche- » ment dans cette sainte famille, où la chasteté » et la ferveur de l'amour divin s'alliaient heu- » reusement, où la noblesse se produisait dans » les actions avec une honnêteté toute reli- » gieuse (1). »

Le culte de sainte Anne ne fut pas moins célèbre dans les différentes contrées de l'Orient, et il passa dans tous les rites. Chaque année, les Grecs font trois fois sa fête, comme on peut s'en assurer en parcourant le Typique de saint Sabas. Le 9 septembre, ils célèbrent sa naissance (2); le 9 décembre, ils font mémoire de sa gloire

(1) *La Syrie et la Terre Sainte au dix-septième siècle*, par le P. Joseph Besson.

(1) Των αγίων και δικαίων Θεοπατόρων Ἰωακεὶμ και Ἄννης.

unique d'avoir conçu Marie Immaculée (1); enfin le 25 juillet, ils solennisent l'anniversaire de son bienheureux trépas, qu'ils appellent *son sommeil*. Le même saint Sabas adressait la prière suivante aux parents de Notre-Dame :

» O Joachim embelli du souffle divin ! Anne
» resplendisante de la divinité ! vous êtes les deux
» lustres d'où est sortie la lampe inaltérable au-
» tour de laquelle on ne saurait apercevoir
» l'ombre la plus légère. La grâce même de
» Dieu, c'est-à-dire de sa Mère, vous a surabon-
» damment enrichis. A ses prières joignez vos
» prières, afin que le Seigneur accorde à nos âmes
» la jouissance de ses miséricordes infinies. »

Ces fêtes se célébraient avec une grande pompe à laquelle les empereurs d'Orient contribuèrent par la construction de magnifiques églises. Entre toutes, on admirait, à Constantinople, les deux basiliques dues à la munificence des deux Justinien. La ville impériale n'avait pas seule le privilége des belles églises en l'honneur de sainte Anne : on en admirait, dans les coins les plus

(1) Η σύλληψις της αγίας Άννης μητρος τῆς Θεοτόκου.

reculés de l'empire : témoin celle qu'on visitait dans la Chersonèse. Car si, dans cette contrée sauvage et lointaine, dans cette contrée si dédaignée qu'on y exilait les disgraciés, on trouvait un temple magnifique dédié à cette Sainte, que devait-il en être des autres lieux célèbres et des villes populeuses de ces vastes régions ? Voici du reste une nouvelle preuve de cette assertion ; elle est tirée du récit d'un contemporain : « Saint
» Étienne-le-Jeune (1) partit, se dirigea vers la
» mer, et s'embarquant, parvint à la Chersonèse
» Tauride, dans laquelle il devait passer le temps
» de son exil. Là, abandonné de tous ses compa-
» gnons, comme il parcourait ces plages désertes,
» il se trouva, non loin de la mer, en face d'un
» escarpement de formidable aspect : il visite,
» afin de découvrir un lieu de retraite, tous ces
» précipices qui dominent les flots. Conduit
» comme par une main divine, il arrive à une
» habitation fort agréable, pratiquée dans une

(1) La mère de saint Etienne-le-Jeune s'appelait Anne. Elle eut d'abord deux filles, dont l'une reçut aussi le même nom ; mais après leur naissance elle demeura stérile et devint inconsolable de n'avoir pas de fils. Après une épreuve d'un grand nombre d'années, elle obtint, par l'entremise de sa patronne, un fils qui fut un saint.

» sorte de caverne, sur la partie méridionale d'un
» gouffre. On l'appelait *Cissuda* : au milieu de
» son enceinte s'élevait un temple magnifique
» dédié à sainte Anne, aïeule du Christ. Alors le
» Bienheureux, inondé de joie, fixe sa demeure
» dans cette retraite que Dieu semble lui avoir
» préparée et s'y nourrit des herbes qu'il trouve
» aux environs (1). »

Comme on le voit, le culte de sainte Anne jeta d'abord un vif éclat dans tout l'Orient, durant les beaux âges de l'Église grecque. C'est de là que nous sont venues les plus belles pages écrites en son honneur, les hymnes les plus tendres, les prières les plus affectueuses. C'est de là que cette douce Mère commença à répandre sur ses fidèles clients ce fleuve de grâces qui depuis a toujours coulé à travers les siècles, sans jamais tarir. Malheureusement l'Orient fut ingrat : ses peuples dégénérés altérèrent par des superstitions et de vaines observances ce culte dont ils eurent d'abord le privilége; plus tard, les iconoclastes brisèrent les statues et déchirèrent les images de

(1) *Annal. Græc.*, t. I, p. 4.

notre Sainte avec celles des autres Bienheureux ; enfin, le schisme et l'hérésie l'obligèrent à tourner ailleurs ses regards maternels et à répandre ses bénédictions sur d'autres contrées. Elle se trouva des enfants plus fidèles en Occident.

XII.

La Dévotion à sainte Anne est une Dévotion vraiment catholique. — Hommages de l'Occident. — France.

On a dit avec raison : *Royaume de France, royaume de Marie* (1). Durant plusieurs siècles, on aurait pu, dans ce vieil adage, et sans le fausser, joindre le nom de sainte Anne au nom de Marie. En effet, quoique Rome et peut-être quelques villes d'Italie nous aient vraisemblablement précédés dans les honneurs rendus à cette vénérable Mère (2), cependant on ne saurait nier

(1) *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

(2) Voir le chapitre suivant.

que la France ne soit comme le berceau de son culte en Occident, le centre d'où il a rayonné sur l'Europe et le monde entier. Un estimable écrivain expose ainsi cette consolante tradition :

» Par une prédilection spéciale de la divine
» Providence, la ville d'Apt, notre patrie, a
» depuis bientôt dix-huit siècles l'inappréciable
» avantage d'être le dépositaire du corps de
» sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge
» Marie. Ces précieuses reliques furent appor-
» tées de Palestine par ceux qui les premiers
» vinrent prêcher l'Évangile dans nos contrées,
» et confiées ensuite à saint Auspice, disciple du
» pape saint Clément, notre premier évêque.
» D'après une tradition vénérable et sacrée par
» son antiquité, ces missionnaires étaient saint
» Lazare, ses sœurs, les saintes Maries de Jacob et
» Salomé, dont l'arrivée en Provence n'est plus un
» événement douteux pour personne..... Il existe,
» on le sait, d'autres versions sur le fait histo-
» rique que nous traitons; mais toutes concourent
» au même but, toutes affirment la même chose,
» et c'est là l'essentiel pour nous..... Cette diver-
» sité même de sentiments, loin d'affaiblir notre

» tradition, semble au contraire lui donner une
» plus grande sanction par l'accord unanime
» qui existe sur le sujet principal. Un martyro-
» loge très-ancien, conservé autrefois dans les
» archives du chapitre avec le plus grand soin,
» parlait de cette translation du corps de sainte
» Anne. Plusieurs auteurs affirment qu'il fut
» transporté d'Orient en Occident et déposé
» dans les Gaules. Mais où se fit ce dépôt?
» Aucune ville de cette partie de l'empire
» romain ne revendiqua jamais pour elle l'hon-
» neur de le posséder tout entier, si ce n'est la
» ville d'Apt. C'est donc ici un fait reconnu et
» accepté; de là aussi notre point de départ.
» Mais avant, il est nécessaire d'observer, avec
» M. de Remerville (1), qui avait étudié la
» question et l'avait approfondie avec un soin
» minutieux, vérifié les actes, consulté les ou-
» vrages propres à l'éclairer, que toutes les
» parcelles des reliques de la Sainte, conservées
» dans certaines églises d'Europe, sont apo-
» cryphes, si elles ne viennent de notre ville.

(1) *Histoire manuscrite de l'église d'Apt,* par M. de Remerville.

» Les unes ont des titres qui le constatent,
» d'autres possèdent des parties d'ossements qui
» n'ont plus été trouvés ici en faisant l'inven-
» taire ; ce qui doit être une preuve suffisante de
» leur authenticité (1). »

Les mêmes faits sont consignés dans l'office concédé à l'Église d'Apt. Nous traduisons les leçons du second nocturne.

La sainte Église d'Apt a toujours vénéré le corps de sainte Anne, mère de la bienheureuse Vierge Marie, que, d'après une antique tradition, les premiers fidèles on apporté dans cette ville. Le bienheureux Auspice, voulant le soustraire aux profanations de la guerre et de la persécution, l'enfouit avec soin dans une crypte souterraine. Il y demeura ignoré plusieurs siècles après la mort de ceux qui eurent le secret de ce dépôt sacré, et, jusqu'à l'arrivée du Roi Charles à Apt (2), vers les fêtes de Pâques, après sa victoire sur les Sarrasins et la pacification de la Provence.

(1) *De la Dévotion à sainte Anne, ou culte que l'on rend à ses reliques dans l'ancienne Cathédrale d'Apt en Provence*, par X. Mathieu.

(1) L'empereur Charlemagne.

Ce prince ayant fait alors consacrer de nouveau l'église, souillée par un culte impie, au milieu de cette solennité, pendant qu'un immense concours de fidèles, de tous les ordres de la cité, payait au Tout-Puissant un juste tribut de louanges en action de grâces de cette faveur inattendue, le Seigneur, exauçant la prière de cette pieuse ville, découvrit par un éclatant miracle le trésor qu'elle possédait à son insu.

« Dans l'assistance se faisait remarquer, par sa pieuse attitude, le fils d'un noble guerrier chez lequel le Roi Charles recevait l'hospitalité. Cet enfant, âgé de quatorze ans, se nommait Jean; il était aveugle, sourd et muet de naissance. Pendant quelques moments il paraît comme un homme qui entend un céleste avertissement, et, bientôt après, par les gestes expressifs de ses pieds et de ses mains, il semble demander avec instance qu'on fouille profondément la terre sous les degrés où il se trouve. Le religieux prince, frappé, comme toute l'assemblée, de ce spectacle, et pressentant comme un prodige, ordonne qu'on se rende aux désirs de cet enfant. On creuse et on pénètre dans la chapelle souter-

raine, où le bienheureux Auspice, l'Apôtre des Aptésiens, avait coutume de distribuer à ses ouailles la nourriture spirituelle de la parole sainte et des sacrements. Le jeune aveugle devance les assistants, montre la direction à suivre, et indique du geste la partie d'un mur au pied duquel il fallait encore creuser le sol. Mais là une lumière soudaine enveloppe les assistants. A peine ont-ils ouvert une crypte encore plus profonde, qu'ils trouvent, à leur grande surprise, près de l'excavation, une lampe tout ardente. Le Roi et les principaux habitants accourent à l'éclat de cette splendeur inattendue. Mais voici que, recevant l'usage de ses yeux, de ses oreilles et de sa langue, Jean s'écrie : « Dans cette crypte » est le corps de sainte Anne, mère de la très- » sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. »

» Tous les assistants, plongés dans la stupeur et l'admiration à la vue de la guérison miraculeuse de Jean, font entendre des cris de bonheur. Cependant le très-pieux Roi fait déblayer la crypte, et le dépôt sacré, dont un prodige éclatant vient de proclamer si haut l'authenticité, apparaît à tous les regards enfermé dans une

châsse de cyprès, enveloppé d'un riche suaire. Il portait cette inscription : *Ici est le corps de la Bienheureuse Anne, mère de la Vierge Marie.*

» On ouvre la châsse, et en confirmation du récent prodige, il s'en échappe le plus suave des parfums, dont la douce odeur remplit l'une et l'autre crypte. Tous alors se livrent à des transports d'allégresse. L'Évêque et son clergé rendent des actions de grâces au Dieu auteur de cette miraculeuse invention, au Dieu qui vient de révéler le vénérable corps de l'Aïeule du Christ, et de le donner à la ville comme sa défense et sa sauvegarde. Charles fit faire le récit exact de cet événement et l'envoya au Souverain Pontife, qui le confirma par son approbation. »

Cette pièce, qu'on croyait perdue, et dont l'absence, au dire de quelques critiques sévères, laissait planer quelque doute sur l'exactitude de tous ces détails, a été dernièrement retrouvée et publiée. Toutes les découvertes historiques de ce siècle confirment donc pleinement cette légende du Bréviaire aptésien.

Un tel événement ne pouvait passer inaperçu ;

son retentissement dut avoir une action extraordinaire sur la piété de nos pères. Cette merveilleuse invention fut le début d'une série de prodiges qui, jusqu'à nos jours, ne s'est pas interrompue ; elle établit dès lors le fondement solide de cette confiance à laquelle s'abandonnent si justement encore tous les malheureux, même après avoir tout essayé sans succès et épuisé en quelque sorte toutes les intercessions. La portée de cet événement est brièvement indiquée dans les leçons suivantes d'un autre office accordé à la même Église, celui de la Translation des reliques de la Sainte. En voici la version :

« Le corps de sainte Anne, après sa glorieuse invention, fut retiré de la crypte où il avait été caché si longtemps, et placé dans une chapelle d'un accès libre et facile. Là, il devint bientôt l'objet de la vénération de toute la catholicité ; car, près de ces ossements sacrés, il s'opéra tant de guérisons, que le nom d'Anne acquit la plus grande célébrité, non-seulement en Provence et dans les contrées voisines, mais encore dans toute la Gaule et dans le reste de l'Europe. Les précieux restes de la sainte donnèrent à la ville

d'Apt une illustration plus éclatante que celle dont l'avait enrichie le nom de Jules César. Les monuments de tous les âges, écoulés depuis cette époque, nous ont transmis le souvenir d'une multitude de prodiges : démons chassés, morts ressuscités, malades innombrables guéris d'infirmités de toutes sortes.

» Or, comme des preuves irrécusables et constantes attestaient depuis si longtemps la prompte assistance de la Bienheureuse Anne dans toutes les nécessités de l'âme et du corps, comme de toute la Gaule et des royaumes limitrophes il s'était établi vers ces reliques vénérables un immense concours de pèlerins, pour répondre à l'empressement d'une telle affluence de peuple, les Aptésiens, après avoir été eux-mêmes délivrés de la fureur des Calvinistes, résolurent de bâtir, sur l'un des flancs de la basilique, une chapelle spacieuse et d'un facile accès, en l'honneur de la Bienheureuse Anne. Les généreuses offrandes d'une auguste Reine de France ne contribuèrent pas peu à la magnificence de cette construction ; des sommes considérables d'argent furent données par Anne

d'Autriche quand, après avoir obtenu Louis XIV, elle vint s'acquitter de son vœu et vénérer les reliques de la Sainte.

» Après l'achèvement de cet édifice, le corps de sainte Anne fut retiré de la chapelle où il avait été exposé jusque-là, et, au milieu de l'allégresse générale, transféré avec une grande pompe dans cette nouvelle basilique, le 4 mai de l'an 1664. Depuis ce temps-là, il n'a cessé d'y recevoir les hommages de la piété aptésienne et des pèlerins qui de toutes parts viennent s'acquitter de leurs vœux. Or le très-saint corps de l'Aïeule du Christ, religieusement gardé dans cette chapelle, est vraiment digne de ces hommages extraordinaires. Par sa présence, il sanctifie merveilleusement ce lieu sacré, et ne contribue pas moins à porter ceux qui le visitent à la sainteté. L'aspect de la châsse qui le renferme saisit l'âme du pèlerin, l'émeut profondément, et lui fait éprouver quelque chose de la religieuse émotion qu'il ressentirait à la présence de la Sainte elle-même. Allons donc la visiter fréquemment, approchons-nous de cette châsse, et baisons ces reliques avec une grande foi,

pour en retirer toujours quelque bénédiction. »

Les faits consignés dans le document qui précède sont d'une rigoureuse exactitude : l'église d'Apt devint en effet, dès le huitième siècle, le centre d'une dévotion qui alla toujours en augmentant, et dont il est peu d'exemples dans l'histoire ecclésiastique. Ce concours séculaire pourrait être le sujet de récits utiles et attachants; les matériaux ne manquent pas; des sources précieuses ont été signalées par M. X. Mathieu, et le travail de M. de Remerville fournirait d'utiles ressources à une plume élégante et pieuse. Quelles scènes, quelles peintures variées offrirait au pinceau de l'écrivain l'histoire de cet antique pèlerinage! Qui compterait les illustres personnages qu'on a vus aux pieds des glorieux restes de sainte Anne? On les a vu vénérer tour à tour par des Souverains Pontifes, des Patriarches, des Cardinaux, des Archevêques, et par tous les ordres de la hiérarchie catholique. Des Monarques, des Reines, des guerriers célèbres, des hommes d'État, des gens de toutes les conditions et de tous les âges, sont venus s'agenouiller

humblement dans ce sanctuaire mille fois béni. D'innombrables ex-voto, monuments de reconnaissance des faveurs obtenues, ont été suspendus à ses murs par ses visiteurs, arrivés des contrées les plus reculées. Avec quel intérêt ne pourrait-on pas suivre ces saints voyageurs à leur retour dans leur patrie? Pénétrés d'une profonde gratitude, chacun suivant les moyens en son pouvoir, ils publièrent les louanges et les bontés de leur maternelle bienfaitrice, et propagèrent efficacement son culte. A l'aide de ces recherches, en suivant les traces de ces pieux pèlerins, on parviendrait peut-être à dissiper des obscurités, et à combler des lacunes qu'on rencontre parfois dans l'histoire de la dévotion à sainte Anne. Ce zèle et cette ferveur s'éclipsèrent, il est vrai, ou plutôt se refroidirent aux époques malheureuses de nos annales, durant les guerres de religion, et surtout pendant les désastres qui suivirent 89 ; mais jamais ils ne s'éteignirent entièrement ; et de nos jours, sous l'impulsion d'un pieux pasteur, ils reprennent leur vivacité primitive. De nouveaux pèlerins commencent à affluer à Apt. Des grâces récemment obtenues, une protection

manifeste lors des dernières invasions du choléra, ont resserré les liens qui unissaient jadis si étroitement les Aptésiens et les habitans de la Provence à leur céleste bienfaitrice; aussi sa fête se célèbre-t-elle depuis avec plus de concours et de piété. Cette solennité est maintenant précédée, comme à Düren, d'exercices généralement suivis. Comme beaucoup de fêtes patronales, souvent plus propres à attirer des malédictions sur une paroisse, par la licence et les excès dont elles sont l'occasion, cette fête n'est pas un jour de plaisir et de divertissements mondains, mais une fête vraiment digne de ce nom, à laquelle la piété filiale, la purification des consciences et d'honnêtes réjouissances de famille, prêtent un charme inconnu ailleurs.

On peut voir un signe non équivoque de ce retour des habitants de la Provence à la piété de leurs aïeux, dans les oratoires qui se sont multipliés en ce pays, soit dans les hameaux, soit même dans les habitations particulières, en l'honneur de sainte Anne. Dans ces petits sanctuaires domestiques, l'image ou la statue de la Sainte réunit, le soir, les membres de la famille,

et parfois les amis du voisinage. On fait la prière en commun, et l'on se sépare avec la joie des enfants qui vont prendre leur repos, après avoir reçu la bénédiction d'une mère. Naguère les habitants d'un village, aux environs d'Avignon, ne pouvant contenter leur dévotion au gré de leurs désirs, à cause de leur éloignement de la ville d'Apt, se sont généreusement cotisés, et ont bâti dans leur paroisse une jolie chapelle en l'honneur de *la bonne sainte Anne.* Maintenant, sans laisser leurs travaux en souffrance, ils ont la facilité d'aller s'entretenir avec elle, et, grâce à sa puissante protection, de recevoir dans leurs moindres peines des consolations qui ne se font pas attendre. Ce pieux exemple n'a pas été sans imitateurs; mais puisse-t-il encore en trouver de plus nombreux!

Un autre signe du réveil de cette dévotion et de cette tendance des cœurs vers sainte Anne, ce sont les associations et les ferventes confréries qui se mettent sous son patronage; c'est son nom glorieux qu'on voit toujours de plus en plus consigné sur les registres baptismaux des paroisses. Nulle part peut-être cet élan ne paraît aussi pro-

noncé dans toute la Provence, que dans la ville de Marseille. Outre une paroisse et un orphelinat dirigé par des religieuses, on y compte déjà quatre congrégations vouées à son culte. Celle de la *Mission de France* a reçu de Pie IX le titre et les priviléges d'archiconfrérie. Bien des conversions remarquables se sont opérées, et beaucoup d'autres faveurs spirituelles ont été obtenues dans les chapelles où se réunissent ces diverses associations, qui toutes se préparent à la fête de leur auguste patronne par une retraite et des exercices toujours fort suivis. Il serait à souhaiter de voir le retour à cette dévotion s'étendre d'une manière aussi prononcée dans le reste de la France : ce serait le symptôme bien consolant de son avenir religieux. Les grâces que cette douce mère répand dans le Midi, les refuserait-elle au Nord, si elle y trouvait des fils aussi dévoués? Hélas! il faut l'avouer, il est des villes et des cantons où elle est presque inconnue de la foule des chrétiens, ou tout au moins oubliée du plus grand nombre. Dans combien de paroisses sa fête ne passe-t-elle pas inaperçue, en des lieux même où jadis elle fut invoquée avec ferveur? Cet oubli et cette indiffé-

rence tiennent sans doute à des causes toutes locales, à des préoccupations industrielles, à des scandales qui ont ruiné pour longtemps la foi et la fleur de la piété dans quelques paroisses; mais fort heureusement, le mal n'atteint pas encore l'ensemble de nos diocèses. Au reste, une cause puissante tend à le restreindre : c'est la diffusion des congrégations religieuses dans nos plus petites villes, et jusque dans nos paroisses de campagne. On sait que ces associations ont pris sainte Anne pour une de leurs principales patronnes, qu'elles la font aimer à leurs élèves, et invoquer par les personnes de leur voisinage.

La ville de Lyon, qui, la première en France, fêta l'Immaculée Conception, et qui autrefois se portait en pèlerinage à l'Ile-Barbe, comme elle monte aujourd'hui à Fourvières, paraît enfin s'apercevoir que sa tendre dévotion à Marie n'avait pas encore toute sa perfection, et qu'elle doit, pour lui donner son complément, revenir au culte de sa très-glorieuse Mère. Déjà un autel vient de lui être dédié dans le sanctuaire miraculeux de Fourvières; il est, à la vérité, bien modeste, mais l'exiguité du local ne permettait guère

mieux. La basilique projetée lui fera sans doute une place plus large et plus convenable. D'un autre côté, on va construire sur la rive gauche du Rhône une église sous son vocable. Une association vient même de se former dans le but de contribuer aux frais de cette construction, et de répandre par divers moyens le culte de sainte Anne.

Les montagnes de l'Auvergne lui sont restées plus fidèles : si les chapelles et les autels qu'on y rencontre en son honneur ne sont pas toujours un signe certain de la dévotion actuelle, car ces sortes de monuments se conservent souvent grâce à la protection de l'oubli, comme il est arrivé quelquefois durant la révolution, du moins la faveur bien marquée avec laquelle on y porte son nom en est une preuve irrécusable. Dans la campagne, on le donne indifféremment aux enfants des deux sexes, et la naïve simplicité des villageois lui fait parfois subir d'étranges métamorphoses.

La Bourgogne n'a pas non plus entièrement oublié son ancienne libératrice : on la vénère surtout à Dijon, où son culte ne fut jamais séparé de celui de la Sainte-Vierge. Le clergé, les

magistrats et les habitants de cette ville, à la suite d'un vœu solennel, furent délivrés, en 1531, des ravages d'une peste désastreuse. Nous donnons plus loin le texte de ce pieux engagement. Un siècle après, en 1631, ils le renouvelèrent en s'engageant à jeûner la veille de la Sainte-Anne, et le fléau disparut encore. Afin de léguer aux générations futures le souvenir d'un si grand bienfait, un vénérable président au parlement de Dijon, Pierre Odebert, fonda, sous le patronage de la Sainte, un hospice destiné à recueillir les enfants que la cruelle épidémie avait laissés orphelins. Cet établissement de charité subsiste encore, il est maintenant devenu dans la ville comme le point central de la dévotion à cette auguste Mère, dont le souvenir vit toujours dans la population. Malheureusement, la pratique de sa dévotion n'est plus la même qu'autrefois, depuis la révolution, le vœu de la ville n'est plus acquitté. Les communions sont néanmoins encore très-nombreuses le 26 juillet, et dans l'hospice, le sermon d'usage et l'indulgence plénière attachée à la visite de sa chapelle attirent un grand concours de peuple. Il y a encore à la cathédrale

une chapelle sous le même vocable : elle est assez fréquentée et sert de point de réunion à de pieux fidèles. Si l'on excepte le concours et les communions extraordinaires, le reste du diocèse imite, proportion gardée, la piété de la ville épiscopale, et le nom de la Sainte reparaît très-fréquemment sur l'état religieux des paroisses.

L'esprit souffle où il veut (1). Heureux qui reconnaît sa voix et le moment de sa visite ! Il est des populations qui s'attiédissent, il en est d'autres qui reviennent à leur ferveur première. Nous trouvons un exemple de ces révolutions de la grâce dans les origines toutes récentes d'un petit pèlerinage dont la bénigne influence s'étend aujourd'hui sur la partie la plus montagneuse du diocèse de Belley. Comme il est une invitation indirecte aux serviteurs de sainte Anne, nous demandons au lecteur la permission de lui consacrer une page et d'interrompre la revue d'une statistique que nous ne saurions indéfiniment poursuivre.

Sur les confins des départements de l'Ain et du Jura, dans les montagnes richement boisées

(1) Saint Jean, 3, 8.

du canton d'Oyonnax, s'étend une prairie, riante en été, parfois dangereuse en hiver, à cause des tourbillons de neige qui la sillonnent. Une pieuse famille, affectionnée de temps immémorial au culte de sainte Anne, y entretenait un modeste oratoire, où le pèlerin fatigué pouvait invoquer en passant celle que ses bontés ont fait nommer le *Chemin du voyageur* (1). Ce petit monument ne fut pas épargné en 93, et on dut le réparer en des temps meilleurs ; mais, comme il était situé dans un endroit fort humide, cette restauration imparfaite fut à peu près inutile; la voûte s'effondra vers l'année 1830, et de ses ruines on retira les débris vermoulus de la statue qu'on y vénérait. Les choses en restèrent là pendant plus de vingt ans. Mais lorsque Mgr l'Évêque de Belley, après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, eut invité ses prêtres à faire placer, comme monument commémoratif, une statue de Marie Immaculée sur les points culminants de leurs paroisses, on trouva l'occasion on ne peut plus favorable de rebâtir la chapelle de Sainte-

(1) *Sancta Anna, via peregrinorum, ora pro nobis.* Litanies de sainte Anne.

Anne. On la saisit avec empressement, et, afin de répondre en même temps aux saints désirs du Prélat, on résolut de placer la statue de la Vierge sur la façade du sanctuaire projeté.

Le pasteur de l'endroit (1) fit un appel aux moins pauvres de ses paroissiens. Tous lui promirent un généreux concours, et ceux à qui un état voisin de la gêne ne permettait pas de souscription, offrirent leur travail personnel, et s'engagèrent, les uns à rassembler les matériaux et à creuser les fondements, les autres à s'employer, suivant leurs aptitudes, sous la direction de l'entrepreneur. On se mit à l'œuvre avec ardeur, et la chapelle, plus propre que l'ancienne par ses dimensions à satisfaire la dévotion du voisinage, fut bientôt achevée. Des dons particuliers pourvurent à son modeste mobilier, et elle prit le gracieux nom du site alpestre où elle est bâtie : *Sainte Anne-de-la-Prairie*. De son côté, la Sainte n'est pas restée indifférente à ces témoignages d'amour et de confiance. On parle de malades soulagés ou guéris : une personne affligée

(1) La paroisse de Belleydoux.

d'une grave affection au genou, après six mois de souffrance, et quand son état paraissait désespéré, aurait trouvé un prompt remède dans l'invocation de cette charitable Mère. Une union, stérile pendant de longues années, aurait, par suite d'un vœu, obtenu un gage de sa médiation. Durant les sécheresses des dernières années, on ne serait pas allé une seule fois en procession recourir à *sainte Anne de la Prairie*, sans avoir obtenu de la pluie. Ces faits et d'autres, quoique de notoriété publique dans l'endroit, n'ayant pas cependant été établis juridiquement, nous commandent une grande réserve. Au reste, nous n'en avons nul besoin pour constater la dévotion qui s'est propagée dans ces montagnes : on en trouve des preuves palpables dans l'empressement des habitants à se faire inscrire sur les registres d'une confrérie enrichie d'indulgences par Sa Sainteté Pie IX, et canoniquement établie; dans les messes que l'on fait célébrer; dans les communions si nombreuses au jour de la fête, et dans la foule toujours croissante des pèlerins. A la dernière solennité, on a vu parmi eux deux vicaires généraux, un directeur de grand sémi-

noire, deux curés de canton, le fondateur d'une congrégation religieuse et plusieurs ecclésiastiques. La procession à *Sainte-Anne-de-la-Prairie* a dépassé cette fois toutes les précédentes par sa majesté, par le nombre et le recueillement des fidèles. Puisse cette ferveur naissante aller toujours en croissant et attirer sur ces régions les grâces séculaires qui pleuvent sur Düren, Bottelaër et sur notre catholique Bretagne !

Nous ne saurions étendre cette statistique sans nous écarter de notre but, et, dans l'impossibilité de tout mentionner, sans nous exposer à froisser de légitimes susceptibilités. Sainte Anne est encore honorée en France dans une multitude d'endroits, dont quelques-uns furent ou sont encore des pèlerinages ; elle est vénérée au Nord, au Midi, à l'Est, en Franche-Comté, dans les plaines qui avoisinent les Flandres, à Langres, à Rouen..... Mais nulle part peut-être, même dans le monde entier, elle n'est invoquée avec autant de dévotion qu'en Bretagne. Il faut l'avouer, non pour en tirer gloire, mais pour nous confondre, car nous n'avons pas toujours répondu à ses maternelles avances, sainte Anne

nous a privilégiés entre toutes les nations. Elle a voulu prendre possession de notre patrie tout entière, en inspirant sa dévotion en deux de ses points extrêmes : au Sud-Est, elle a légué ses restes vénérables avec les bénédictions qui en sont inséparables ; au Nord-Ouest, elle semble avoir réservé ses prédilections. Les Bretons, on peut le dire, sont ses enfants bien aimés. Leur spéciale adoption par cette aimable Mère se perd dans les origines du christianisme, elle paraît remonter à la conversion de ces peuples à la vraie foi. Il est permis de le conjecturer, d'après les révélations faites au bon Nicolazic (1) : « Yves Nicolazic, ne crains pas, c'est moi qui suis » Anne, la Mère de Marie. Va dire à ton pasteur » qu'au milieu du champ connu sous le nom de » Bocenno, il y avait autrefois, même avant l'existence de ce village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en Bretagne en mon honneur. Voilà aujourd'hui neuf cent vingt-quatre » ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire

(1) Yves Nicolazic fut le principal instrument de la Sainte, ou plutôt de Dieu même, dans le rétablissement du pèlerinage d'Auray.

» qu'elle soit rebâtie par tes soins; Dieu veut
» que mon nom y soit vénéré encore (1). »

Or c'est en 1624 que le trésor enfoui au Bocenno était révélé au serviteur de la Sainte. La chapelle dont il est ici question, et dont on retrouva les ruines au lieu désigné, fut donc détruite vers l'an 699. Mais pendant combien d'années, pendant combien de siècles, peut-être même avant l'existence de Keranna (2), sainte Anne avait été invoquée dans ce sanctuaire, déjà célèbre en 699, dans ce sanctuaire peut-être le premier pèlerinage de la Sainte dans tout l'Occident? Un lieu de pèlerinage ne suppose-t-il pas ordinairement, dans un pays, une dévotion fort accréditée et solidement établie? A partir de sa dévastation, dont on ne connaît pas les coupables auteurs, c'est-à-dire du septième au dix-septième siècle, les habitants de l'Armorique furent généralement fidèles au culte de leurs ancêtres; cette dévotion survécut donc à ce désastre et fut perpétuée en d'autres églises, ou transmise comme héritage

(1) Voir la brochure du P. Arthur Martin.

(2) Village d'Anne.

de famille. Les contemporains d'Yves Nicolazic se prévalurent même de l'existence des sanctuaires où sainte Anne était encore honorée pour s'opposer momentanément au projet de rétablir celui de Bocenno. « On ne voit déjà, disaient-ils, que » trop de chapelles dans les campagnes, puisque » la plupart sont délabrées. Il en sera bientôt » ainsi de la nouvelle. Il vaut donc mieux se con- » tenter d'honorer la Sainte aux autels déjà » dédiés sous son invocation. »

Les proportions de ce petit travail ne nous permettent même pas de résumer la prodigieuse histoire de Sainte-Anne d'Auray. Nous n'apprendrions rien à nos lecteurs de Bretagne; aux autres, nous ne donnerions qu'une idée trop imparfaite d'un des plus merveilleux pèlerinages qui existent, soit qu'on se reporte à son origine, dont l'authenticité ne laisse rien à désirer, soit qu'on en suive le développement et les salutaires influences sur une vaste portion de notre pays. Toutefois, si ces lignes tombent sous les yeux d'un pieux enfant de notre bienfaisante Mère peu au courant de ces récits, nous préférons le renvoyer aux notices déjà publiées. Si cependant sa sainte curio-

sité avait besoin d'être réveillée, voici une courte statistique des miracles opérés à Auray, et juridiquement constatés vingt ans après l'invention de la statue, en 1624. Jean-Thomas de Saint-Cyrille s'exprime ainsi : « On pourrait apporter en » témoignage de la protection de la Sainte un » grand nombre de miracles éclatants extraits de » livres déjà publiés, et de registres où l'on a » consigné les faits les plus saillants et les plus » extraordinaires, comme aussi de procès-ver» baux isolés et des autres instruments publiés. » Dans ce nombre figurent :

» La résurrection de douze morts ;

« La guérison de soixante malades arrachés à » un danger imminent ;

» La vue rendue à neuf aveugles ;

» L'ouïe accordée à dix sourds ;

» L'innocence miraculeusement reconnue de » plusieurs accusés ;

» Des paralytiques, au nombre de trente» six, qui ont retrouvé l'usage de tous leurs » membres ;

» La parfaite guérison de treize incura» bles ;

» Trente-trois naufragés échappés à une mort
» prochaine ;

» Trente-cinq autres qui, sans son intermé-
» diaire, auraient trouvé un trépas inévitable au
» fond des étangs, des rivières et des fleuves ;

» Treize captifs délivrés de la servitude des
» Turcs ;

» Plusieurs centaines de personnes, de tout
» âge et de toute condition, délivrées de divers
» périls de mort, ou guéries d'une multitude
» d'infirmités ;

» Enfin un grand nombre de malheureux
» frappés par la Justice divine, pour avoir parlé
» avec mépris de la dévotion à cette charitable
» Mère.

» Les plus nombreux et les plus éclatants de ces miracles eurent lieu vers l'an 1647, date de cette statistique. Mais autant le salut de l'âme l'emporte sur la santé du corps, autant sont plus remarquables les bienfaits miraculeux accordés aux âmes, comme la conversion soudaine de pécheurs endurcis, des confessions de cinquante ans réparées et la transformation des cœurs. Qui pourrait connaître le nombre de ces sortes de

grâces, puisqu'elles ne se révèlent qu'au tribunal sacré de la pénitence, et que, par conséquent, elles restent ordinairement cachées de leur nature et ignorées du public (1)? »

Ces faits prodigieux n'ont pas cessé de se reproduire depuis, et, de nos jours encore, chaque année en augmente le chiffre; mais de leur fréquence même résulte l'impossibilité de tout constater suivant les formes juridiques. Les plus récents sont des naufrages auxquels ont échappé des marins remplis de foi et de confiance. Sans la multiplication incessante de ces miracles, il serait impossible d'expliquer l'affluence souvent extraordinaire des populations de la Bretagne à Auray. Une multitude de personnes de toutes les conditions font chaque année ce pèlerinage, souvent même à pied, malgré les facilités actuelles des communications. Les paroisses environnantes s'y rendent successivement en procession les dimanches qui précèdent ou qui suivent la fête. Bien plus, la paroisse de *Pont-l'Abbé*, située à l'extrémité du Finistère, y envoie *à pied* un membre de chacune de ses familles.

(1) Joannes Thomas, *Mater honorificata.*

Le sanctuaire élevé sur les ruines du Bon-cenno, quoique incomparablement plus fréquenté que les autres, n'est pas le seul qui attire des pèlerins et où l'on vénère une patronne débonnaire entre toutes. Plusieurs chapelles ont été bâties sur le bord de la mer, et très-peu de marins s'embarquent sans avoir fait une visite à l'une ou à l'autre. Ils se portent de préférence à *Sainte-Anne-du-Moulin,* non loin de Saint-Brieuc. Peut-être serait-il difficile de trouver, dans ce pays si catholique, une dizaine d'églises sans un autel sous son vocable. On peut donc l'affirmer d'après les données les plus positives, la dévotion à sainte Anne fut toujours et est restée la dévotion par excellence des Bretons. La popularité de la Madone en Italie, de saint Patrice en Irlande, de saint Janvier à Naples, peut à peine donner une idée de leur amour filial et de leur parfaite confiance. De son côté, sainte Anne s'est montrée constamment libérale et souvent prodigue envers son peuple : outre les grâces particulières dans le genre de celles que nous avons mentionnées, elle lui conserve sa foi antique. Au milieu des ruines morales et religieuses d'une grande partie

de l'Europe, le Breton n'a pas encore perdu sa physionomie nationale, sa noble fierté, sa rude simplicité en partie gardienne de ses mœurs. Ici la Révolution n'a fait à peu près que des ruines matérielles, bien plus faciles à relever que les ruines trop souvent irréparables de la religion et des bonnes mœurs. Mais la Bretagne résistera-t-elle aux influences dissolvantes d'une presse perfide et hypocrite, à la fièvre industrielle qui emporte la génération actuelle, aux apôtres du culte de la chair et de ses appétits grossiers, à cet ensemble de séductions qu'on met savamment en œuvre pour faire oublier au chrétien ses nobles destinées dans le triste échange d'un bonheur futur contre quelques misérables satisfactions? Il faut l'espérer, si elle reste fidèle à sa puissante Patronne, avec son aide, elle échappera encore à ce danger, plus redoutable que les autres.

Heureux enfants de la Bretagne! en quittant le sol bien aimé de leur patrie, ils n'ont point oublié le culte de leur Mère, ils l'ont religieusement gardé comme le plus précieux héritage; ils s'en sont faits les propagateurs : ils l'ont établi

dans toutes nos anciennes colonies de l'Inde et de l'Amérique du nord, comme on peut s'en assurer en parcourant les histoires de nos anciennes missions et de nos établissements d'outre-mer.

Les prêtres bretons, les Ursulines, les Hospitalières et les Pères de la Compagnie de Jésus, dont le zèle et le dévouement soutinrent nos premiers colons, et dont l'héroïque abnégation fut récompensée par la conversion d'un grand nombre d'indigènes, furent les plus ardents propagateurs de la dévotion à sainte Anne dans le Canada. De son côté, la Sainte ne fut pas insensible à la fidélité de ses chers Bretons et à la confiance vraiment filiale de ses nouveaux enfants; sur cette terre d'adoption, comme dans la mère patrie, elle se plut à les combler de ses maternelles faveurs. Les anciennes relations des missionnaires, imprimées en 1858 par les soins du gouvernement, en font foi, et nous ont conservé le souvenir d'une multitude de grâces obtenues par la médiation de sainte Anne. Voici ce qu'écrivait en 1667 le missionnaire Thomas Morel :

« Comme Dieu semble avoir toujours choisi quelques églises où, par l'intercession de la sainte Vierge, des anges et des saints, il ouvre largement le sein de ses miséricordes, et fait quantité de miracles qu'il n'opère pas ordinairement ailleurs, il semble de même avoir choisi en nos jours l'église de *Sainte-Anne-du-Petit-Cap* pour en faire un asile favorable, un refuge assuré aux chrétiens de ce nouveau monde. Il a mis entre les mains de cette grande sainte un trésor de grâces et de bénédictions qu'elle départit libéralement à ceux qui l'invoquent en ce lieu. C'est assurément pour cette fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière, une confiance extraordinaire qui engage les peuples à recourir à elle dans tous leurs besoins. Ils en reçoivent des secours signalés et prodigieux, comme on le voit par le récit des merveilles qui s'opèrent en ce lieu depuis six ans. Mon dessein n'est pas de les rapporter ici toutes, mais seulement quelques-unes des plus considérables, pour satisfaire à la piété des personnes qui m'en ont prié ; je le fais d'autant plus volontiers que, ayant été témoin oculaire ou très-bien

informé de ces choses, je les dirai avec plus de certitude. »

Nous donnerons plus loin quelques fragments du pieux récit que le missionnaire termine ainsi :

« Outre les merveilles que je viens de rapporter, il y en a beaucoup d'autres dont j'ai connaissance et que je ne fais qu'indiquer. J'affirme donc qu'un grand nombre de personnes vouées à sainte Anne ont été miraculeusement secourues, les unes ayant échappé à la mort après la perte de leurs canots ou de leurs embarcations, les autres ayant guéri de diverses maladies où les remèdes humains avaient été déclarés impuissants. Ce que je trouve néanmoins de plus précieux parmi tant de faveurs, ce sont les grâces très-puissantes que Dieu a faites par l'intercession de cette grande sainte à plusieurs pécheurs pour leur retour à une vie meilleure. Ayant, depuis cinq ou six ans, fait les fonctions curiales en cette église, j'en ai connu plusieurs à qui ce bonheur est arrivé ; mais ces faveurs se passant entre Dieu et l'âme au secret du cœur, elles ne se connaîtront bien que dans l'éternité.

» Ces heureux commencements nous font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera en ce saint lieu de mille bénédictions tout ce nouveau pays. Plaise à sa bonté que nos péchés n'en arrêtent pas le cours ! »



XIII.

La Dévotion à sainte Anne est réellement une dévotion catholique. — Hommages de l'Occident. — Nord de l'Europe.

Tout nous porte à croire que le culte de sainte Anne est aussi très-ancien dans le nord et dans le reste de l'Europe, et qu'il a brillé d'un vif éclat en Angleterre, en Pologne, et notamment en diverses contrées de l'Allemagne. Mais à quelle époque a-t-il pénétré dans ces régions? Pour donner une réponse satisfaisante, il faudrait la demander aux traditions et aux archives locales, ou interroger les monuments épargnés par le vandalisme hérétique; mais ces sortes de re-

cherches devraient se faire sur les lieux mêmes; elles exigeraient des voyages qui nous sont impossibles. Le résultat de nos investigations nous reporte à la fin du règne de Charlemagne. A cette date, on ne pourrait plus contester la diffusion dans l'empire d'Occident du culte de sainte Anne, diffusion dont l'invention du corps de cette auguste Mère fut en partie la cause et le signal. Le religieux Empereur, comme on l'a vu, fut témoin de cette précieuse découverte; il vit de ses yeux le miracle qui la signala, et il emporta des fragments notables de ce trésor. Il fit don de ces reliques à diverses églises, il en laissa en divers monastères comme un témoignage de pieuse affection. L'Ile-Barbe, près Lyon, et les provinces rhénanes furent les mieux partagées dans cette pieuse distribution; les miracles qui s'y opérèrent en grand nombre eurent bientôt popularisé un culte dont ce grand prince s'était fait le zélé propagateur.

On trouve, il est vrai, des traces bien antérieures de cette dévotion. Dachery et Mabillon, dans les Actes des Saints de leur ordre, mentionnent un monastère et un petit hôpital sous

le vocable de Sainte-Anne, bâtis à Floriac par les libéralités d'un vertueux gentilhomme du nom de Fréric. Cet établissement passa plus tard en la possession de Pépin-le-Bref avant son avénement au trône de France. Mais quoique ce fait suppose cette dévotion déjà établie et pratiquée, il est cependant plus probable qu'elle ne fut alors que le privilége encore à peu près exclusif de quelques âmes choisies ou de quelques ferventes communautés. Il serait également impossible d'indiquer les époques précises où son office a passé dans les différentes liturgies, et où pour la première fois on a solennisé sa fête. Tous les martyrologes, il est vrai, font mémoire de sa fête, mais ils gardent le silence sur le temps où elle y fut introduite. Toutefois, par analogie, on peut assurer que l'Église ne l'a pas imposée et qu'elle n'a pas devancé l'empressement du clergé et du peuple à l'accueillir. Cette sage épouse du Christ n'invente pas les dévotions, elle les approuve si elles concordent avec la foi, ou bien elle les épure, et même les proscrit, avec l'assistance de l'Esprit-Saint; elle ne les autorise que sur les désirs des populations, et ne les impose

que quand leurs besoins lui en font une loi. Depuis dix-neuf siècles, elle croyait à l'Immaculée Conception ; combien cependant a-t-elle attendu avant d'en ordonner le culte autrefois facultatif, et avant d'en imposer la croyance ? La dévotion publique et privée a donc dû rendre un filial hommage à sainte Anne plusieurs siècles avant que les souverains Pontifes en aient ordonné la fête à toute la catholicité.

Voici cependant quelques dates.

En parcourant les constitutions des chanoines réguliers d'Ostie, dressées, suivant Montfaucon, dans le courant du douzième siècle, on trouve que les chanoines des provinces rhénanes célébraient déjà la solennité de sainte Anne, et que dans leurs litanies, son nom précédait celui de toutes les Saintes, comme il suit :

.....Saints moines et ermites, priez pour nous.

Sainte Anne, priez pour nous.

Sainte Agathe, priez pour nous.....

Les Annales des Camaldules, dont l'exactitude n'a jamais été contestée, établissent les mêmes faits de l'ordre de Saint-Romuald, et men-

tionnnent, dès l'an 1145, des églises sous le vocable de notre Sainte. Le savant Merati atteste sur de fortes preuves que sa fête a été célébrée dans l'Église latine dès le milieu du treizième siècle. C'est à partir de cette époque qu'on peut suivre avec intérêt l'histoire de son culte en Occident. Depuis lors, la dévotion des peuples est toujours allée en augmentant; de nombreux pèlerinages se sont établis. Sur les instances des fidèles et de leurs pasteurs, les souverains Pontifes ont encouragé cette dévotion par des indulgences locales et générales, et par l'autorisation de donner en divers lieux à ses solennités le même éclat qu'aux plus grandes fêtes. Dans une lettre en date de 1378, adressée aux archevêques et aux évêques d'Angleterre, Urbain VI dit entre autres choses :

« Or, comme naguère quelques fidèles du » Christ, habitant le royaume d'Angleterre, nous » ont informé que le peuple de ce pays, par suite » de son tendre respect pour la Vierge Marie, » est porté d'une singulière dévotion vers sainte » Anne, mère de la glorieuse Vierge; et, comme » on nous a fait de sa part une humble sup-

» plique, afin que nous prescrivions à tous les
» prélats et à tous les fidèles dudit royaume de
» célébrer, avec une pompe religieuse, la fête de
» cette même sainte, nous avons trouvé convenable
» dans le Seigneur d'examiner la pieuse demande
» et la dévotion de ce peuple; désirant donc rendre
» ces fidèles agréables à Dieu et leur faciliter la
» pratique des bonnes œuvres; agréant leur
» prière, nous ordonnons formellement, par la
» teneur des présentes, à votre fraternité de faire
» désormais célébrer chaque année par vous, et
» par ceux qui vous sont soumis, avec une
» pompe solennelle et avec piété, ladite fête de
» sainte Anne.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 11 des
» calendes de juillet, la quatrième année de notre
» pontificat. »

La dévotion à sainte Anne, jusqu'à la période de relâchement qui ouvrit une voie facile à l'hérésie, jeta de profondes racines dans le cœur des Anglais, et même depuis cette triste époque, tous les vestiges de ce culte n'ont pas disparu sous les ruines de la religion dans cette île autrefois si sainte : des monuments l'attestent, et le nom

d'Anne, sans doute par un reste d'habitude, y est encore porté volontiers dans toutes les classes de la société. Dans la catholique Irlande, si dévouée à son apôtre, saint Patrice, la masse du peuple ne lui rend pas, comme en d'autres pays, des hommages distincts; mais elle l'honore d'une manière non moins parfaite, comme membre de la Sainte-Famille, objet du culte et de la grande dévotion des Irlandais; c'est par ce côté et sous ce titre qu'elle est chère à cette héroïque nation. Une église lui est dédiée à Dublin, et des ecclésiastiques indigènes nous ont assuré que son nom y est très-souvent donné au saint baptême. Dans la Chersonèse cimbrique et sur le littoral des mers hyperboréennes, les peuples suivirent le mouvement qui entraînait la catholicité aux pieds de notre auguste Princesse. En 1425, comme on le voit par le décret suivant d'un de leurs conciles provinciaux, les Danois se mirent sous sa protection et la prirent solennellement pour patronne.

« De même, nous statuons que la fête de sainte
» Anne soit célébrée chaque année, le lendemain
» de la Conception de la Bienheureuse Vierge

» Marie, comme fête du pays et du peuple, dans
» toute notre province. »

Mais déjà depuis longtemps, dans la Hongrie, la Bohême, la Pologne et l'Autriche, cette dévotion avait produit de merveilleux fruits de salut et transformé des populations entières. Des églises nombreuses en étaient le foyer, et quelques-uns de ces sanctuaires, comme ceux de Cracovie et des environs de Vienne, par les grâces qu'on y recevait sans cesse, attiraient une foule innombrable de pèlerins. La Belgique avait aussi les siens; les Flandres surtout se distinguaient dans ce pieux élan vers sainte Anne. L'histoire de chacun de ces sanctuaires offrirait des détails intéressants à plus d'un point de vue; mais un aperçu comme le nôtre doit avoir ses limites. Cependant nous ne pouvons, dans cette nomenclature, omettre la province ecclésiastique de Cologne, aujourd'hui la Prusse rhénane. Ses habitants ne furent devancés par aucun peuple du nord dans leur filial amour pour sainte Anne; nul autre, dans ces contrées, ne l'honora aussi généralement et avec autant de persévérance. De son côté, cette bonne Mère ne laissa pas leur piété sans récom-

pense : elle leur a conservé le don si précieux de la foi : les populations du Rhin sont encore les plus catholiques de l'Allemagne. D'après des renseignements dont nous ne pouvons suspecter la fidélité, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des familles, et même des villages, qui par leur ferveur rappellent quelque chose des premiers chrétiens. Aussi le culte de sainte Anne ne s'y est pas encore refroidi, loin de là : après avoir résisté à l'action séculaire des hérésies et des révolutions, il semble au contraire, depuis quelques années, y reprendre son primitif éclat. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'une lettre que nous écrivait un missionnaire du pays.

« Paderborn, 25 juillet 1863.

» .....M. le doyen de la magnifique église de » Düren pourrait vous envoyer les relations d'un » grand nombre de grâces dues à l'intercession » de la Sainte. Voici du reste les observations » recueillies par nos Pères relativement aux » points précis sur lesquels vous désirez être » renseigné.

» La dévotion à sainte Anne est ici très-répandue » et très-populaire parmi les catholiques. Düren

» surtout en est le centre et contribue à la main-
» tenir et à l'étendre. Le concours de toute la
» province à ce sanctuaire est réellement prodi-
» gieux le jour de la fête, qu'on célèbre demain,
» et toujours avec une octave solennelle, des
» prédications extraordinaires, une ferveur et
» un ordre parfait. J'ai eu moi-même la conso-
» lation, avec deux autres Pères, de donner les
» exercices d'une mission dans l'église de Sainte-
» Anne. Le parfum inexplicable que répand
» une précieuse relique de la Sainte, lorsqu'on
» ouvre la châsse magnifique où elle est conser-
» vée, est un fait incontestable et un miracle
» permanent. J'ai respiré ce merveilleux parfum.

» L'église de Düren est très-vaste; afin de
» donner plus d'éclat au culte de la Sainte, on
» vient de la restaurer avec beaucoup de goût.
» Dans sa tour principale, on admire une des
» plus grandes cloches de toute l'Allemagne.
» Cette cloche porte le nom de *Annaglocke*, et
» on ne la sonne que dans les grandes solennités
» du pays.

» Les grâces obtenues sont nombreuses, on en
» parle continuellement à Düren. De tous côtés

» on vient visiter ce sanctuaire, et de nombreuses
» processions y affluent. Toutefois ce sanctuaire
» n'est pas le seul ; il est le plus fréquenté, il est
» vrai, et le plus célèbre ; mais dans les provinces
» rhénanes, on trouve encore un grand nombre
» d'autres églises sous le vocable de Sainte-Anne,
» et presque dans toutes, des autels érigés en son
» honneur. Dans la campagne, le tiers des filles au
» moins reçoit le nom d'Anne ou d'Anne-Marie,
» on aime à joindre ces deux noms. Quant aux
» communautés religieuses, je n'en connais pas
» qui soient vouées exclusivement à son culte ;
» plusieurs cependant ont pour sainte Anne des
» dévotions et des fêtes spéciales, parce qu'elle est
» une de leurs patronnes principales. »

Heureuses l'Angleterre et les autres contrées du Nord, si, au jour de la séduction et du danger, au lieu de s'abandonner à un déplorable vertige, elles s'étaient pressées autour de Marie et d'Anne, sa très-sainte Mère, comme la Pologne, les rives du Rhin, l'Espagne et notre Bretagne ! Elles auraient évité l'abîme où elles gémissent, et d'où il ne faudra pas moins que toutes les richesses du cœur de Jésus pour les retirer !

XIV.

La Dévotion à sainte Anne est une dévotion vraiment catholique. — Hommages de l'Occident. — Italie.

Ceux qui soutiennent, nous ne savons trop sur quelles données, que le corps de sainte Anne, apporté de la Palestine, fut d'abord vénéré quelque temps à Rome avant d'échoir en héritage à la France, font naturellement remonter son culte en Italie jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Mais, tout en admettant avec eux l'antiquité de ce culte en ce pays, nous ne pouvons lui assigner pour cause ou pour origine de simples conjectures, peu conformes à la tradition commune autorisée par Rome elle-même.

L'exemple de saint Pierre et de ceux qui l'accompagnèrent, ou même les relations fréquentes des fidèles de cette ville avec les disciples de Notre-Seigneur, suffisent à expliquer comment ce culte fut introduit en Italie dès le berceau même du christianisme. Cependant, à cette époque reculée, cette dévotion ne put recevoir publiquement le même éclat que plus tard, pour les raisons indiquées plus haut (1); elle dut se propager et se conserver par tradition orale jusqu'à la ruine du polythéisme et à l'affranchissement de l'Eglise. Le premier monument qu'on en trouve dans l'histoire ne va pas au-delà du pontificat de Léon III, de l'an 795 à l'an 816; mais il suppose sainte Anne et saint Joachim déjà connus et vénérés des fidèles depuis de longues années. Ce remarquable pontife fit représenter toute leur histoire en broderie d'or sur un habit sacerdotal (2). Cet ornement précieux appartint à la basilique de la *Bienheureuse-Marie-à-la-Crèche*.

Ces saints patriarches ont toujours été depuis

(1) Voir la fin du chapitre II.
(2) *Anast. in Hist. Leonis III.*

en grande vénération dans la capitale du monde chrétien. Les Romains, de même que les habitants des Marches et de l'Ombrie, leur ont dédié un grand nombre d'églises et de chapelles, où de tout temps les fidèles se rendirent avec une préférence marquée. Dans ces contrées, on se prépare généralement à la fête de sainte Anne par des exercices prêchés et fort suivis. Une des plus belles églises de Rome est placée sous son vocable; elle se trouve dans le quartier des *Traspontini*, non loin du Vatican; on peut la considérer comme le centre de la dévotion à la Sainte dans la ville éternelle. Chaque année, le 26 juillet, dans ce sanctuaire, se déploie une magnifique procession où l'on promène triomphalement une statue pieusement conservée au palais pontifical et portée par les gens de service du Pape. Ce que nous disons de Rome et des terres connues sous le nom de *Patrimoine de Saint-Pierre*, on peut généralement l'affirmer de l'Italie entière, où le culte si tendre et si populaire de la madone dut naturellement faire une large part de vénération à ses glorieux parents. On en trouve partout des preuves écrites dans

les archives locales, ou dans la date de quelques monuments, et leurs noms n'ont jamais cessé d'y être portés avec une préférence marquée. Mais dans cette confiance séculaire en sainte Anne, la Sicile mérite une mention spéciale. Cette île lui fut dévouée dès la plus haute antiquité; loin de se refroidir, comme il n'arrive que trop souvent, elle grandit dans sa ferveur pour elle jusqu'au dix-septième siècle, où le vénérable Innocent de Clusa, de l'ordre séraphique, contribua à rendre cette dévotion encore plus florissante que jamais. Ce religieux, qui mourut en 1631, en odeur de sainteté, s'éprit de la plus vive tendresse pour sainte Anne, et, par son intercession, obtint des grâces miraculeuses dont l'éclat rendit fort célèbre en Sicile le patronage de sa maternelle protectrice. Parmi le grand nombre de traits qu'on trouve dans sa biographie, nous choisissons quelques exemples plus propres à affermir, ce nous semble, la confiance du lecteur et à continuer l'apostolat de cet enfant bien-aimé de la Sainte.

Grégoire XV était tombé dans une grave maladie : toutes les ressources de l'art étaient dé-

clarées impuissantes. Le Pontife, condamné par ses médecins et réduit à toute extrémité, fit appeler en toute hâte le vénérable Innocent. Le serviteur de Dieu le rassura, et lui dit que sainte Anne lui avait obtenu sa guérison, et qu'en reconnaissance de cette faveur il fît solenniser chaque année par les fidèles la mémoire de sa bienfaitrice. Le Pontife, rendu à la santé, décréta que sa fête serait une fête de précepte.

Innocent prédit l'élection d'Urbain VIII, lui assura, ainsi qu'à plusieurs illustres personnages, qu'il la devait à sainte Anne.

Cette sainte Mère usait avec lui de la plus grande familiarité; elle daignait souvent l'entretenir dans sa cellule et l'y combler des plus suaves consolations.

Un jour, ses frères, avec des étrangers, le surprirent ravi en extase au fond d'un jardin, et élevé jusqu'à la hauteur des arbres. Le vénérable, abîmé de confusion, et ne pouvant souffrir d'être ainsi en spectacle, recourut à sainte Anne et à la très-sainte Vierge, et en obtint de n'être plus jamais surpris en cet état de merveilleuse communication avec Dieu. Il fit plus tard à ses

amis, avec une pieuse simplicité, l'aveu de cette faveur.

Une femme, appartenant à la noblesse de Lombardie, n'avait eu jusque-là que des enfants mort-nés. Dans son affliction, elle recourt à Innocent, et, avec les marques d'une profonde humilité, sollicite ses prières et son intervention auprès de sainte Anne. Il lui promit la naissance d'une fille, et lui ordonna de la faire baptiser sous le nom d'Anne. Cette femme mit en effet au monde une fille, mais morte comme ses aînés. Quand on lui annonça ce nouveau malheur, elle répondit qu'elle ne pouvait croire qu'Innocent l'eût trompée, car il lui avait promis une fille bien vivante. Pendant ce débat, la petite revint à la vie, elle ne tarda pas à le prouver par ses vagissements et ses larmes. Elle reçut le nom d'Anne.

Tout le monde sait que la pêche du thon est l'une des richesses de la Sicile. Quelques pêcheurs, après de longues et inutiles fatigues, prient Innocent de bénir leurs filets et leur travail. Il les suit, et après avoir accordé la bénédiction demandée, les prévient de rapporter aux mérites

de sainte Anne tout ce qu'ils vont prendre. En preuve de son assertion, il leur annonce que tous les poissons seront marqués du nom d'Anne. Leur confiance ne fut pas trompée : ils compensèrent en un jour, par une pêche des plus heureuses, le travail de plusieurs semaines, et, chose merveilleuse, parmi tous les poissons qu'ils retirèrent de leurs filets, ils n'en trouvèrent aucun qui ne fût marqué du nom vénérable de sainte Anne.

Vers le même temps, une femme en pleurs vint le trouver et le supplia de s'interposer auprès de Dieu pour son mari agonisant. Il se mit aussitôt en prières, puis, consolant cette femme, lui dit : « Votre mari vous survivra, mais un » de vos voisins (il lui était totalement inconnu) » doit mourir sous peu. En témoignage de » votre reconnaissance, offrez à l'Eglise un pré» sent en l'honneur de sainte Anne, dont l'in» tercession a obtenu à votre mari une prolon» gation d'existence. » L'événement confirma de tout point la parole de l'homme de Dieu.

Frère Innocent allait quelquefois de village en village, ou frappait à la porte des châteaux

pour quêter un peu de laine. Un jour il répondit au refus d'un grossier paysan qu'il se contenterait bien d'une simple toison, si elle lui était donnée pour l'amour de Dieu et de sainte Anne; que du reste le loup ne tarderait pas à lui enlever cette toison avec la brebis. Le fermier irrité le chasse brutalement. Il n'était pas plutôt parti qu'un loup survint, et, en présence de tous les gens de la ferme, saisit un mouton et l'emporta, sans qu'on pût lui faire lâcher prise.

Sur ses pressantes invitations, un grand nombre de personnes prirent sainte Anne pour patronne spéciale et pour avocate auprès de Dieu, et en reçurent de très-grandes grâces. Il l'appelait lui-même, avec une aimable familiarité, sa *chère petite Vieille* (1). Cette auguste princesse le payait de retour, et en usait aussi très-familièrement avec lui. Souvent elle venait visiblement le soulager dans ses travaux, lui apporter de célestes consolations dans ses peines, lui découvrir et lui expliquer des choses cachées ou

(1) Vecchiarella.

mystérieuses. Un jour, sur la fin d'un doux et long entretien, elle lui assura qu'elle éprouvait autant de joie de la fête de l'Immaculée-Conception que de sa propre fête. Il avouait sans difficulté qu'il devait à sainte Anne de grands et nombreux miracles, entre autres, la bénédiction du mariage sur cinq cents unions stériles.

Innocent avait à Rome un ami du nom de Dominique, délégué des Frères mineurs dans cette ville. Comme il l'engageait fréquemment à s'adresser à sainte Anne : « A quoi me servira » cette vieille, et à quoi te sert-elle à toi-» même ? » lui répond brusquement son ami. A ces mots, Innocent le conduit dans sa cellule, en ferme soigneusement la porte, et lui raconte une multitude de grâces et de bienfaits qu'il tenait de la Sainte, entre autres la résurrection d'un enfant mort depuis plusieurs jours, et dont le cadavre exhalait une puanteur intolérable.

Il naviguait un jour de Marsala à Trapani. Les matelots avaient oublié de faire provision d'eau douce; bientôt dévorés de soif, exaspérés par cette privation, ils s'accablent d'in-

jures et de mutuels reproches, en vomissant d'horribles blasphèmes ; peu s'en fallut que des reproches ils n'en vinssent aux mains. Alors Innocent les supplie de prendre patience et les exhorte à la confiance en la divine miséricorde. Mais, dans les ardeurs qui les dévorent, ils semblent n'être plus maîtres d'eux-mêmes et ne plus savoir ce qu'ils font. Touché de compassion, le serviteur de Dieu a recours à Sainte Anne, et ausssitôt le baril destiné à leurs provisions se remplit de l'eau la plus fraîche. Sur l'ordre du frère Innocent, les matelots s'en désaltérèrent à loisir, et peu après, débarqués heureusement à Trapani, s'empressent de publier ce prodige. Il obtint encore un miracle à peu près semblable dans une traversée de Palerme à Naples. Les marins du bord avaient oublié cette fois de se pourvoir de vin ; déjà ils s'échappaient les uns contre les autres en altercations et en injures. Après une prière à sainte Anne, Innocent leur ordonna de puiser dans un vase rempli d'eau, et ils en tirèrent un vin excellent.

Comme il voyageait de Sicile à Rome sur la même galère avec le cardinal de Torrès et l'évê-

que de Cefalu, l'eau vint à manquer, ce dont les rameurs souffraient plus que le reste de l'équipage; pour comble de malheur, l'état de la mer ne permettait pas de se rapprocher des côtes. Dans cette détresse, on recourt au frère Innocent; celui-ci à son tour s'adresse à sainte Anne, fait puiser de l'eau à la mer et la bénit : on la trouva sans amertume et très-agréable au goût. Arrivés à Rome, le cardinal et l'évêque répandirent eux-mêmes la nouvelle de ce nouveau miracle.

Une princesse romaine avait le sein rongé d'un incurable cancer; les médecins jugeaient une opération indispensable. Cette femme fait appeler frère Innocent. Le Vénérable, ayant prié sa céleste Protectrice, remet à la malade un linge oint de l'huile de sainte Anne et arrosé d'eau bénite. La princesse se l'applique, s'endort d'un profond sommeil, et le lendemain, à leur grand étonnement, les médecins la trouvèrent parfaitement guérie (1).

(1) Sainte Anne, dont le chaste sein a nourri la Vierge des vierges, ne cesse pas de se montrer secourable dans cette terrible affection.

Nous tenons le fait suivant d'une personne entièrement digne de

A son retour en Sicile, le bâtiment qui le transportait fut assailli d'une violente tempête. Comme les marins le suppliaient de les aider de ses prières, il leur ordonna d'invoquer sainte Anne, s'ils voulaient échapper à un désastre. Après une oraison faite en commun, le Vénérable fit un signe de croix sur la mer, et aussitôt la tempête fit place à une pluie serrée dont il ne tomba pas une goutte dans le bâtiment, tandis que d'au-

foi, mais que des raisons faciles à comprendre ne nous permettent pas encore de nommer. Cette personne, fort dévote à la Sainte, imitatrice de sa compassion pour les infirmes, bien que respectant les limites imposées par la loi à l'exercice de la médecine, saisit, quand elle peut, l'occasion de porter un premier secours aux pauvres, aux ouvriers, aux habitants de la campagne, si souvent victimes de leur imprudence. Avec l'assistance de sa céleste protectrice, elle panse, presque toujours avec un rare succès, les plaies ordinaires, les brûlures, les panaris et les autres maux d'aventure, pour lesquels les gens du peuple ne consentent guère à recourir aux hommes de l'art.

Or, une pauvre villageoise vint, il y a quelques années, lui découvrir une plaie profonde et dégoûtante. Cette malheureuse était rongée depuis dix ans par un cancer dont elle n'avait pas osé révéler l'existence. A cette vue, la personne charitable ne peut que lui donner des conseils tardifs, inefficaces; mais en la congédiant, elle implore en sa faveur l'intervention de sainte Anne, proférant cette courte invocation : « Bonne Mère, je vous recommande cette » pauvre femme. » Ce n'est pas en vain : peu de jours après la bonne villageoise revient toute joyeuse, elle est parfaitement guérie, les chairs et les tissus ont été refaits, et la plaie a disparu sans laisser aucune cicatrice.

tres vaisseaux qui naviguaient de conserve en urent presque remplis. Peu après une tempête plus forte encore les contraignit d'aborder à une île déserte, où ils se virent destitués de tout secours humain. L'équipage, après avoir épuisé toutes ses provisions, supplie le serviteur de Dieu de les arracher à la mort et de pourvoir à leur subsistance. Leur ayant fait encore invoquer sainte Anne, il leur dit ensuite d'aller voir ce que sa *chère petite Vieille* venait de déposer pour eux sur la proue de leur bâtiment. Ils y courent, et ils y trouvent autant de pains blancs qu'il leur en fallut jusqu'au moment où ils furent tout à fait hors de danger.

Jean-Marc Joanel, originaire de Gand, pendant un séjour qu'il fit à Rome en 1625, fut atteint d'un grave abcès à la tête et réduit à la dernière extrémité. Dans ce triste état, il se fit transporter auprès de frère Innocent. Ce charitable religieux, l'ayant engagé à se recommander à sa compatissante patronne, traça de sa main un signe de croix sur la tête de Jean; à l'instant même l'abcès creva, et le malade revint promptement à la santé.

Ces prodiges incessants et presque journaliers ne donnèrent pas peu de poids aux exhortations de ce vénérable thaumaturge. En peu de temps il propagea et établit solidement dans toute la Sicile sa dévotion favorite. Une multitude de personnes prirent sainte Anne pour patronne, et, comme lui, en obtinrent des grâces miraculeuses. Longtemps encore après sa mort, on entendait les habitants de Trapani et d'autres villes invoquer, jusque dans les rues et les places publiques, cette aimable mère, en prononçant son doux nom avec un respect filial. « Aujourd'hui » même (et ici nous apportons le témoignage d'un » religieux autrefois missionnaire dans l'île, mais » maintenant banni par la révolution), aujour- » d'hui encore son culte est en grand honneur. » Dans toutes les villes, dans chaque village on » trouve des chapelles et des églises en son hon- » neur. Quelques-unes sont remarquables, mais » leur nombre ne nous permet pas de les men- » tionner chacune en particulier. La plus belle » est à Palerme. Chaque année on y célèbre sa » fête avec vigile, office et messe solennelle, » Communions nombreuses, prédication, grand

» concours de peuple, illuminations, rien n'est
» oublié de ce qui peut donner plus d'éclat à
» cette cérémonie. A l'autel de sainte Anne sont
» suspendus des offrandes, des *ex-voto* en cire
» et en argent, selon la coutume du pays. Le
» nombre de ces témoignages de reconnaissance
» est très-considérable. Dans la même ville,
» l'église des Pères de la Compagnie de Jésus
» renferme une chapelle riche en marbre pré-
» cieux, en statues, et dédiée à cette grande
» Sainte. Elle a été bâtie et décorée par le prince
» de Butera, dont la pieuse famille y fait célé-
» brer chaque jour une messe en l'honneur de
» sa protectrice. »

Il est encore en Italie un troisième foyer de la dévotion à sainte Anne, et il étend sa bénigne influence sur toute la partie septentrionale de cette contrée si catholique au fond, malgré les agitations trop fréquentes, hélas! d'une minorité impie et turbulente. Ce foyer bienfaisant est à Bologne, d'où il rayonne de l'Adriatique aux Alpes.

A quelle époque la capitale des Romagnes a-t-elle commencé à honorer sa Patronne? Il serait

difficile d'en fixer la date; mais, d'après les présomptions déjà établies plus haut, et d'accord sur ce point avec les Annales des Camaldules, son culte était en honneur dans cette ville dès le treizième siècle. Ces Annales mentionnent en effet une église sous son nom hors des murs de la ville. Au quatorzième siècle, un de ses évêques rend le décret suivant :

« Nous, Bernard, par la grâce de Dieu et du Siége apostolique, prince-évêque de Bologne, en plein synode, du consentement et de la volonté des chanoines capitulaires de notre église, des autres prélats, recteurs, prêtres et clercs dont les noms précèdent, pour le respect dû à Dieu et à ses saints, comme il est de droit, nous avons ordonné de célébrer avec un soin particulier certaines fêtes, notamment la Résurrection de Notre-Seigneur, avec les six jours qui la précèdent et les six jours qui la suivent.... Au mois de juillet, la Visitation de la Bienheureuse Marie, la fête de saint Jacques, apôtre, et celle de sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie (1). »

(1) Sigonius, *De episcopis bononiensibus*..

Au quinzième siècle (1435), comme le raconte Masini dans une histoire de Bologne, Henri, roi d'Angleterre, fit don au nonce apostolique, alors accrédité auprès de lui, d'une portion notable du chef de sainte Anne. Ce nonce était le bienheureux Nicolas Albergati, Bolonais et évêque de sa ville natale. Il céda son précieux trésor à l'Ordre des Chartreux, dont il avait été membre avant sa promotion à l'épiscopat. Ces fervents religieux, de tout temps dévoués à la Sainte, firent construire en l'honneur de cette insigne relique la magnifique église où, jusqu'à leur expulsion, sur la fin du siècle dernier, elle fut conservée et vénérée. Après leur départ, elle fut transférée à la cathédrale. C'est dans une riche chapelle de cette basilique que, tous les mardis de l'année, comme durant les neuf jours qui précèdent sa solennité, fête de précepte dans la ville et le diocèse, on honore la très-sainte mère de Marie Immaculée, avec une dévotion et une affluence extraordinaires. En ce dernier jour on expose la relique sur un trône, non loin du maître-autel. La messe et les vêpres se chantent en musique, et dans la soirée le prêtre,

tenant en ses mains ce dépôt sacré, bénit le peuple accouru en grande foule et avec des flambeaux pour lui faire cortége jusqu'à sa chapelle. Le reliquaire qui le renferme est en argent doré, de forme octogone, orné de pyramides, de clochetons et de ciselures magnifiques en style gothique.

Bologne compte beaucoup d'églises où l'on vénère sainte Anne. Deux ont son saint nom pour titulaire : c'est l'église paroissiale de Sainte-Marie *della Carità*, et l'ancienne église conventuelle des Chartreux, dans la rue Isaïe. Celle-ci appartient aujourd'hui au conservatoire *delle Zitelle* (jeunes filles), qui s'honorent aussi du patronage de saint Joachim. Dans la première de ces églises, une congrégation très-nombreuse solennise la fête de Sainte-Anne; des prédications spéciales, des chants et des décorations splendides relèvent la pompe de cette solennité. Deux autres congrégations l'ont encore prise pour patronne; l'une se réunit dans l'église de Saint-Benoît, et l'autre dans celle de Sainte-Marie *delle Laudi*. On admire dans celle-ci une fort belle statue de la Sainte tenant Marie dans

ses bras; elle est de grandeur naturelle, et on la doit au ciseau d'un excellent sculpteur de Bologne. Marie Barzani, à qui elle appartenait, en fit don à cette confrérie, à la seule condition de la placer convenablement dans une chapelle, où chaque année se célèbrerait un *Triduum* solennel. Outre une vingtaine d'églises paroissiales ayant toutes une chapelle dédiée à sainte Anne, on compte encore dans Bologne un grand nombre d'églises conventuelles et de sanctuaires appartenant à différentes corporations, où notre Sainte est honorée de la même manière. Plus de trente chapelles et oratoires lui sont consacrés dans le reste du diocèse. En tous ces lieux bénis on trouve écrits sur la toile ou sur le marbre les mêmes témoignages d'une dévotion reconnaissante.

Les pieux habitants de ces contrées, redevables à sainte Anne d'un bienfait ou d'une protection, se plaisent à suspendre dans son sanctuaire un *ex-voto* avec ces trois lettres : P. G. R. (1), pour grâce reçue.

(1) Per grazia recevuta.

XV.

La Dévotion à sainte Anne est une dévotion catholique. — Hommages de l'Occident. — Espagne et Portugal.

Quoiqu'on trouve l'office de sainte Anne dans tous les anciens bréviaires édités en Espagne, et notamment dans la liturgie mozarabique, on ne saurait cependant assigner une date précise aux origines de son culte en ce pays. Mais les traditions locales, le style fort ancien de quelques unes de ses chapelles, la préférence générale avec laquelle on y donne, depuis des siècles, son nom au baptême, permettent, comme dans le reste de l'Europe, d'y faire remonter son culte à un temps immémorial. A des époques

plus rapprochées, sa dévotion y fut répandue surtout par les ordres religieux ; les Carmes, ici comme ailleurs, paraissent en avoir été les plus fervents propagateurs. Au quinzième siècle et vers le milieu du seizième, illustré par la réforme du Carmel, sainte Anne était généralement honorée dans toute l'Espagne et, pour peu que l'on soit familiarisé avec son histoire, on est surpris du nombre prodigieux des personnes qui se firent gloire de porter son nom. Plusieurs des compagnes de la séraphique Térése, ou l'avaient reçu sur les fonts sacrés, ou le prirent à leur entrée en religion, suivant l'usage de cet ordre. Les deux religieuses de sa réforme qui eurent peut-être le plus de part à son intimité et qu'elle affectionna entre toutes, s'appelaient de ce nom. Ce fut Anne de Saint-Barthélemy, sa fidèle compagne, sa conseillère dans l'œuvre de ses fondations ; ce fut la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, sa *fille chérie et la prunelle de ses yeux*, qu'on pourrait aussi appeler, et à bon droit, la *fille privilégiée* et la *prunelle* de sainte Anne. C'est un fait incontestable, le nouveau Carmel fit refleurir la dévotion à la glorieuse Mère de

Marie Immaculée ; mais plus que toutes ses compagnes, avec plus de succès que les orateurs les plus éloquents, la Mère Anne de Saint-Augustin la popularisa d'une manière prodigieuse dans toutes les Espagnes, par l'autorité de son exemple, les grâces publiques et extraordinaires qu'elle reçut de sa maternelle patronne.

Le passage suivant du livre *Des fondations* nous paraît nécessaire à l'intelligence du récit que nous allons reproduire.

Après avoir raconté la fondation de Villanova-de-la-Xara, sainte Térèse ajoute : « Voici main-
» tenant l'origine de l'ermitage qui nous sert de
» couvent. Cet édifice fut bâti par les soins d'un
» prêtre fort vertueux et très-intérieur qui avait
» une dévotion particulière à la glorieuse sainte
» Anne, il se nommait Jacques de la Guadalaxara.
» Né à Zamara, il avait été quelque temps dans
» l'ordre des carmes. Il entreprit le voyage de
» Rome, dans le but de propager le culte de
» sainte Anne et en rapporta de grandes indul-
» gences en faveur du sanctuaire qu'il avait
» élevé en son honneur. En mourant il ordonna
» par testament que sa maison et tout son bien

» seraient employés à fonder un couvent de reli-
» gieuses de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; que
» si cette fondation ne pouvait avoir lieu, un
» chapelain attaché à l'ermitage y dirait tou-
» tes les semaines quelques messes ; mais que
» cette dernière obligation cesserait aussitôt
» qu'un monastère serait fondé. Pendant plus de
» vingt ans, un chapelain fut ainsi chargé de
» l'ermitage ; mais dans cet intervalle le bien
» de ce bénéfice diminua beaucoup. Les neuf de-
» moiselles dont j'ai parlé n'occupaient que la
» maison du donateur. Le chapelain habitait
» dans une autre maison qui fait également par-
» tie du bénéfice ; il va le céder avec le bien qui
» reste. A la vérité c'est fort peu de chose. Mais
» Notre-Seigneur, dans sa souveraine bonté,
» saura bien prendre sous sa protection la de-
» meure de Celle qui a donné le jour à sa glo-
» rieuse Mère. Que cet adorable Maître y soit
» toujours fidèlement servi, et que toutes les
» créatures chantent éternellement ses louanges !
» Ainsi soit-il (1). »

(1) Traduction du P. Marcel Bouix, S. J.

Les prévisions et les souhaits de la sainte réformatrice furent pleinement réalisés. Elle avait amené avec elle, afin d'en être aidée dans cette difficile fondation, la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, dont la confiance en Dieu valait un trésor inépuisable. Elle lui donna tout à la fois les charges d'économe, de sacristaine, de tourière, et crut avoir assez fait pour l'entretien de cette maison en abandonnant à sa pieuse compagne la charge de pourvoir à ses besoins matériels dans un pays pauvre et sans ressources. L'événement justifia son attente, fondée du reste sur la tendre dévotion de sœur Anne à l'Enfant Jésus et à sa Patronne. Pendant plusieurs années le divin Enfant lui fournit libéralement, à point nommé, avec des intentions infiniment délicates, toutes les ressources nécessaires, soit à l'entretien de ses compagnes et d'un grand nombre de pauvres, soit aux réparations, à la clôture, aux constructions et à l'aménagement du nouveau couvent. Frappées de cette suite de prodiges, les religieuses donnèrent à l'aimable Enfant le titre de *Fondateur*. Quant à la reconstruction de la chapelle, sainte Anne voulut s'en charger, et

voici comment elle pourvut à la dépense. Nous reproduisons, d'après les continuateurs de Bollandus, le récit que la Vénérable elle-même a fait sur l'ordre de ses supérieurs.

« Je me sentais portée d'une affection vraiment cordiale et d'une tendre dévotion vers sainte Anne, mère de la Mère de Dieu, dont je porte indignement le nom. Or cet ermitage, qui à l'origine de la fondation nous était échu en don à la place de l'église de Villanova, était sous le vocable et la protection de cette Sainte, et cependant n'avait ni image, ni statue propre à désigner et à faire honorer la patronne de ce lieu. Je conçus un vif chagrin, une profonde amertume de l'absence d'une amie si auguste et si chère. Un jour, comme durant mon oraison je ressentais plus vivement cette peine, je crus voir une statue de la sainte, fort belle et d'un travail achevé, qu'on devait nous envoyer. Je me figurai en même temps remplir l'office de portière, ou, comme l'on dit, de tourière, recevoir cette image et la trouver en tout semblable à celle que j'avais vue dans mon oraison; tout ceci me remplit d'une ineffable consolation.

» Le jour fortuné où nous reçûmes ce dépôt sacré, nous étions toutes à la récréation du soir, et au milieu de doux et mutuels épanchements, nous nous entretenions de la prochaine arrivée de cette statue. Quoique certaines de son envoi, il nous restait une vague préoccupation sur la circonstance du temps où il aurait lieu. Ce détail nous était encore caché. Pendant que cette incertitude, cette douce attente et ces saints désirs nous tenaient comme en suspens, ô merveille! voici qu'une colombe d'une admirable blancheur paraît tout à coup dans le lieu de notre réunion : elle vole çà et là; elle semble, par le doux battement de ses ailes, manifester son contentement, et après cette joyeuse démonstration elle disparaît sans avoir été vue de mes sœurs. Alors, me retournant, je vis la très-auguste Reine du ciel et je l'entendis m'adresser avec un sourire bienveillant ces aimables paroles : « Va vite, ouvre à » ma mère, elle demande à entrer. » Aussitôt, sans perdre un instant, je cours à la porte avec deux de mes sœurs. Au moment où nous y arrivions, un homme venait d'y déposer la statue de la très-glorieuse sainte Anne, emballée avec beaucoup

de soin. Interrogé de la part de qui il se présentait, cet inconnu ne sut ou ne put nous répondre autre chose, sinon que cette caisse était à la destination de notre couvent. Nous reçûmes cette image avec une profonde vénération, avec de grands sentiments de piété, en versant des larmes de joie.

» Au reste j'en usai toujours avec cette gracieuse Maîtresse comme avec une bonne mère et une aimable patronne; toujours je fis, tant pour le spirituel que pour le temporel, l'heureuse expérience de sa compassion et de ses continuelles bontés; cette relation en est une preuve évidente. Cette maison a reçu de la Mère de Marie des grâces particulières et des bienfaits presque innombrables; nos religieuses en ont été très-spécialement assistées en divers périls et diverses épreuves, soit de l'âme, soit du corps. Plus d'une fois ma bonne Mère s'est montrée à moi remplie de sollicitude pour nos besoins, parcourant minutieusement le monastère avec la sainte préoccupation d'une autre Marthe. Mais son assistance et sa sollicitude ont encore été plus remarquables en ce qui concerne la restauration de

notre église, pauvrement dotée et dépourvue du mobilier nécessaire. Son délabrement était tel qu'elle menaçait ruine : sainte Anne l'a relevée de ses décombres.

»Plus tard, malgré mon indignité, remplissant dans cette maison la charge de prieure, et à cause de notre pénurie d'argent n'osant même penser à une réparation plus complète, j'entendis à l'improviste ces paroles : « Anne, où est » ma maison? » Ces mots me parurent venir du ciel ; l'instinct de mon cœur me fit reconnaître Anne, ma mère bénie, dont la voix gracieuse me demandait une église sous son vocable et son patronage. Toutefois, je ne me sentis pas encore irrésistiblement entraînée à prendre un parti sur cette importante construction. Peu de jours après la même demande me fut faite : « Anne, où est » ma maison? » Pas plus qu'auparavant je ne pouvais me méprendre sur les intentions de mon interlocutrice; néanmoins, autant qu'il m'en souvient, à cause sans doute de notre extrême pauvreté, je ne songeai pas sérieusement à réaliser cette entreprise. Enfin une troisième fois, et la veille même de la fête de mon père, saint Au-

gustin, ayant entendu le même ordre, persuadée que je ne devais plus en retarder l'exécution, assurée de recevoir de celle qui me la demandait le moyen de la mener à bonne fin, je résolus, avec une entière confiance, de mettre sur-le-champ la main à l'œuvre. Dès le lendemain, jour consacré à mon bienheureux Père, sans m'inquiéter davantage de notre dénuement de toute chose, dénuement si absolu qu'il ne nous restait pas même une seule pièce de monnaie, je commençai la démolition de quelques masures qui encombraient l'emplacement de la future église. Pendant ce travail préparatoire je me reposai entièrement de tout soin et de toute sollicitude sur celle qui m'ordonnait cette construction, je ne doutai même pas de sa très-suave providence. L'événement ne tarda pas à répondre merveilleusement à mon attente.

» Pendant que je chantais l'office divin avec mes sœurs, notre tourière vint m'appeler de la part d'une personne qui m'apporta une aumône de deux cents réaux. Je la reçus avec des témoignages d'affectueuse reconnaissance, et surtout je m'empressai, avec un mouvement d'intime

dévotion, d'aller rendre grâce au Seigneur et à sainte Anne qui donna le jour à sa Très-Glorieuse Mère. Ce premier secours m'aida pendant quelque temps à payer les constructions, mais en s'épuisant il me laissa dans une cruelle angoisse sur le moyen de faire face à de nouvelles dépenses. Retirée au fond de notre chœur, pendant toute une nuit, triste et désolée, je me prosternai devant la vénérable statue de notre très-glorieuse Mère, sainte Anne; avec une filiale simplicité je commençai à répandre ma plainte, la priant de pourvoir elle-même, suivant son bon plaisir, aux frais d'un édifice commencé par ses ordres, si toutefois elle en voulait l'achèvement.

» Après avoir proféré ces paroles et bien d'autres encore, où je laissais mon cœur se répandre avec une filiale confiance, tout à coup, ô prodige ! je vois la statue s'approcher peu à peu de moi, se revêtir d'une splendeur inaccoutumée et m'exprimer sa satisfaction de ma promptitude et de ma confiance à exécuter ses ordres. Surprise et inquiète, redoutant une illusion de l'enfer dans cette apparition, je saisis bien vite la croix de mon rosaire, et, demandant

à ma Mère pardon de ma témérité, j'ose solliciter une preuve de la réalité de cette vision ; je lui présente respectueusement à vénérer l'image de notre salut sur laquelle Jésus, fils de Marie, a été cloué. Je la lui montre à peine, et déjà elle l'a saisie ; puis, se prosternant humblement, elle la baise avec les marques de la plus tendre dévotion. Alors, inondée moi-même d'un torrent de consolations, je tombe à ses pieds, je reçois sans inquiétude ses doux encouragements et les témoignages de son approbation. Elle m'exhorte à la persévérance en m'adressant ces aimables et suaves paroles : « Continue, ma fille, » l'œuvre commencée; ne prends plus souci du » reste de la dépense, mais aie confiance. » En prononçant ces mots elle disparaît et laisse devant moi une somme de 300 ducats, que je ramasse avec une profonde gratitude et que j'emploie fidèlement à la continuation des travaux.

» Pendant que sous mon active surveillance les murs s'élevaient rapidement, l'enfer voyait avec peine et ne pouvait supporter le succès inespéré de mes efforts. Il s'irrite, il frémit, il vomit une nuée d'esprits pervers pour ruiner les

travaux et disperser au loin les matériaux. Tantôt il me menace de tous les maux, si je ne renonce à mon dessein, tantôt il se dispose à renverser l'édifice de fond en comble. Epouvantée et comme mourante d'angoisse, je me réfugie auprès de ma puissante patronne, j'implore son appui contre leurs menaces, leurs insolences et leurs mauvais traitements. Pendant une nuit, après matines, nos sœurs étaient déjà rentrées dans leurs cellules, un horrible fracas, semblable au frémissement d'une immense multitude, se fit entendre vers les constructions. Tout effrayée encore de leurs récentes menaces, je m'approchai d'une petite fenêtre pour voir ce qui allait arriver. O prestiges du démon ! un vaste incendie paraît embraser les nouvelles murailles et leurs échafaudages ; sa violence est telle que les moellons et les marbres eux-mêmes semblent tout en feu et se consumer..... J'invoque encore le secours d'Anne, ma Mère bénie, contre les insolentes tentatives de ces esprits de malédiction, et au même instant elle daigne se montrer à moi avec sa bonté ordinaire et me rassurer en disant : « Ne crains rien, ma fille, ces flammes

» sont un prestige, suis-moi plutôt. » M'étant mise respectueusement à sa suite jusqu'à l'endroit des constructions, je vois là ma céleste protectrice mettre aussitôt en fuite, par un simple signe de croix, toute une légion d'esprits infernaux. Elle délivre ainsi ce lieu de toutes leurs infestations.

» Cependant le travail avançait de jour en jour, il était presque terminé. Pendant toute sa durée je vis constamment ma glorieuse Mère visiter les constructions dans le plus grand détail, exciter l'ardeur des ouvriers, stimuler ceux qui semblaient languissants ou paresseux, encourager les timides qui redoutaient les tâches périlleuses, donner une nouvelle vigueur à ceux qui paraissaient harassés ou épuisés de fatigue, arrêter ceux qui s'exposaient à quelques dangers, empêcher leur chute, les assister dans tous leurs besoins, leur ménager les forces de l'âme et du corps, de manière à alléger leurs fardeaux, à dissiper leur abattement, à les soutenir dans leur travail et à le faire réussir. Quant à moi, s'il m'arrivait de ne pouvoir payer les ouvriers, si quelque chose d'imprévu venait arrêter la pour-

suite des travaux, sûre de recevoir à point nommé ce qui m'était nécessaire, j'avais recours à ma très-compatissante patronne, et je puisais, suivant mes désirs, dans ses trésors intarissables.

» Cependant il m'arriva encore une fois de manquer d'argent, et Anne, ma Mère bénie, contre sa coutume différant de pourvoir à ma détresse, afin sans doute de me faire mieux apprécier son aimable providence envers moi, je me vis forcée de demander à emprunter 1,000 réaux à l'un de nos amis. O bonté! ô douce providence de ma divine Mère! à peine furent-ils dans mes mains, qu'elle m'en donna mille autres pour rendre ceux qui m'avaient été prêtés, en y ajoutant encore une somme considérable pour les dépenses ultérieures. Le même besoin se faisant sentir encore quelque temps après, et mon opulente Trésorière ne se rendant pas de suite à l'importunité de mes prières, je tombai dans une nouvelle inquiétude, je me demandai qui me prêterait cette somme. En proie à ces pénibles préoccupations j'entends un étranger m'appeler à la porte de notre monastère. Je cours m'informer de

ce qu'il veut. Il désirait me parler sans témoins. C'était un gentilhomme affligé et presque inconsolable, victime d'une intrigue de cour et d'une accusation fort grave ; il avait pris la fuite pour se soustraire au supplice. Je l'obligeai, pour la gloire de Dieu, et sous le sceau du secret, de m'avouer ingénuement s'il était coupable ou innocent du crime dont on le chargeait. Il me jura que, bien loin de l'avoir commis, il n'aurait pas même osé le projeter ; que pour échapper à la colère du roi, son intention était de se cacher dans le royaume de Valence. Dans son évasion il n'avait eu aucun motif de se diriger d'un côté plutôt que d'un autre ; il n'aurait même pas songé à moi, qui lui étais complètement inconnue, si un jour, au fort de son affliction, il n'avait entendu une voix d'en haut lui dire : « Va » au monastère des Carmélites déchaussées de » Villanova, fais part de ton affliction à la Mère » Anne de Saint-Augustin ; c'est là que tu seras » consolé. Mais de ton côté viens à son aide par » une libérale aumôme et soulage la pauvreté » de cette maison. »

» Persuadé que Dieu lui-même l'envoyait vers

nous, il se recommanda à nos prières, nous conjurant de lui obtenir les consolations de la divine miséricorde. Immédiatement il mit à ma disposition, pour les nécessités du monastère, 1,000 ducats, une chaîne en or avec une magnifique médaille; je lui rendis la chaîne et la médaille, et ne retins que les ducats; cette somme me suffisait pour le moment. En témoignage de notre reconnaissance, je lui promis volontiers mes prières et celles de mes sœurs, et il me quitta pour continuer sa route. Ensuite je me rendis au chœur : là, prosternée devant le très-auguste Sacrement et devant la vénérable statue de notre Mère, je rendis d'humbles actions de grâces en retour de cette aumône inespérée. Je ne manquai pas de recommander avec beaucoup d'instances à ma très-douce Mère le gentilhomme qu'elle nous avait adressé, et je la suppliai vivement de dissiper au plus tôt la cause de son chagrin. Aussitôt elle me rassura sur son sort et me donna la certitude de sa prompte délivrance; elle ajouta : « Ma fille, » aie confiance au Seigneur. »

» Quelques jours après, ayant tout à fait oublié

la vision précédente, je me mis de nouveau à m'apitoyer sur le sort de notre bon gentilhomme, et, après matines, à le recommander chaleureusement à Dieu et à notre très-glorieuse Mère sainte Anne. Elle m'apparut encore sur-le-champ et me répondit : « Ne restez pas, ma fille, dans » cette angoisse; ce que vous demandez avec tant » d'instance vous a été accordé, vous l'appren- » drez bientôt, et cet homme, reconnu innocent, » ne tardera pas à vous visiter. »

» En effet, je ne l'attendis pas longtemps; après quelques jours il repassa par Villanova. Il nous remercia avec effusion de nos prières pour lui, nous en demanda la continuation et nous laissa de nouveau 1,000 ducats.

» Enfin l'église fut achevée. Je songeai alors à y faire transporter le très-saint Sacrement et à me procurer les ornements et les décorations convenables à une si grande solennité. Je désirais surtout un calice ciselé et d'un beau travail ; sur ma demande on en apporta plusieurs à choisir. Le plus beau avait le défaut d'être simplement en argent, il n'était pas doré. Nouvelle difficulté pour moi, car je ne voulais pas que cet

ornement lui manquât. Je m'adresse à ma bienfaitrice et ma Mère Anne, et je lui expose mon désir en ces termes : « O très-douce et unique » Mère de mes désirs ! qui m'aidera, si ce n'est » vous, pour l'honneur de votre solennité, » à revêtir ce calice de l'or le plus pur? » Ces soupirs s'échappent à peine du fond de mon cœur, qu'elle se montre à moi avec une douce majesté, et, comme à l'ordinaire, me donne libéralement quelques écus d'or qu'elle tenait à la main.

» Quand tout fut terminé, le R. P. François de l'Ascension, notre provincial, avec quelques autres religieux vinrent, la veille de la solennité, déterminer l'ordre et arrêter les détails de cette sainte cérémonie. A l'entrée de la nuit, pendant qu'on prenait toutes ces dispositions, je me retirai pour prier, et, profondément recueillie, je demandai pardon à ma Mère de tous les défauts ou vices de construction qui auraient pu, par mon incurie, se glisser dans cet édifice. Mais voici qu'elle-même, dans les splendeurs d'une gloire éclatante, m'apparaît avec un visage respirant une douce sérénité, et du ton le plus aimable

me remercie de l'érection et de la consécration de cette église en son honneur. Elle me fit jouir longtemps, comme j'ai pu le vérifier après, du charme de son entretien, et, durant ces heures qui s'écoulaient inaperçues, elle remplit mon cœur d'une si grande abondance de célestes délices, qu'embrasée des flammes de l'amour divin, je me sentais le courage d'affronter tous les supplices et d'endurer mille morts au milieu du plus cruel martyre. Elle me promit encore la promptitude de son secours et de ses faveurs dans toutes les conjonctures fâcheuses où je pourrais me trouver à l'avenir. Je dois le confesser ici, à la gloire de cette auguste Mère, je l'avoue avec candeur et sincérité, toutes les fois que dans mes besoins, mes afflictions et mes angoisses, j'ai eu recours à son patronage, quelquefois même sans l'avoir imploré, j'ai éprouvé la puissance et l'efficacité de son intercession; sa familiarité était si prodigieuse avec moi, les apparitions dont elle m'honorait étaient si fréquentes que je craignis un instant d'être le jouet d'une illusion du démon, car souvent il se transforme en ange de lumière, ou prend la ressem-

blance des saints. Dans cette appréhension je la priai avec un sentiment d'intime componction de ne pas permettre à cet esprit de mensonge de me tromper en se revêtant de son vénérable aspect. Elle se hâta de me répondre :

« Confiance, ma fille, je ne souffrirai jamais
» qu'on vous trompe ainsi ; voici du reste un
» signe pour reconnaître sûrement ma véri-
» table présence : toutes les fois que je me
» montrerai à vos yeux, je me servirai de cette
» formule de salut : Que Jésus-Christ soit avec
» nous. » Depuis ce temps toutes les fois qu'elle daigne m'apparaître, elle me salue ainsi. Lorsque de temps à autre il lui arrive de différer cette salutation, dans mon trouble et mon anxiété, j'ai soin de m'en prémunir moi-même et je me dis : « Que Jésus soit avec moi ; » et aussitôt elle répond, en répandant en moi un tendre sentiment de consolation : « Oui, que Jésus soit
» avec vous, ma fille. Ainsi soit-il. »

» Le lendemain, jour destiné à la fête de la translation du très-saint Sacrement, on organisa une solennelle procession dans laquelle, outre le Dieu trois fois saint, on porta avec une grande

pompe l'image de sa glorieuse Aïeule. A son entrée dans la nouvelle église, cette statue me sembla prendre des traits animés; je vis ses joues se couvrir d'un vif incarnat, ses veines se gonfler d'un sang plein de vie. Dans cette gracieuse transformation on l'aurait prise pour une personne vivante, tant était suave le sourire de ses lèvres, tant aimable était la joie sainte dont son visage resplendissait. Des groupes d'anges faisaient entendre de pieux applaudissements autour d'elle. Sa très-sainte Fille et l'Enfant Jésus, son petit-fils, relevaient par leur présence la pompe de son cortége et l'accompagnèrent honorablement jusqu'à l'autel qui lui était dédié. Arrivée là, elle daigna encore, avec son affabilité maternelle, me remercier vivement de mes faibles services. De mon côté, saisissant l'occasion qui m'était offerte, je lui demandai avec ardeur, comme récompense du peu que j'avais pu faire, de répandre sur le peuple accouru par dévotion pour elle à cette solennité, une bénédiction spéciale de son petit Jésus, la grâce de vivre chrétiennement et de parvenir à la gloire éternelle. Par son aimable sourire et par un signe de bien-

veillance, elle me fit assez comprendre combien ma demande lui était agréable, et sans retard, étendant sa droite, elle bénit toute cette multitude et m'inonda moi-même des joies spirituelles les plus intimes et les plus pures.

» Après ces événements, je fus saisie et torturée par tout le corps de douleurs fort aiguës qui mirent ma vie en danger. Désespérant des ressources de l'art, dont les prescriptions avaient aggravé mon mal, je me tournai suppliante vers mon céleste médecin, Anne, ma Mère glorieuse, et je la priai de me secourir dans cette irrémédiable infirmité. Elle ne se fit pas attendre : de l'air le plus caressant, appliquant sa main bénie sur la partie de mon corps la plus douloureuse, elle enchaîna tout d'un coup la violence de la maladie et m'enleva tout sentiment de douleur. Ainsi je fus parfaitement guérie, et mon esprit se trouva rempli des plus suaves consolations. »

Ce récit, cher lecteur, est bien propre à nous pénétrer d'une filiale confiance. Combien d'autres ne pourrait-on pas extraire des vies des saints et dans lesquels se reflètent également les

amabilités prodigieuses de sainte Anne. Sa vie mortelle nous est fort peu connue, et par conséquent bien courte; mais le récit de ses bienfaits n'aurait pas de fin. Le bruit de ce qui se passa, soit à Villanova-de-la-Xara, soit dans un autre couvent que la vénérable Mère alla fonder dans la Basse-Navarre, soit en d'autres maisons du Carmel, ne tarda pas à se répandre loin du cloître et à donner dans toute la péninsule un essor prodigieux à la dévotion à sainte Anne. Les églises, les chapelles, les autels, les oratoires et confréries en son honneur s'y multiplièrent rapidement; des villes et des paroisses, la capitale en tête, la prirent pour patronne principale, et solennisèrent sa fête avec autant de pompe que de piété. Depuis cette époque on peut à bon droit regarder l'Espagne comme le royaume le plus généralement dévoué à sainte Anne (1).

(1) Quoique nous n'ayons pas encore nos renseignements sur les anciennes colonies de l'Espagne et du Portugal, nous croyons cependant pouvoir affirmer que la dévotion à sainte Anne y prit un remarquable développement. Son nom si souvent donné à des villes, à des stations maritimes, à des rivières, une multitude de monuments historiques, ne permettent pas le moindre doute à cet égard.

XVI.

Sainte Anne a trouvé des Enfants dévoués et de zélés Serviteurs dans toutes les classes de la société catholique.

Parmi les saints les plus affectionnés à cette vénérable Mère et au glorieux Patriarche Joachim, leur Fille Immaculée et saint Joseph, son très-chaste Époux, occupent assurément la première place. Quel soin vraiment filial Marie n'a-t-elle pas pris en tout temps de faire honorer et invoquer ses vénérables parents ! L'histoire de ce culte si ancien le prouve à chaque page. Quel témoignage plus authentique du tendre amour de Marie envers eux ? Le mettre seulement en doute,

ne serait-ce pas lui faire injure? Incomparablement supérieure à sainte Anne et à saint Joachim dans la hiérarchie de la grâce, fort élevée au-dessus d'eux par la maternité spirituelle, l'humble Vierge ne saurait cependant oublier qu'elle est leur fille : elle leur conserve donc en son cœur reconnaissance et amour. Comme Jésus se plaît à faire honorer sa Mère et inspire lui-même l'Église dans les honneurs sans nombre dont elle l'entoure ; ainsi, proportion gardée, Marie se plaît à faire acquitter par ses fidèles serviteurs le culte de sa piété filiale envers ses augustes parents. Ceux qui eurent le plus de part à son intimité, Lazare, ses sœurs Marthe et Marie, mais surtout le disciple *que Jésus aimait,* durent être les premiers à qui la Vierge bénie transmit ses sentiments. Ceci n'est pas une conjecture gratuite : l'apôtre privilégié ne devint pas seulement le fils adoptif de Marie à un point de vue purement spirituel et mystique ; il fut encore réellement introduit dans sa famille par son bon Maître, il dut donc en retour s'attacher d'une respectueuse affection à tout ce qu'aima sa Mère adoptive. Quant à Lazare, l'ami

de Notre-Seigneur, Marie-Magdeleine et Marthe, tel fut leur amour pour sainte Anne, qu'au témoignage de la tradition ils n'auraient pas voulu quitter l'ingrate patrie d'où on les expulsait sans emporter ses restes bénis. Jetés avec d'autres fervents disciples sur un mauvais bâtiment, sans voiles, sans gouvernail, sans provisions, abandonnés aux caprices des mers, condamnés ainsi à une mort cruelle et inévitable, ils se seraient crus assez riches, assez pourvus de toutes choses par l'unique possession du trésor dont ils n'avaient pas voulu se séparer, et, par sa protection, ils auraient fait de la Palestine aux côtes de la Provence la traversée la plus rapide et la plus merveilleuse. Eh! pourquoi rejetterions-nous cette tradition, la plus simple, la plus répandue, la plus autorisée? Sainte Anne compta donc des serviteurs dans le sacré collége des Apôtres, parmi les disciples du Sauveur et les premiers fidèles.

Viennent ensuite les panégyristes et les promoteurs de son culte dans l'Église grecque : ils appartiennent presque tous à ses docteurs les plus célèbres, à ses saints, à ses patriarches. Nous

avons déjà nommé et cité plus d'une fois saint Germain, saint Jean de Damas, saint Epiphane et d'autres, auxquels il faut joindre saint Cyrille d'Alexandrie, suivant les traditions du Carmel (1). Dans l'Eglise latine, plusieurs papes, un grand nombre de cardinaux, d'archevêques et de prélats se sont honorés de son patronage, et par l'autorité de leur exemple, ou de leur parole, ont travaillé avec zèle à propager sa dévotion. A ceux dont les noms ont déjà figuré dans les pages qui précèdent, nous pouvons ajouter Urbain II, Urbain V, Grégoire X, Urbain VIII, Grégoire XI, Innocent VI, Benoît XIII, Clément VII, Paul III, Clément XIII, Grégoire XVI et Pie IX.

Il serait trop long d'énumérer les rois, les reines, les princes et les princesses qui se sont fait gloire de leur dévotion à sainte Anne. On pourrait citer des dynasties entières, et entre toutes, celle de nos rois, les maisons de Lorraine, d'Espagne et de Savoie. A ces noms plus connus, nous ajoutons les suivants, qui honorent le patronage de sainte Anne.

(1) *Mater honorificata* a Joanne Thoma.

Anne, roi des Saxons orientaux : le vénérable Bède l'appelle un homme vraiment religieux et irréprochable dans sa conduite. Il convertit au christianisme Cenwalk, roi des Saxons occidentaux, qui se réfugia chez lui pendant trois années. Il mourut en 654, et fut honoré comme saint dans quelques petites îles du Nord.

L'empereur Charlemagne.

Anne, fille de Janus, roi de Chypre, mère du Bienheureux Amédée de Savoie, et Anne de Savoie, sa petite-fille.

Anne, la vertueuse duchesse de Mazovie, qui introduisit les Franciscains à Varsovie. Sa très-glorieuse patronne intervint miraculeusement dans la construction de leur église, qui lui fut dédiée.

Saint Ladislas de l'ordre de Saint-François : il entra dans le couvent fondé par la duchesse.

Anne, épouse de Wladimir, duc de Russie : elle convertit son époux à la vraie religion du Christ.

Anne, sœur de saint Casimir, roi de Pologne.

Louis II, roi de Naples, et Marie de Blois, sa mère.

Le roi Jacques et la reine Jeanne d'Aragon.

Le *bon roi Réné* d'Anjou.

Anne d'Autriche avait apporté d'Espagne la plus tendre devotion envers sa patronne : par son exemple, ses largesses, ses pieux pèlerinages à Apt et à Auray, elle contribua beaucoup à la ranimer, à la faire refleurir dans toute la France. Sa piété ne fut pas sans récompeuse : contre tout espoir, elle obtint de sainte Anne un fils qui devint l'un de nos plus grands rois : Louis XIV. Ce prince, de même que son pieux père, fut très-dévot à la Sainte : il dut sans doute à son intercession de revenir, dans ses dernières années, de ses déplorables égarements, de se résigner aux revers qui le frappèrent et de faire une mort chrétienne.

Henriette, reine d'Angleterre.

Anne de Gonzague, dont les dernières années furent si édifiantes. Le grand Bossuet a célébré les vertus de ces deux princesses.

La bienheureuse Anne de Schlusselberg, duchesse, et ensuite abbesse d'un monastère de ce nom.

En sortant du palais des rois et des grands de

la terre, les noms de saints, de savants et de personnes de toute condition qui, par leurs vertus exemplaires, ont illustré la pieuse phalange des serviteurs de sainte Anne se présentent par milliers. Citons seulement saint Pierre Damien.

Saint Vincent Ferrier, le prodige de son siècle.

Denys le Chartreux, Richard de Saint-Laurent, sainte Brigitte, sainte Colette, saint Elzéar et sainte Delphine.

Philippe de Cabassoles, patriarche de Jérusalem.

Anne, femme du martyr saint Conon. Ces deux chastes époux imitèrent l'angélique union de Marie et de Joseph; leur vertu fait la gloire de l'Isaurie.

Sainte Anne, mère du martyr saint Quiriaque : les actes de sa passion nous donnent la plus haute idée de son héroïque amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Anne, mère de saint Julien l'Hospitalier.

Anne, mère du bienheureux Grégoire, de l'ordre de Saint-Augustin.

Les bienheureuses Anne de Kinglaw et Anne Wansalerin, de l'ordre de Saint-Dominique.

Anne-Marie de Vitriola, religieuse Augustine, morte à Mantoue en odeur de sainteté, en 1567.

La vénérable Anne-Marie, fille spirituelle de saint Pierre d'Alcantara.

La bienheureuse Marie-Anne de Paredès, le Lis de Quito.

La vénérable Anne-Marie Taïgi, dont on instruit en ce moment le procès de béatification.

Saint Jean de Kenty : il fut enseveli dans l'église de Sainte-Anne à Cracovie; les miracles qu'il y opère ajoutent à la gloire de sa très-sainte protectrice.

M. Ollier; Jeanne de la Noue, fondatrice des *Sœurs de Sainte-Anne*.

M. de Kériolet, le modèle de la pénitence chrétienne.

Le P. Anne de Noue, mort en odeur de sainteté au Canada, en 1646.

Henri-Marie Boudon, filleul d'Henriette, reine d'Angleterre.

Nous ne pouvons prolonger indéfiniment cette énumération : au-delà de certaines limites, elle cesserait d'avoir son utilité et même son intérêt.

Sainte Anne n'a pas seulement été l'objet de la

dévotion publique et privée des membres de l'Église, elle a aussi reçu les hommages les plus tendres et les plus constants des ordres religieux, la portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Dans tous les temps, dans toutes les contrées, ils lui ont été dévoués sans exception. Mais parmi ces tribus saintes, il en est qui se sont distinguées par le témoignage de leur piété filiale, et qui ont su l'inspirer à d'autres avec plus de zèle et de succès. Le Carmel, l'ordre de la Sainte Vierge par excellence, n'a pas été surpassé dans ce saint apostolat : il l'exerça longtemps en Orient, où il maintint cette dévotion ; plus tard il s'en fit l'ardent promoteur dans l'Église latine. Il a produit une foule d'écrivains et de panégyristes qui, en diverses langues, ont popularisé le culte de sainte Anne chez tous les peuples de l'ancien et du nouveau monde. Sainte Térèse et tous les enfants du Carmel réformé ont encore enchéri sur ce zèle traditionnel dans cet ordre, et, pour le bonheur de provinces entières, ont gagné à sainte Anne une foule de serviteurs dignes d'elle.

Ces faits si connus nous dispensent de citer à l'appui de notre assertion des noms, des titres

d'ouvrages et des monuments. Les Carmes trouvèrent des imitateurs pleins d'émulation dans les Bénédictins, les Chartreux, les Camaldules, les Filles de Sainte Colette. L'ordre de la Visitation, à l'exemple de ses fondateurs, s'est aussi placé sous le patronage de sainte Anne, et sa dévotion envers elle ne s'est jamais attiédie. Un de ses membres les plus illustres, la Bienheureuse Marguerite-Marie, que Pie IX vient de placer sur les autels, et dont le nom est si justement cher à toutes les âmes vouées au culte du Sacré-Cœur de Jésus, aimait avec tendresse, et invoquait avec une grande confiance cette mère si riche en bonté. Pendant qu'elle était maîtresse des novices, voulant inspirer à ses filles la dévotion au Cœur de son bon Maître, elle fit une ébauche assez grossière représentant ce Cœur adorable : elle écrivit autour les noms de Marie, de Joseph, d'Anne et de Joachim, ses patrons de prédilection. Cette image précieuse, malgré l'imperfection du dessin, car elle est le premier monument du culte extérieur rendu au Cœur sacré, a été reproduite par la photographie. Cette digne fille de saint François de Sales avait aussi

recueilli et écrit de sa main, dans un de ses livres de prières, sous forme de salutations, les titres les plus doux et les plus honorables de la très-sainte Vierge. Elle la récitait souvent, elle la conseillait, comme un des moyens les plus puissants de conversion et de persévérance, comme une source d'ineffables bénédictions durant la vie et à l'heure de la mort. Cette salutation renfermait les deux aspirations suivantes :

Béni soit votre père Joachim ;

Bénie soit Anne, votre mère (1).

La famille, si fervente, des *Petites Sœurs des Pauvres* compte autant de servantes de sainte Anne que de membres. La Règle leur prescrit des invocations journalières, et chaque communauté célèbre avec ferveur la fête de la Sainte par une neuvaine préparatoire et une neuvaine d'action de grâce. Cette dévotion exceptionnelle ne doit pas surprendre dans une famille religieuse dont le berceau est la Bretagne, et dont les touchantes origines se rattachent à plusieurs grâces signalées accordées par sainte Anne (2).

(1) Le lecteur trouvera cette salutation à la fin du volume.

(2) L'une de ces grâces est la guérison de leur pieux fondateur. At-

La Compagnie de Jésus, qui dès son origine se consacra à la défense de l'Immaculée Conception, et qui s'employa par l'un de ses enfants à faire maintenir dans la liturgie la fête de la Présentation de Marie, devait aussi compter dans son sein un grand nombre d'hommes remarquables par leur dévotion à sainte Anne. Il suffira d'avoir nommé le Bienheureux Pierre Canisius, le vénérable Lanuza, Alvarez de Paz, le vénérable Louis du Pont, dont nous parlerons plus loin, et Julien Maunoir, l'apôtre de la Bretagne. Le vénérable Pierre Favre, premier

teint, à la suite d'une fièvre typhoïde, d'une incurable affection de poitrine, il se voyait condamné par plusieurs savants médecins à une mort prochaine. Ses filles spirituelles, désolées de la perte dont elles sont menacées, se tournent vers Sainte Anne et s'engagent par un vœu, si elles obtiennent la guérison demandée :

A honorer la Sainte d'un culte tout spécial dans ce qu'elles appellent leur *Petite famille ;*

A ériger un autel en son honneur dans la chapelle de leur maison mère de Rennes ;

A exposer son image à la vénération publique dans toutes les chapelles de leurs autres maisons.

Sainte Anne n'est pas insensible à ces engagements de la piété filiale et à la confiance dont on l'honore elle-même. A partir de ce jour (juin 1850), le vénérable fondateur se sent renaître à la vie : avant la fin de la neuvaine commencée en même temps que le vœu, il est parfaitement guéri, il peut reprendre tous ses travaux accoutumés.

compagnon de saint Ignace et premier prêtre de sa petite Compagnie, demandait à cette aimable Mère de lui obtenir une participation abondante à tous les mérites de sa bienheureuse Fille, comme on peut le voir dans les mémoires spirituels que cet homme éminent nous a laissés.

XVII.

La Dévotion à sainte Anne n'est pas seulement catholique par le nombre infini de ceux qui l'ont embrassée, elle l'est encore, s'il est permis de parler ainsi, par l'infinité des grâces et des faveurs, soit spirituelles, soit temporelles, dont elle est la source.

Presque tous les auteurs qui se sont essayés à célébrer les louanges de notre auguste Aïeule en Jésus-Christ, l'ont fait par un sentiment de reconnaissance; aussi ont-ils donné à la sainte Mère de Marie des titres en rapport avec les bienfaits qu'eux-mêmes ou leurs contemporains en avaient reçus. De ces pieuses invocations, les unes sont restées dans leurs écrits, d'autres ont passé en des litanies approuvées en plusieurs

endroits. Avec les réserves commandées par la Foi, on a appelé sainte Anne, comme sa Fille Immaculée, Refuge des pécheurs, Consolation des affligés, Guide des âmes parfaites, Ferveur des tièdes, Etoile des mers, Chemin des voyageurs, Pain des pauvres, Remède des infirmes, et ainsi de suite, suivant l'inépuisable variété de nos besoins et de nos misères. Ces titres ne sont pas de vains mots, une louange imméritée; ils ne sont que l'expression d'une légitime gratitude, et chacun d'eux trouve sa justification dans une multitude de traits qu'on pourrait citer.

Nous ne pouvons passer sous silence les trophées de la dévotion privée; ils ont le double avantage de stimuler la confiance par l'espoir d'obtenir des grâces semblables, ou d'autres grâces qui nous seraient plus avantageuses encore, et de nous laisser lire parfois dans le cœur compatissant de sainte Anne les attentions les plus délicates, les plus aimables; ils nous dédommagent des lacunes qu'on regrette forcément dans les récits de sa vie. Quelques-uns des faits miraculeux qui suivent ont été constatés suivant les formes juridiques, leur certitude est donc

acquise à l'histoire; d'autres présentant une authenticité moins entière, nous en laissons la responsabilité à ceux qui les ont recueillis. Mais, le lecteur ne l'ignore pas, si la notoriété publique, appuyée de l'affirmation d'un auteur vénérable par sa piété et sa science, ne suffit pas toujours à la rigueur d'un tribunal ecclésiastique, elle est cependant un témoignage toujours respectable, et, en bien des cas, une preuve même décisive pour le chrétien le plus éclairé.

Une note indiquera la source à laquelle nous avons puisé.

Sainte Anne, guide des Ames qui tendent à la vie parfaite.

Le bien et l'avancement de l'âme l'emportent infiniment sur les prospérités de ce monde, sur la santé et la prolongation même de la vie; il est donc juste de commencer par les faveurs inappréciables obtenues dans cet ordre de choses tout spirituel. Sainte Anne comble des biens de l'âme ses dévots serviteurs; jamais leurs demandes à cet égard n'ont essuyé de refus. Soit qu'ils désirent sortir de la fange du vice ou triompher d'une passion violente, soit qu'ils travaillent à l'acquisition d'une vertu spéciale, soit que, déjà fervents, ils se prennent de la noble ambition de suivre les conseils évangéliques, ils peuvent compter sur son appui et sa maternelle assistance. Les miracles de la grâce obtenus par son assistance sont réellement innombrables; malgré l'affaiblissement de la foi,

il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques jours à l'un de ses pèlerinages de France ou de l'étranger. Quoique les traits de sa sollicitude envers les âmes soient assez difficiles à constater, car le plus souvent ils échappent à tout contrôle et l'humilité aime à les cacher, on pourrait cependant en citer un grand nombre dans le genre de ceux qui suivent.

Sainte Colette.

La séraphique et admirable Colette, qui rétablit l'ordre de saint François dans sa ferveur primitive, aimait du plus tendre amour sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge ; elle la vénérait avec une piété extraordinaire, et elle en reçut les grâces les plus signalées et les dons les plus précieux. Un jour que cette vierge la priait de lui obtenir une plus grande plénitude de vertu, elle fut aussitôt ravie en esprit, elle vit sainte Anne, une coupe d'or à la main, parcourir tous les rangs des élus, demander à tous les bienheureux une aumône spirituelle, et les engager même à cet acte de miséricorde. A son invitation, tous les saints jetèrent une pièce d'or dans sa coupe. Alors, tenant toujours sa coupe remplie de ces pièces d'or, elle s'avança auprès du trône de Dieu, et en fit avec joie hommage à Celui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Elle donnait ainsi à entendre qu'elle était disposée à solliciter des grâces non seulement en faveur de sa servante Colette, mais encore en faveur de tous ses serviteurs, et qu'elle s'empressait, après les avoir obtenues, d'en remercier pour eux l'Auteur de tout don.

Sainte Colette parvint, avec l'assistance de sainte Anne, au faîte de toutes les vertus; *fondée* et *enracinée* dans la charité, elle dirigea tous ses efforts à embraser les cœurs de l'amour de Notre-Seigneur et de sainte Anne. Ses fruits dans les âmes furent merveilleux; elle fonda elle-même dix-sept couvents. Sa très-sainte patronne lui obtint en outre le don des miracles : on cite cinq morts ressuscités par ses prières. Enfin, arrivée à l'heureux terme de sa vie, elle s'éteignit dans un doux repos, et alla glorieusement régner au ciel avec son aimable protectrice (1).

(1) Voir les continuateurs de Bollandus, 26 juillet, page 267.

Le Vénérable Père Louis du Pont, de la Compagnie de Jésus.

Le vénérable Louis du Pont, un des hommes les plus versés dans les voies intérieures que l'Espagne ait produits, avait sucé avec le lait la dévotion à sainte Anne, et en avait respiré dans sa famille le plus pur parfum. Il fut redevable à cette bonne Mère d'une infinité de grâces : elle et son très-saint Epoux le traitèrent comme un fils bien-aimé et l'admirent dans leur familiarité.

« Ce Père avait coutume, en récitant son chapelet, de s'unir à la seconde dizaine aux saints » Patriarches, et d'invoquer spécialement saint » Joachim, sainte Anne et saint Joseph.

» Une vision de la vénérable Marine de Escobar, attestée par elle-même dans l'information » faite après la mort du P. Louis du Pont, » nous donne une idée de l'estime que la Reine

» du ciel professait pour son dévot serviteur et
» des bontés dont ses glorieux parents l'hono-
» raient. »

Marie « vint un jour, sous la forme d'une
» jeune enfant, consoler cette fille, que la souf-
» france retenait sur sa couche. Son père, saint
» Joachim, la portait dans ses bras, sa sainte
» Mère l'accompagnait. Le P. Louis du Pont
» marchait à leur suite, revêtu de ses ornements
» sacerdotaux; seulement, au lieu de la cha-
» suble, il portait la chape. Les saints parents
» de Marie lui firent d'abord mille caresses en
» présence de l'illustre servante de Dieu; puis
» Louis se mit à deux genoux, et, avec un pro-
» fond respect, il reçut entre ses bras, des mains
» de saint Joachim, cette très-sainte et très-pure
» Enfant. S'approchant alors de la malade res-
» pectueusement et à genoux, il lui fit baiser les
» pieds de Marie, qu'il remit, aussitôt après cet
» acte de vénération, entre les mains du saint
» Patriarche (1). »

(1) Vie du vénérable Père Louis du Pont, de la compagnie de Jésus, par le Père Cachupin, traduction Castermann, p. 335, 336.

Armelle Nicolas.

Armelle était une humble fille de la Bretagne. Dès qu'elle sut que sainte Anne était la mère de la très-sainte Vierge et l'aïeule de Jésus-Christ, elle se prit d'une tendre dévotion pour elle.

« Comme je sentais en moi, dit-elle, un désir insatiable de gagner les bonnes grâces de l'un et de l'autre, je fus fort inspirée de m'adresser à sainte Anne, comme à celle à qui la Nature et la Grâce donnaient plus de pouvoir auprès d'eux qu'à aucun autre saint ou sainte. Pourvu, pensai-je en moi-même par l'inspiration de l'Esprit-Saint, pourvu que cette grande sainte m'aime, elle me donnera sans doute entrée auprès de sa Fille ; et quand j'aurai accès auprès de l'une et de l'autre, je suis assurée d'arriver à Celui que j'aime, et sans lequel je ne puis vivre. Ceci se passait dans les premiers temps, alors que je n'avais pas encore fait ren-

contre de l'objet de mon amour, et que je brûlais de le posséder. Je m'adressais à toutes les créatures, afin qu'elles me l'enseignassent, mais surtout à cette grande Sainte, lui disant souvent que je ne la laisserais point en repos qu'elle ne m'eût fait trouver Celui que j'aimais. La plus ordinaire situation de mon esprit dans ce temps-là était de me tenir entre sainte Anne et la sainte Vierge, attendant qu'elles voulussent me donner leur béni Enfant, lequel il me semblait voir au milieu d'elles. Mon esprit me fournissait mille prières à leur faire à ce sujet, et je les répétais incessamment dans le fond de mon cœur. »

Le démon, jaloux de l'honneur qu'on rend aux saints et du bien qu'ils font aux hommes, voulut ôter à Armelle la dévotion qu'elle avait à sainte Anne. Il s'efforça de lui en inspirer du dégoût, de l'aversion même, au point qu'un jour, étant en prière devant l'image de la Sainte, elle se sentit portée à proférer contre elle des blasphèmes. Armelle en conçut une extrême affliction ; mais son confesseur lui ayant dit que cela s'était fait contre sa volonté, elle se rassura. Tous les efforts du démon furent sans effet, et

ne servirent, contre son intention, qu'à rendre Armelle plus affectionnée au culte de la glorieuse Mère de Dieu (1).

Ceux qui ont lu la vie de cette pieuse fille de la Bretagne savent à quelles vertus héroïques et à quelle sublime oraison elle parvint sous la conduite d'une si bonne Maîtresse.

Cher lecteur, vous n'obtiendrez peut-être pas, par son intercession, des faveurs exceptionnelles, comme ces âmes entièrement vides d'elles-mêmes, et vous ne pouvez sans danger aspirer à ces grâces miraculeuses; mais si vous lui rendez des hommages assidus, vous ne tarderez pas à prendre goût aux choses de Dieu et à mépriser toutes les autres. Sainte Anne réchauffera votre cœur de l'esprit de *grâce* et de *prière* (2), et vous saurez bientôt combien elle est ingénieuse et persévérante dans les soins qu'elle prodigue à ses fils adoptifs.

(1) Vie d'Armelle Nicolas, par l'abbé Busson. Gaume frères, Paris, 1843.

(2) Zacharie.

Sainte Anne, Consolation des Affligés.

Un habitant de la ville de Cologne tomba dans un abattement si grand, une affliction si profonde, qu'il commençait à s'abandonner au désespoir; il lui semblait impossible de jamais sortir d'une telle angoisse. Il reçut d'un pieux Dominicain le conseil d'appeler à son aide sainte Anne, dont les malheureux reçoivent toujours un prompt secours. Sur ses instances, il commença avec beaucoup de ferveur, de larmes et de prières, à implorer son assistance, et ce ne fut pas en vain : à cette furieuse tempête succéda un calme profond, son âme recouvra une sérénité parfaite. Il goûta désormais une paix si grande que son désespoir s'évanouit pour toujours, et qu'il ne put douter de l'accueil fait à sa prière par la très-douce sainte Anne.

Je l'avoue, ajoute l'auteur de ce récit, je préfère de beaucoup ces guérisons de l'âme aux

cures corporelles, que souvent le médecin réussit à opérer à l'aide de son art; quand le patronage des saints a fermé les plaies de notre cœur, notre gratitude ne doit pas être moindre que si l'on nous avait rendu mille fois l'usage des yeux ou des oreilles. Cet homme ne fut pas ingrat envers sa consolatrice : il fit mouler sa statue en cire et la lui offrit. Elle resta longtemps exposée, et contribua beaucoup à inspirer à un grand nombre de malheureux le culte de cette tendre Mère (1).

Tous les auteurs qui, à des époques diverses, ont recueilli quelques traits de sa protection, rapportent beaucoup de faits semblables. Tous l'affirment : sainte Anne est surtout secourable aux affligés, et ils invitent hardiment les cœurs ulcérés à recourir à sa maternelle pitié. Cher lecteur, quelle que soit votre peine, faites cette heureuse expérience.

(1) Dorlandus, cité par les continuateurs de Bollandus, page 269.

Sainte Anne, Remède des Incurables.

Pierre Van Tomme, de Bottelaere, et demeurant actuellement à Tournai, où il a travaillé dans l'imprimerie de MM. Castermann, fut atteint d'une paralysie complète. Il devint incapable de faire le moindre mouvement et dut recevoir sa nourriture comme un enfant au maillot. Après avoir passé deux ans à l'hôpital et deux ans chez lui dans ce triste état, il éprouva une légère amélioration; un de ses bras et sa jambe droite recouvrèrent un peu de vie et lui laissèrent, à l'aide de deux béquilles, la liberté de faire quelques mouvements. Mais, pour comble de malheur, quatre ans plus tard son état se compliqua d'une grave affection de poitrine, et après deux ans d'un traitement inutile, le médecin la déclara incurable. Ne pouvant sortir de chez lui, ne sachant où trouver un soulagement et une consolation, il se tourna vers sainte

Anne, et forma le projet de faire un pèlerinage à Bottelaere, si elle voulait lui en donner la force. Quoiqu'il eût déjà reçu les derniers sacrements depuis trois semaines, et qu'on n'attendît plus autour de lui que le moment de sa mort, il n'avait pas cessé d'espérer et de nourrir son dessein, fort chimérique au jugement de ses amis ; enfin un jour, plus que jamais pressé intérieurement, il reprend ses béquilles, malgré la résistance et les larmes de sa femme, qui le suit à regret, puis, aidé d'un compagnon charitable, il finit par atteindre la station du chemin de fer. Là se renouvelle encore une scène déchirante : Joséphine Doyen, sa femme, fond en larmes et dit un dernier adieu à celui qu'elle n'espère plus revoir.

Pierre Van Tomme arrive bientôt à Gand. Mais comment parvenir à Bottelaere? Il met trois jours pour faire ce trajet de deux lieues! Enfin il peut s'y reposer de ses fatigues le 22 juillet 1857. De ce jour au dimanche suivant il ne prend qu'un peu d'eau et de lait, et il fait ses dispositions pour se rendre à l'église le mardi suivant, afin d'entendre la messe qu'on y célèbre de temps im-

mémorial en l'honneur de sainte Anne, à huit heures du matin. Mais, apprenant le samedi que le lendemain même est la fête de la Sainte, il change de résolution. Il fait donc un nouvel effort le dimanche matin, il reprend ses béquilles, et, à l'aide de son beau-frère, arrive exténué au sanctuaire. A l'aspect de l'image miraculeuse de la sainte, il sent un frisson parcourir ses membres ; à peine s'est-il assis devant elle, que son émotion devient de plus en plus vive, il change visiblement de couleur, son visage se couvre de pâleur, et de fâcheux symptômes font redouter une congestion interne. On l'entoure avec inquiétude, on dégage sa cravate, on s'attend à une catastrophe. Dans ce trouble extraordinaire, Van Tomme, ne pouvant apprécier ce qui se passe en lui, croit lui-même être à sa dernière heure. Cependant, à l'offertoire, il entend une douce voix lui dire : « Marche sans béquilles. » A l'instant il demande à son beau-frère quelle est la personne qui lui parle. Celui-ci lui répond que personne ne lui adresse la parole, et l'engage à prier en silence. Alors Van Tomme, commençant à croire

qu'il venait d'entendre la voix même de sainte Anne, prie cette bonne Mère de vouloir bien lui répéter encore une fois ce qu'il doit faire. De nouveau il entend cette voix suave lui répéter : « Marche sans béquilles. » Van Tomme aussitôt s'approche du trône de sainte Anne, dont il est éloigné de deux ou trois pas seulement, y dépose ses béquilles, retourne à sa place, et, ce qu'il n'avait pu faire depuis dix ans, s'agenouille avec la plus grande facilité. Cet événement miraculeux a eu pour témoins tous ceux qui ce jour-là ont assisté à la messe solennelle, c'est-à-dire autant de fidèles que la grande église de Bottelaere peut en contenir. Tous en ont été vivement frappés, et la plupart émus jusqu'aux larmes. Après la messe, Pierre Van Tomme est appelé à la sacristie, et à peine se trouve-t-il en présence M. Van der Mearen, curé de Sainte-Anne, qu'il s'écrie : Monsieur le curé, je suis guéri ! O Jésus, Marie, comment ai-je pu mériter cette grâce? Dans l'après-midi il revient à vèpres et au salut; tous les jours de l'octave il assiste à la messe. Depuis ce jour mémorable, il a marché sans aucune peine, redressé comme

avant sa paralysie. Des milliers de personnes ont pu se convaincre de cette parfaite guérison, et en ont témoigné leur reconnaissance à sainte Anne. Le 4 août au matin, Pierre Van Tomme est parti de Bottelaere entièrement guéri, pour retourner à Tournai (1).

(1) Extrait d'un recueil écrit en flamand, par M. le chanoine J. Tollenaere, 1858.

Sainte Anne, Réformatrice des Communautés religieuses.

Non loin de notre monastère, écrit Dorlandus, se trouve une abbaye de religieuses dont la conduite fut quelque temps fort déréglée, où toutes les lois de la justice et de la discipline furent méconnues; l'abbesse tolérait ces désordres. A sa mort, une autre lui succéda, mais d'un caractère bien différent. Ferme, juste, attachée à sa règle, elle ne pouvait, sans un profond déchirement de cœur, rester le triste témoin de la ruine spirituelle de ses sœurs. Pressée d'un ardent désir de les ramener dans le sentier de leurs saintes institutions, elle mit en œuvre tout ce que son zèle put lui inspirer, prières, menaces, exhortations, bons exemples : ce fut inutilement. Ces pauvres égarées, attachées à leurs coupables habitudes, ne voulaient pas entrer dans une voie si différente de celle qu'elles avaient suivie jusque-là.

La nouvelle abbesse était fort dévote à sainte Anne. Dans son affliction, elle commença à l'invoquer de tout son cœur et avec d'abondantes larmes : O sainte Anne, si vous le voulez, vous pouvez m'aider dans mon impuissance; vous pouvez retirer des abîmes du mal ces brebis que m'a confiées le suprême Pasteur, et les faire rentrer dans la voie de la justice. Comme elle adressait fréquemment cette prière et beaucoup d'autres à sa bonne Mère, le cœur de sainte Anne en fut touché. L'Esprit-Saint changea tout à coup les volontés naguère si rebelles de ces religieuses, il répandit sur elles une telle abondance de grâces, que toutes revinrent à la plus exacte observation de la règle. « *Les pervers se corrigent difficilement,* » dit l'écrivain sacré, une intervention surnaturelle peut seule ramener les âmes perdues. Cette conversion extraordinaire ne laissa donc aucun doute sur l'intervention de la très-sainte mère Anne.

L'abbesse, transportée de joie d'un si grand changement de *la droite du Très-Haut*, se dévoua encore plus elle-même, avec ses sœurs, au culte de sainte Anne, à qui elles devaient

toutes la grâce de Dieu et la sainteté de la vie.

Que d'autres pensent ce qu'ils voudront de ce prodige; quant à moi, je le trouve beaucoup plus merveilleux que tous ceux insérés dans ce recueil. Tout est également facile à Dieu, mais il lui est cependant bien plus glorieux de changer subitement des cœurs pervers et de les rendre justes et saints que de ressusciter des morts, ou d'apporter quelque soulagement à nos misères. Délivrer une âme de la mort spirituelle, n'est-ce pas une œuvre mille fois plus belle que de l'arracher au tombeau, pour la faire rentrer dans un corps voué à un nouveau trépas (1)?

Cette supérieure zélée, que la charité ne permettait pas à un auteur contemporain de désigner plus clairement, n'est pas la seule qui ait obtenu un pareil secours de notre Sainte; on pourrait en citer bien d'atres, notamment le vénérable Jean Trithème et sainte Colette, dont nous avons déjà parlé.

(1) Dorlandus, cité par les continuateurs de Bollandus.

Sainte Anne, Providence des Enfants de ceux qui la servent.

Sainte Anne prend réellement un soin particulier des enfants de ses amis ou de ceux qu'on lui confie. Mères chrétiennes, et vous tous qui, par devoir ou par vocation, dirigez les premiers pas de l'enfance, ne dédaignez pas son puissant patronage.

Catherine di Leo, de la vallée de Sainte-Marguerite, en Sicile, diocèse d'Agrigente, était fort dévote à sainte Anne. Elle avait un fils tendrement aimé, nommé Didaco et âgé d'un peu plus de cinq ans. Cet enfant, jouant un jour dans un jardin contigu à la maison paternelle, tomba malheureusement dans une grande pièce d'eau sans qu'on s'en aperçût.

Cependant sa mère, inquiète de son absence, le fait chercher par ses servantes; on le trouva bientôt flottant sur l'eau, la tête appuyée sur

un petit morceau de bois. A la vue de ce spectacle étrange, les domestiques appellent sa mère en poussant de grands cris; celle-ci accourt éplorée, et, n'écoutant que la voix de l'amour maternel, elle descend dans l'eau, pendant qu'une de ses filles la retient par la main; elle ne cesse d'invoquer sainte Anne, s'avance hardiment, et parvient à retirer son fils sain et joyeux.

Dès qu'il fut hors de danger, sa mère lui demanda comment il avait pu surnager si longtemps. Cet innocent enfant lui répondit avec simplicité qu'une dame âgée, vêtue de blanc et semblable à l'image vénérée dans l'église des Frères Mineurs, l'avait soutenu sur l'eau. La mère de Didaco a souvent attesté ce prodige sous la foi du serment, et les prédicateurs de ce temps l'ont plus d'une fois raconté au peuple pour ranimer sa confiance et sa dévotion (1).

(1) Domenico del Burgio, cité par les continuateurs de Bollandus.

Sainte Anne, Protectrice des Artisans exposés à des travaux périlleux.

Un témoin oculaire nous écrit du Tyrol : « Sainte Anne ne trompe pas la confiance de » nos pieux montagnards; jugez-en par le fait » suivant, dont on n'a jamais contesté la par- » faite exactitude. Les désastres auxquels étaient » exposés nos mineurs arrivaient si fréquem- » ment qu'on disait proverbialement : *Femme » de mineur, femme veuve.* On a eu l'heureuse » inspiration de recourir à sainte Anne; on a » construit une chapelle en son honneur, et » tous les mardis les travailleurs s'y réunissent » et y entendent la messe. Depuis l'adoption de » cette sainte pratique, il n'est plus arrivé au- » cun de ces malheurs qui plongeaient autrefois » tant de pauvres familles dans l'affliction et » dans le deuil. »

Sainte Anne, Médecin des Malades.

En l'année que les Frères Prêcheurs reçurent à Cologne l'un des doigts de sainte Anne, avec un authentique et des lettres au cachet impérial, il y avait dans cette ville une honnête fille affligée au cou d'une tumeur si douloureuse et si difforme qu'elle était en horreur à tout le monde. Depuis assez longtemps elle s'adressait aux chirurgiens et aux médecins les plus habiles sans en recevoir le moindre soulagement. Elle n'avait plus rien à attendre des ressources de leur art, lorsqu'elle se sentit intérieurement poussée par le Saint-Esprit à mettre toute sa confiance dans la relique de la Sainte. Après de très-ferventes prières, elle alla supplier les Pères Dominicains d'approcher de sa tumeur le doigt de la bonne Mère. O prodige! à peine fut-il en contact avec le cou monstrueux de la pauvre malade que la tumeur disparut sans laisser aucune trace. Sa tête se redressa comme si elle n'eût jamais souffert aucun mal (1).

(1) Dorlandus, apud Bollandum, p. 269.

Sainte Anne, Pain des Pauvres.

Voici un gracieux prodige comme on en trouve souvent dans l'histoire de la dévotion à sainte Anne; il nous peint son amabilité, il nous révèle les compatissantes tendresses de son cœur, surtout en faveur des petits enfants.

L'an 1671, une famine désastreuse affligea le royaume de Sicile et fit périr un grand nombre de ses habitants. Josepha di Carnozzo, de la petite vallée d'Aydone, fut avec ses cinq enfants réduite, comme beaucoup d'autres, à la dernière extrémité. Elle n'avait que son aiguille pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants. Un jour ceux-ci, mourant de faim, lui demandent avec des sanglots déchirants un pain qu'elle ne peut plus leur donner. Touchée de la plus vive compassion, fondant elle-même en larmes, elle recourt à sainte Anne, à qui elle avait été jusque-là très-dévote, et lui expose sa détresse

en termes attendrissants. Après sa prière, elle se couvre le visage de ses mains, sans doute pour dérober sa douleur à ses enfants, et dans cette attitude elle s'assoupit de fatigue et de lassitude. Son sommeil ne fut pas long; presque aussitôt réveillée par l'odeur appétissante d'un pain frais, elle regarde de tous côtés, cherche avec empressement, et enfin découvre dans sa corbeille à ouvrage, au milieu de ses instruments de couture et de quelques étoffes, un grand pain frais. Elle rend grâce à sainte Anne, partage ce pain, en donne abondamment à chacun de ses petits affamés, s'en rassasie elle-même, et divulgue partout cette marque de la prodigieuse bonté de sa protectrice. Ses voisins lui demandèrent des fragments de ce pain miraculeux, et le conservèrent religieusement en l'honneur de sainte Anne (1).

(1) Domenico del Burgio, apud Bolland.

Sainte Anne, Joie des Mourants.

Si sainte Anne est prompte à exaucer tous ceux qui l'invoquent durant le cours de leur vie, elle ne saurait abandonner ses amis au moment le plus critique, à celui où son assistance leur est le plus nécessaire pour lutter contre les terreurs de la mort et les derniers assauts de l'ennemi. L'expérience n'a pas encore démenti ce que nous affirmons après tant d'autres, et, soit visiblement par elle-même ou par sa très-sainte Fille, soit par une protection non moins réelle, quoique invisible, et par des grâces décisives, toujours elle visite, console affectueusement et fortifie ses dévots serviteurs dans leurs derniers moments. Contre toute possibilité apparente, elle procure souvent les derniers sacrements à plusieurs personnes réduites à la dernière extrémité, et les aide à bien mourir.

De pieux auteurs rapportent le trait suivant :

Marie apparut à un fidèle serviteur de sa mère quelques moments avant sa mort, et lui dit : « Je vous salue, mon bien-aimé frère. — O Marie ! répondit le pauvre moribond, tout pénétré d'une sainte confusion, ô Marie ! je ne suis pas digne d'être appelé votre frère. » Elle repartit : « Si, Anne, ma mère, votre mère chérie, a toujours été dans votre cœur, vous êtes mon frère, et tous ceux et celles qui l'honorent avec la même piété sont mes frères et mes sœurs. Venez recevoir votre couronne (1). »

Pieux lecteur, nous vous souhaitons cet heureux trépas, ou encore celui du bon Nicolazic, l'instrument dont se servit sainte Anne pour répandre des torrents de bénédictions sur sa chère Bretagne.

Nous citons la notice du P. Arthur Martin.

« Yves Nicolazic prouva par sa piété, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il n'avait pas été indigne des hautes faveurs du Ciel. Les événements ne changèrent rien à la simplicité de ses habitudes : loin de se laisser éblouir par l'espèce d'éclat

(1) Joannes Thomas a S. Cyrillo, Mater honorificata.

qui l'entourait à Sainte-Anne, où les pèlerins, surtout les plus distingués, se montraient empressés de le voir et de l'entendre, jamais au contraire il n'éprouva plus d'attrait pour la tranquillité d'une vie inconnue du monde. Ce fut en effet le seul désir de se soustraire à ces marques de considération qui l'engagea à quitter le voisinage du couvent, malgré les offres obligeantes et les pressantes sollicitations des Carmes, pour se retirer dans une métairie qu'il possédait à Pluneret. Là, ses jours se passaient, comme autrefois, partagés entre la prière et le travail des champs ; seulement, de temps à autre, il allait visiter sa bonne Maîtresse. Les religieux lui tenaient une cellule réservée, et le traitaient en toutes choses comme un membre de leur famille.

Aussitôt qu'ils le surent frappé de la maladie qui l'enleva en six jours, ils le firent transporter sur un brancard dans leur infirmerie. Là, il reçut leurs soins assidus avec une reconnaissance qui s'exprimait souvent par des larmes. La prière favorite qu'il répétait à tout instant dans ses douleurs était celle du Sauveur au jar-

din des Olives : Mon Dieu, que votre volonté soit faite. Ayant reçu les sacrements avec de grands sentiments de piété, il parut entrer en agonie. Son confesseur lui suggérait les derniers actes du chrétien, et n'attendait plus que son dernier soupir, quand tout à coup l'on voit son visage, à moitié glacé par la mort, rayonner d'une sainte joie. Ses yeux se fixaient devant son lit et paraissaient ravis du plus doux spectacle..... On le presse de parler, de dire ce qu'il regarde : « Voici la sainte Vierge, dit-il, et Madame sainte Anne, ma Maîtresse. »

Le confesseur eut alors la pensée d'ajouter une nouvelle garantie à la certitude où l'on était déjà de ses révélations. Il court à l'église, et porte avec respect auprès du mourant la statue miraculeuse : « Eh bien ! mon frère, lui dit-il en la lui montrant, sur le point de paraître devant Dieu, êtes-vous prêt à confirmer tout ce que vous avez tant de fois déclaré? — Oui, repartit Nicolazic. — « Et maintenant ne sentez-» vous pas envers sainte Anne la confiance que » vous avez toujours témoignée, et n'êtes-vous » pas bien aise de mourir aux pieds de son

» image, en reconnaissance des grâces qu'elle » vous a obtenues pendant la vie? — Oui, » répondit-il encore. » Le Père, ajoutant que le moment était venu, lui dit de baiser les pieds de la Sainte en témoignage de sa confiance. Il obéit avec des marques sensibles de dévotion, et au même instant il rendit son âme à Dieu. Sa mort arriva le 13 mai 1645, vers midi, à l'âge de soixante-trois ans, vingt ans après la découverte du Bocenno. Il fut enseveli, avec la solennité d'usage à l'égard des religieux, devant le pilier qui sépare la chapelle de la sainte Vierge de celle de sainte Anne, à peu près dans l'endroit où fut trouvée l'image (1).

(1) Le pèlerinage de Sainte Anne d'Auray, par le P. Arthur Martin. Vannes, Galles, éditeur, pages 118, 119.

Sainte Anne, Résurrection des Morts.

En l'année 1657, près du château de Maléville, aux environs de Ploërmel, Vincent Rigon, âgé de trois ans, fils du fermier de Maléville, jouait avec un autre enfant, quand l'un des volants d'une énorme porte-cochère s'échappe de ses gonds et l'écrase. Jacques Mahon, couvreur, travaillait en ce moment sur le toit de la grange; entendant la chute de la porte, il tourne ses regards de ce côté, et, ne voyant plus qu'un seul des deux enfants, soupçonne un malheur. Il appelle aussitôt à son aide ceux qui travaillent dans la grange. Henri Rigon et Pétronille Thomas, les parents du malheureux enfant, et trois autres personnes invitées ce jour-là à dîner chez eux, accourent à ses cris. Ils unissent leurs efforts, et. soulevant avec beaucoup de peine le volant écroulé, qu'une garniture en barres de fer et d'énormes clous rendaient très-pesante, ils

trouvent leur fils la tête fracassée, le sang sortait par les oreilles, le reste du corps était broyé. Ses parents le relèvent dans ce pitoyable état, privé, au jugement de tous, de mouvement et de vie, et le portent dans la cuisine de la ferme. Là, éperdus de douleur, ils obéissent à la secrète inspiration de le recommander à sainte Anne, et promettent de le conduire à son sanctuaire s'il revient à la vie.

Aussitôt, à la stupeur de tous les assistants, l'enfant se met à respirer et à parler; bien plus, les os de la tête qui semblaient avoir été le plus broyés reviennent visiblement à leur place, excepté un seul sous l'oreille gauche, où il reste encore une si grande cavité, qu'on peut y cacher une partie du pouce. Un chirurgien fut mandé, il examina cette dépression et jugea nécessaire de pratiquer une opération afin de ramener l'os à sa place naturelle. Mais le père s'y opposa, espérant de la protection de sainte Anne l'entière et parfaite guérison de son fils. L'événement répondit à sa confiance. En récompense de cette insigne faveur, les parents accomplirent leur vœu et conduisirent leur fils au sanctuaire vénéré, où

une foule considérable entendit avec une grande consolation le récit de ce miracle ; ils en laissèrent le souvenir retracé dans un tableau. Ce monument fut suspendu à la voûte de la chapelle. L'examen juridique de ce fait miraculeux se fit dans la même année devant le curé de la paroisse et les officiers du roi. Six témoins déposèrent de la vérité du fait (1).

(1) Voyez les continuateurs de Bolland., pag. 283.

Sainte Anne, Délivrance des Possédés, Défense des Vierges.

Barbe Heibrant, pieuse fille de Tournai, avait fait vœu de chasteté, et vivait suivant la règle du tiers ordre de saint Dominique. Son père, homme impie et cruel, l'avait maudite à plusieurs reprises, et, sur son refus de se marier, malgré ses instances et ses menaces, dans un accès de colère, il l'avait même donnée au démon, souhaitant qu'elle en fût possédée. Afin d'échapper aux mauvais traitements et à la séduction, elle quitta la maison paternelle et se rendit chez une de ses amies. Là elle espérait pouvoir se consacrer entièrement au service de son céleste époux; mais cette fuite, en déconcertant les desseins de son père, ne fit que provoquer de sa part de nouvelles malédictions avec les vœux les plus diaboliques. Enfin, Dieu voulant tout à la fois éprouver la vertu et la

patience de cette sainte fille, et punir ce père dénaturé en le ramenant à des sentiments chrétiens, permit qu'elle fût réellement possédée d'un démon qui, durant vingt ans, la tourmenta cruellement. Elle fut en proie à des accès douloureux dont elle avait horriblement à souffrir, quand elle voulait se confesser et communier. Les exorcismes de l'Église et les autres moyens surnaturels parurent impuissants contre les violences de l'esprit de ténèbres. Durant dix-neuf ans, elle n'en obtint que des soulagements momentanés. Dieu avait réservé à sainte Anne cette miraculeuse délivrance. Barbe ayant appris les grands prodiges opérés par son intercession à Bottelaere, et principalement la guérison de ceux que le démon tourmentait, fit vœu à l'instant de s'y rendre pour honorer cette sainte Mère. A partir de ce moment, le démon perdit de son pouvoir sur elle, il ne put plus la tenter ni la tourmenter avec la même force. Il se plaignait d'une manière étrange de sa bonne résolution. Tantôt, suivant ses aveux, il ne devait sortir qu'à Bottelaere, devant sainte Anne, dont il ne pouvait supporter l'image; tantôt, en vomissant d'hor-

ribles blasphèmes contre la Sainte, il assurait qu'il saurait bien empêcher sa victime de s'y rendre. Cependant Barbe ne se laissa point effrayer : sur l'ordre de son confesseur, dont elle reçut la bénédiction, elle se rendit à Gand, et de là à Bottelaere, en compagnie des Frères Dominicains à qui on l'avait recommandée; là, sur la fin de l'année 1652, elle reçut, par les mérites et l'intercession de sainte Anne, une guérison parfaite.

D'un autre côté, son coupable père, si longtemps le triste témoin des terribles effets de ses malédictions sur sa sainte fille, rentra en lui-même, pleura son crime avec des larmes amères, fit une confession générale, et obtint des divines miséricordes la grâce d'une mort chrétienne (1).

(1) Extrait du recueil flamand de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne, Ressource des Communautés pauvres.

Nous empruntons encore un trait au pieux Dorlandus. Sur le témoignage de son respectable narrateur, nous n'hésitons pas à le reproduire. « De nos jours est arrivé, dit-il, le prodige suivant. Un Ange de Dieu sous la forme d'un pèlerin frappe, vers le coucher du soleil, à la porte d'un monastère de religieuses et y demande l'hospitalité (1). La portière lui répond : Mon frère, je vous recevrais volontiers, mais nous sommes tellement pauvres, notre détresse est si extrême, qu'il nous serait bien difficile de vous fournir les choses nécessaires à votre subsistance. Allez donc, je vous en prie, vous adresser au plus proche hospice, et tâchez de vous faire recevoir. L'Ange fait une nouvelle instance : Ma sœur, c'est ici

(1) A chaque monastère, le lecteur ne l'ignore pas, était annexé un corps de logis pour les étrangers.

qu'on m'envoie, il faut absolument que j'y passe la nuit. La portière répond : Que m'importe celui qui vous envoie? C'est son affaire; mais moi, je ne puis vous introduire. Alors l'Ange, ayant recours à la prière, lui dit : Chère sœur, je vous en conjure au nom de la bonne Mère sainte Anne, je sollicite la faveur de rester ici une nuit; n'est-elle pas assez riche pour vous indemniser vous et votre communauté, et même bien au-delà de ma dépense? A ces mots la sœur, très-affectionnée à sainte Anne, ouvre aussitôt à l'Ange, et s'empresse de lui servir tout ce qu'elle peut trouver.

» A peine le céleste messager a-t-il goûté un peu de nourriture, qu'il lui dit : Allez vite et convoquez toutes les sœurs du monastère, il faut que je leur annonce la parole du Seigneur. Celles-ci s'étant réunies, il leur parla de la sorte : « Chères sœurs, Dieu voit d'un œil compatissant et miséricordieux votre affliction et votre pénurie de toutes choses; il est touché de la détresse que vous avez soufferte jusqu'ici, et il m'a député vers vous pour vous soulager. Vous avez trop négligé, jusqu'à ce jour, le culte de sainte Anne,

Mère de la très-sainte Vierge ; prenez donc courage, et désormais honorez-la plus assidûment : elle vous procurera, avec l'abondance des choses nécessaires à la vie, de grandes richesses spirituelles et un accroissement dans toutes les vertus. Elle est la très-douce consolatrice des pauvres et des affligés, et nul de ceux qui s'adressent à elle ne sera frustré dans son attente. Sainte Anne est le refuge de tous les malheureux : elle tend une main secourable aux naufragés et à tous ceux que la tristesse ou le désespoir consument. »

Leur ayant ainsi donné par ces exhortations et d'autres, empreintes d'une merveilleuse éloquence, une haute idée de la gloire de sainte Anne, et les ayant remplies de son amour, il tira de son sein un tableau de cette tendre Mère peint avec beaucoup d'art, et leur dit : Recevez cette image, et que sa vue vous fasse aimer et vénérer Celle qu'elle représente. Je vous promets pour l'avenir les prospérités de la grâce et l'aisance nécessaire à votre saint état. A ces mots l'Ange disparut. Les prédictions du céleste envoyé s'accomplirent à la lettre ; ce monastère, qui avait long-temps souffert d'un dénûment préjudiciable

à la discipline religieuse, fleurit désormais de toute manière (1). »

Comme on a pu le remarquer plus haut, sainte Anne fut aussi la fidèle pourvoyeuse de sainte Colette, du vénérable Trithème, de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin. Quelle assistance n'a-t-elle pas aussi prêtée à une autre sainte fille du siècle dernier, Mlle Jeanne de Lanoue, fondatrice des Pauvres Sœurs de Sainte-Anne!

(1) Dorland., apud Bolland., page 268.



Sainte Anne, Lumière des Aveugles.

Sainte Anne est toujours pleine de bonté : la grâce parfaite dont elle accompagne ses bienfaits en double le prix, mais ses procédés les plus aimables sont, ce semble, toujours en faveur de l'âge innocent. Voyez comme la petite Lucie Ferrantelli recouvre la vue.

« A Burgio, mon pays, raconte un religieux écrivain, au mois de juin 1669, Lucie Ferrantelli, fille du notaire Joseph Ferrantelli, eut les yeux couverts de tant de pustules, qu'à la grande affliction de ses parents, elle en perdit la vue. Les ressources de l'art épuisées, la mère vint à notre couvent, entra dans notre église, et se prosternant devant l'autel de sainte Anne, la pria avec ferveur de rendre la vue à sa fille.

» Un des religieux se trouvait par hasard près de l'autel ; témoin de la douleur de cette pauvre femme, et plein du désir de la consoler en quelque

manière, il saisit un bouquet de fleurs exposé devant l'image de sainte Anne et le lui remit, en lui disant : Portez ces fleurs à votre petite fille; sainte Anne, je l'espère, lui fera miséricorde. Cette mère désolée reçoit ce présent dans les sentiments d'une extrême confiance, revient chez elle, et en rentrant, dit à ses enfants : Qui veut des fleurs de sainte Anne? Moi, dit la petite aveugle, au milieu du silence de ses frères, moi, ma mère, je désire les avoir. Elle les prend avec joie, les baise, les applique à ses yeux, et au premier contact, au grand étonnement de ses parents et de toute l'assistance, elle recouvre la vue.

Son père, reconnaissant d'un si grand bienfait, offrit, le mois de mars suivant, un cierge à sainte Anne, et des yeux d'argent, que l'on voit encore jusqu'à ce jour suspendus à son autel. Tant qu'il vécut, il célébra chaque année la mémoire de ce prodige, en offrant un nouveau cierge (1). »

Le petit Laurent Van Melle, fils de Jean Van Melle et de Magdeleine Cornelis, naquit aveugle,

(1) Domenico del Burgio, apud Bolland.

l'an 1642, dans la ville de Gand. Les prunelles de ses yeux étaient tellement contournées, qu'il était impossible d'en voir le blanc. Affligés du triste état de leur enfant, ses parents s'adressèrent à plusieurs médecins. Ceux-ci, après un sérieux examen, déclarèrent unanimement qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, et que cet enfant resterait toujours aveugle. Sa mère, après avoir entendu ce fatal arrêt, se tourna du côté du Ciel. Le vendredi saint de cette année, ayant pris la résolution de faire un pèlerinage à sainte Anne, elle la mit à exécution le mardi de Pâques. Elle porta son petit aveugle à Bottelaere, y communia avec ferveur, y offrit un enfant en cire avec deux yeux, suivit la procession de sainte Anne et demanda ensuite la bénédiction de ses reliques. Comment rendre sa surprise et sa joie, quand elle vit les yeux de son fils s'ouvrir peu à peu? Au bout de cinq ou six jours les prunelles avaient entièrement repris leur place naturelle, et depuis, cet enfant a joui du parfait usage de ses yeux (1).

(2) Extrait du recueil flamand de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne redresse les Boîteux.

David Bruylant, maître d'école à Gand, boitait depuis neuf ans et ne pouvait marcher sans béquilles. Dans l'espoir d'obtenir sa guérison, il avait déjà fait, mais en vain, plusieurs pèlerinages à Montaigu, à Grammont, à Saint-Adrien. Dieu avait résolu de ne la lui accorder que par l'intervention de sainte Anne. Le 17 septembre de l'an 1642, il vint implorer son secours à Bottelaere. Il n'attendit pas longtemps l'effet de sa prière : il fut guéri à l'instant même et put marcher sans appui. Après avoir remercié sa céleste bienfaitrice, il déposa près de son image, en témoignage de la faveur miraculeuse qui venait de lui être accordée, ses béquilles, dont il n'eut désormais plus besoin ; et le même jour, il retourna à Gand à pied et sans ressentir la moindre trace de son infirmité (1).

(1) Archives de Bottelaere, d'après M. le chanoine Tollenaere.

Nous trouvons, dans les *Annales du Nouveau Monde,* un exemple d'une protection semblable. En l'année 1662, Marie-Esther Ramage, de la paroisse de Sainte-Anne-du-petit-Cap, avait été si douloureusement courbée par la souffrance durant l'espace de dix-huit mois, qu'elle ne pouvait plus se redresser. Obligée de se traîner péniblement à l'aide d'un bâton, elle avait perdu toute espérance humaine de recouvrer la santé. Elle se souvient alors que Louis Guymond, de la même paroisse, avait été soudainement guéri d'une grave affection aux reins, en mettant par devotion trois pierres aux fondements de l'église de Sainte-Anne, que l'on commençait à bâtir. Aussitôt elle invoque la Sainte, la priant de lui faire la même grâce qu'à cet homme. Sa prière est à peine achevée, que son bâton disparaît ; elle se trouve sur pied, parfaitement redressée et marchant avec autant de facilité qu'avant sa maladie. Ce prodige a beaucoup servi à confirmer dans la foi toute sa famille, qui avait longtemps vécu dans les erreurs de la Réforme (1).

(2) Relations des Jésuites de la Nouvelle-France. Quebec, 1858.

Sainte Anne, Secourable aux Sourds-Muets.

Sébastienne du Bot, de la paroisse de Sainte-Croix, aux environs de Josselin, en Bretagne, tomba, vers l'âge de neuf ans, dans une maladie qui lui ôta l'usage des jambes et de la langue. Olivier du Bot, son père, la confia au patronage de sainte Anne, et, après une année de souffrance, la fit conduire à cheval à la chapelle miraculeuse de la Sainte, à Auray. Arrivée là, elle reprit l'usage de ses jambes, abandonna ses béquilles devant un grand nombre de témoins, et put marcher avec une grande facilité. Mais Dieu ne voulut pas encore lui rendre la parole; il différa cette grâce à un autre temps, en sorte que cette pauvre enfant resta encore plus de dix-huit ans muette. Durant cet intervalle, elle se confessa souvent par signes, et mena une vie édifiante et pieuse. Devenue orpheline par la mort de ses parents, elle entendit raconter les

nombreux miracles obtenus par l'intercession de sainte Anne, et ces récits lui donnèrent une telle confiance, qu'elle résolut de faire un nouveau pèlerinage à la chapelle de la Sainte, espérant obtenir une seconde fois la faveur refusée d'abord.

Accompagnée de son frère Guillaume du Bot et de plusieurs autres personnes, elle arriva, le jour même de la Pentecôte 1646, à la chapelle de Sainte-Anne, vers quatre heures de l'après-midi, au milieu d'un grand concours de pèlerins qui, dans les solennités, ne manquent pas d'y affluer de toutes parts. Elle s'approcha du saint lieu, priant de cœur, car sa bouche était toujours condamnée au silence, entra dans la chapelle avec de grandes marques de piété, et s'agenouilla dévotement au milieu d'une foule de fidèles. Alors le Saint-Esprit, qui en ce jour rendit disertes les langues des Apôtres, afin qu'elles publiassent les grandeurs de Dieu, délia aussi la langue de Sébastienne, pour faire éclater le pouvoir de sainte Anne. Sébastienne demanda à son frère où étaient l'autel et l'image miraculeuse de la Sainte. A ces premières paroles de sa

sœur, Guillaume du Bot ne peut maîtriser son émotion, il verse d'abondantes larmes; et la conduit à la grille qui entoure l'autel. Là Sébastienne continue ses actions de grâces avec des paroles nettement articulées et répond ensuite aux assistants qui l'interrogent à l'envi, pour avoir d'elle-même un témoignage authentique de ce prodige.

Peu après, l'évêque de Vannes fit constater cet événement par une information juridique. D'après l'acte notarié qui fut dressé, douze témoins affirmèrent que Sébastienne avait été plus de dix-huit ans muette; elle-même l'affirma également, et ajouta que dans la chapelle de Sainte Anne elle s'était senti une grande confiance d'obtenir sa guérison (1).

D'après un procès-verbal daté du mois d'octobre 1626, un gentilhomme de Plouec, diocèse de Tréguier, Guillaume de Quellenec, reçut la guérison instantanée d'une surdité de trois ans. Un vœu à sainte Anne la fit disparaître.

Que n'obtiendrait pas la foi bretonne!

(1) Apud Bolland., page 280

Sainte Anne, Force des Paralytiques.

Il est à Bruges, en Flandre, un monastère de religieuses de Sainte-Anne où, de temps immémorial, le culte de cette vénérable Mère fut toujours en honneur, probablement à cause des nombreux bienfaits que ces pieuses filles reçoivent de son patronage et de son intercession. Un tableau de leur église retrace encore le souvenir d'une de ces faveurs signalées : nous allons la rapporter pour la consolation des infirmes.

Marie Auseils, religieuse de cette communauté, était depuis longtemps affligée d'une paralysie ; elle ne pouvait ni se lever de son lit, ni même aller à l'aide d'un bâton entendre la sainte messe. Dans ce triste état, elle devait recourir aux mains et aux pieds de ses sœurs, qui la transportaient charitablement partout où la piété et le devoir exigeaient sa présence. Dans l'impuissance où elle était réduite, la malade n'avait cependant

pas perdu tout courage : un jour, animée d'une confiance extraordinaire en sainte Anne, elle se fit transporter devant le maître-autel qui lui est dédié. Après de longues et ferventes prières, elle sentit les forces lui revenir; il lui sembla entendre l'image même de sainte Anne lui dire, comme Jésus au paralytique : *Surge, tolle grabatum tuum, et esto sana :* Lève-toi, prends ton lit et sois guérie. Elle obéit aussitôt, se lève, et à l'étonnement de tous ceux qu'elle rencontre, emporte, saine et robuste, le brancard sur lequel on l'avait apportée. Au retour du chœur, toutes les religieuses accourent et mêlent leurs transports d'allégresse aux transports de sa reconnaissance et de sa joie. Toutes rendent de communes actions de grâces de cette guérison d'abord, et ensuite de l'insigne faveur de la divine miséricorde sur la maison. On consigna fidèlement ce prodige dans les archives du monastère, et chaque année, jusqu'à nos jours, on en fête la mémoire (1).

(1) Ejeldalphus a Rickel, apud Bolland., pag. 295.

Sainte Anne, Secourable aux Epileptiques.

Cette tendre Mère ne saurait rester insensible à la prière de ces infortunés si dignes de compassion, et si parfois, pour le plus grand bien de leurs âmes, elle ne les délivre pas toujours entièrement de leur triste infirmité, elle ne manque pas de leur obtenir le soulagement et les consolations dont ils ont besoin, avec des grâces exceptionnelles de résignation et de conformité à la volonté divine.

Le 26 juillet de l'année 1662, Nicolas Drouin, âgé de quatorze ans, de la paroisse de Château-Riché, commença une neuvaine en l'honneur de la très-glorieuse sainte Anne, afin d'être délivré par sa médiation de fréquentes attaques d'épilepsie, qui le mettaient souvent en danger de périr dans les flots, ou au fond de quelque précipice, suivant les endroits où le mal le saisissait. Son espoir et celui de sa famille ne

fut pas trompé. Cet enfant recouvra une parfaite santé, et depuis, il continua tous les ans, avec ses pieux parents, de venir en l'église de Sainte-Anne-du-Petit-Cap, rendre ses actions de grâces à sa maternelle bienfaitrice (1).

(1) Relations des Jésuites de la Nouvelle-France. Québec, 1858.

Sainte Anne, Port des Naufragés.

En 1654, le régiment de Mercœur luttait vainement, sur les côtes d'Italie, contre une furieuse tempête et courait le danger d'un naufrage imminent. Dans cette extrémité, le commandant et les officiers réclament avec confiance le secours de sainte Anne, justement appelée, disent-ils, le port et l'ancre des navigateurs. Délivrés à la suite de leur vœu, ils envoient André Toupin, leur aumônier, fonder une messe à perpétuité dans l'église d'Apt. Cette messe s'est célébrée depuis sous le nom de *messe de Mercœur* (1).

On ne pourrait compter le nombre des ces délivrances prodigieuses, et nous ne devons pas en être surpris : sainte Anne n'est-elle pas le ciel pur et serein dans lequel a resplendi l'Étoile des mers? Nos marins, habitués depuis plusieurs

(1) Archives de l'hôtel de ville d'Apt, d'après M. X. Mathieu.

siècles aux témoignages journaliers de sa maternelle protection, seraient plutôt surpris de voir leur confiance trompée. Si quelqu'un trouvait notre assertion hasardée, qu'il fasse un pèlerinage à Auray, il ne tardera pas à nous absoudre de tout reproche d'exagération.

Nous empruntons encore quelques traits à des recueils étrangers.

Gabriel Aydone, riche négociant de Trapani, avait conçu, dans ses rapports familiers avec le vénérable Innocent de Clusa, une haute idée des mérites de sainte Anne, et par suite il s'était épris envers elle de la plus tendre dévotion. Sur le point d'entreprendre, pour des affaires urgentes, une traversée de Sicile en Sardaigne, il se recommanda d'abord avec ferveur à sa patronne, et s'embarqua ensuite à bord d'un bâtiment neuf et fort solide. La navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur de Maritamo; mais en vue de cette île, son œil découvrit à l'horizon trois nuages de sinistre apparence, signe infaillible d'un orage prochain. Toutefois, le vent étant favorable, il engagea le patron du navire à continuer sa route. Ils n'étaient pas encore à la

moitié de leur voyage, qu'un vent contraire s'élève, et si violent, qu'il déchire les voiles et brise les antennes. Alors notre pieux négociant engage les matelots à recourir à sainte Anne : ceux-ci, hors d'eux-mêmes, et comme fous de désespoir, lui répondent qu'il n'est plus temps de prier, mais de pourvoir à son salut, et qu'il ne reste, pour échapper à une mort certaine, que la chance de se sauver à la nage. Gabriel, ne pouvant ni les calmer ni les convaincre, ne cessait de se recommander à sainte Anne, quand tout à coup le navire désemparé sombre et disparaît dans l'abîme avec tout l'équipage; pas un seul homme n'échappe à la mort. Seul, Gabriel surnage et, dans ce moment critique, avec une foi plus vive encore, redouble d'instances, et pousse des cris suppliants vers sa protectrice. Sa lutte contre les flots n'est pas longue : il voit aussitôt accourir sa bienfaitrice sur les ondes, il l'entend lui dire : « Gabriel, ne craignez point; ayez confiance, je suis ici pour vous retirer de ce danger. » A ces mots, sainte Anne le saisit par le bras, l'emporte sur les eaux, le pose doucement à terre et disparaît. De retour à Trapani,

Gabiel Aydone raconta souvent ce prodige avec une grande effusion de reconnaissance et de larmes, et par son exemple, contribua beaucoup à répandre parmi ses concitoyens la dévotion à sainte Anne (1).

Au mois de février de la même année, un habitant de la même ville de Trapani, Paul Marciante, que ses affaires appelaient à Naples, monta à bord d'un bâtiment frété par Jérôme Confalone. Le vent, d'abord favorable, changea dès le début de la traversée, et souffla bientôt avec tant de furie qu'on fut contraint de jeter la cargaison à la mer; puis, coup sur coup, la mâture fut brisée, les voiles volèrent en lambeaux, et le gouvernail fut emporté par la violence de la tempête. Désespérant de sauver leur corps, les marins et les passagers songèrent alors au salut de leur âme. Trois religieux du tiers-ordre de Saint-François, qui se trouvaient à bord, exhortaient l'équipage à implorer les divines miséricordes et à recevoir l'absolution. Mais pendant cette pieuse préparation à la mort, le bâtiment donna sur un

(1) Apud Bolland, p. 292, 26 julii.

écueil et se partagea en deux. Aussitôt chacun saisit la première planche qui lui tombe sous la main, et avec son aide tente de se soutenir sur les vagues, mais nul n'échappe à la mort, excepté Paul Marciante et son fils âgé de quinze ans. Celui-ci, en invoquant le très-doux nom de Jésus, fut porté sur le rivage par une main invisible. Son père, cramponné à une planche, était ballotté sur les flots; pour comble de malheur il heurta violemment une grosse pièce de bois, fut gravement blessé, et sa planche lui manqua. Alors notre pauvre naufragé se souvenant de sainte Anne, l'appelle avec une foi vive à son secours. Aussitôt il se sent soulevé sur la mer et porté à terre d'une manière qui lui est restée inexpliquée. Déposé sur le rivage il ne cesse de prier sainte Anne, puis, apercevant au loin, dans les terres, une faible lumière, il s'y traîne comme il peut. Là, un charitable vieillard l'accueille et le réchauffe dans sa cabane (1).

(1) Apud Bolland, 26 julii, p. 293.

Sainte Anne, Secours des Pestiférés.

Claude Robert, dans sa *Gallia Christiana*, page 393, cite le procès-verbal suivant. Nous le traduisons :

« L'an du Verbe incarné 1531, le 7 du mois
» de septembre, les habitants de Dijon, publi-
» quement assemblés sous la présidence de leurs
» vénérables seigneurs ecclésiastiques, à l'occa-
» sion de la peste qui, depuis plusieurs années,
» exerçait ses ravages dans leur ville, et par l'au-
» torité et du consentement de Monseigneur
» et Très-Révérend Père en Jésus-Christ, Claude
» de Long-Vic, Duc-Evêque de Langres et Pair
» de France, et de Maître Nicolas Gauthier,
» chantre de la Sainte-Chapelle, vicaire géné-
» ral, ont fait vœu de célébrer chaque année
» une fête en l'honneur de sainte Anne, mère
» de la Vierge Marie, d'y communier et de so-

» lenniser cette journée avec la même pompe et
» le même honneur que celle de la résurrection
» de Notre-Seigneur.

» Afin d'assurer l'accomplissement de ce vœu
» et de le perpétuer, ces mêmes seigneurs ont
» encore statué ce qui suit. Chaque année on
» fera une procession solennelle le dimanche ou
» la fête qui précède immédiatement celle de
» sainte Anne, suivant qu'il paraîtra plus con-
» venable aux autorités ecclésiastiques ; et un
» prédicateur, en annonçant cette solennité du
» haut de la chaire, exhortera chaque habitant
» à remplir son vœu de la manière qu'il a été
» émis, c'est-à-dire à confesser ses péchés, à
» se disposer à recevoir dignement la sainte
» Eucharistie, le jour de sainte Anne, comme
» chacun s'y est engagé, de peur que le Seigneur,
» irrité de l'oubli de cette promesse, ne per-
» mette de nouveau l'invasion du fléau dont la
» ville était ravagée lors de l'émission de ce
» vœu, et dont elle a été délivrée par les merites
» et l'intercession de sainte Anne, après l'avoir
» émis. Daigne à jamais détourner de nous un
» semblable malheur, ce Dieu très-bon et très-

» grand, qui vit en Trinité parfaite, et règne
» dans les siècles des siècles. Amen. »

Dijon, autrefois si fervente et si dévote envers sainte Anne, n'a pas été la seule ville de France à ressentir sa protection durant les ravages de la peste, ou d'autres fléaux de la colère divine. Bien longtemps avant, une ville autrement privilégiée, trouvait dans le riche dépôt, son précieux héritage, une sauvegarde puissante contre des calamités semblables.

« En 1365, une maladie épidémique fit en peu
» de temps beaucoup de ravages dans Apt, sans
» qu'on pût trouver le moyen d'en arrêter le
» cours. Dans cette extrémité, une personne
» pieuse, atteinte du mal, se voue à sainte Anne
» et recouvre miraculeusement la santé. Chacun
» alors à son exemple implore la Sainte, et le
» soulagement est si prompt que personne ne
» doute qu'il n'y ait là une véritable protection
» du Ciel. En 1373 le peuple est pleinement
» confirmé dans cette croyance. La ville, cette
» année-là profondément affligée, se met sous la
» protection de la Sainte, par un vœu public
» de ses magistrats, et elle est délivrée d'une

» maladie qui, dégénérant en cruelle peste, dé-
» sole la province. Les étrangers, ayant eu re-
» cours au même moyen, en éprouvèrent les
» mêmes effets (1). Et de nos jours, quand une
» maladie inconnue aux siècles passés déjoue,
» par sa malignité, la science comme les prévi-
» sions humaines, et jette, surtout à des périodes
» réglées, la désolation et la mort; quand les
» villes du voisinage sont plus ou moins affli-
» gées, Apt alors éléve des mains suppliantes
» vers sa patronne, et seule elle est épargnée, à
» cinq différentes reprises, quoique de tous les
» lieux déjà infestés on soit venu chercher un
» asile dans ses murs (2). »

(1) Archives de l'Hôtel de Ville d'Apt, d'après M. X. Mathieu.

(2) *Dévotion à sainte Anne,* p. 14, par le même.



Sainte Anne, Trésor des Familles en détresse.

Un père de famille de Renaix était tombé, par une longue suite de malheurs, dans la dernière misère. Il dut renoncer à son petit commerce, abandonner son logis, s'adresser à la charité publique et mendier son pain. Dans son infortune ses pensées se portaient tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, et l'agitaient en sens divers; cependant, malgré les ruses du démon habile à profiter de cet état de fluctuation entre le devoir et le crime, il eut recours à sainte Anne, adopta quelques pratiques de dévotion en son honneur, et la pria avec confiance de venir à son aide. Depuis cette résolution, comme il l'a déclaré lui-même, la bénédiction du Ciel est descendue sur lui et sur sa famille; il a rétabli ses affaires et maintenant, 1716, il se trouve dans une situation plus prospère qu'avant ses malheurs. Aussi

se plaît-il à le reconnaître et à le publier hautement, ces bénédictions ne peuvent lui venir que de sainte Anne, dont il est allé vénérer l'image et les reliques à Bottelaere (1).

(1) Extrait du recueil flamand, de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne, Chemin des Voyageurs.

Sainte Anne semble garder ses véritables enfants comme la prunelle de ses yeux.

Nous lisons dans une vie abrégée de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin :

« La servante de Dieu avait passé vingt ans au
» monastère de la Xara, et il y avait environ
» quatre mois que la nouvelle église était ache-
» vée, lorsqu'elle partit de cette maison pour
» faire une nouvelle fondation. Elle était accom-
» pagnée du Père Jean de Jésus, définiteur. Elle
» voulut avoir pour compagne et protectrice du
» voyage et de la nouvelle fondation sa grande
» avocate, sainte Anne, et elle emporta de
» Villanova-de-la-Xara l'image miraculeuse
» dont nous avons fait mention (1). La Sainte
» lui fit éprouver les bienfaits de sa présence,

(1) Voir le chapitre XV

» surtout en la délivrant d'un grand danger dans
» son voyage.

» Elle devait faire une partie de la route sur
» la rive d'un fleuve : soit par négligence du
» cocher, soit par la pétulance des chevaux, ou
» plutôt par la malice du démon, qui, avant le
» départ, s'était montré visiblement à sœur
» Anne, la menaçant d'un grand malheur,
» comme elle le raconte elle-même, pour la dé-
» tourner de l'obéissance et d'une œuvre si glo-
» rieuse pour Dieu, on vit plusieurs fois la
» voiture où était la servante de Dieu en péril
» évident de tomber dans le fleuve, et par
» cette raison les personnes de sa suite la priè-
» rent, à plusieurs reprises, de descendre pen-
» dant ce trajet. Mais remplie de confiance
» dans la protection de sainte Anne, elle dit
» qu'elle ne voulait pas faire cette injure à sa
» puissance, en se livrant à la crainte. En effet,
» la compagnie, qui était descendue et sui-
» vait la voiture, vit, par un prodige évident,
» les roues d'un côté tout à fait hors de la voie
» du rivage, se mouvoir en l'air, sans soutien,
» au niveau de celles de l'autre côté qui pesaient

» sur la terre, sans que la voiture fût le moins
» du monde inclinée du côté de l'eau ; tout le
» monde en fut dans l'étonnement. Nous n'a-
» vons pas lieu de douter de ce fait, parce qu'il
» fut observé, non par un seul témoin, mais
» par toute la société, pendant un trajet notable
» du voyage, comme on le rapporta ensuite à la
» servante de Dieu (1). »

(1) *Vie de la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin.* Paris, A. Jeanthon, libraire, 1835.

Sainte Anne guérit les Estropiés.

Françoise Rorspoedt, femme d'Adrien Porrye, née et demeurant à Gand, s'était contusionné le bras dans une chute : les meurtrissures étaient graves et dangereuses, et loin de céder à l'action des remèdes, elles dégénérèrent vers le coude en un abcès qui fit craindre la gangrène et ses funestes suites. Après quinze jours d'un traitement inutile, elle se rendit à Bottelaere, accompagnée de quelques amies, de manière à s'y trouver un mardi, jour consacré à sainte Anne. Dès qu'elle y fut, elle éprouva des douleurs plus intolérables encore, elle s'abandonna à la tristesse et au découragement. Elle découvrit son bras à plusieurs personnes, notamment au médecin de Bottelaere. Tous furent effrayés de sa difformité. Cependant, malgré son abattement, la malade retourna encore une fois seule à l'église, et, prosternée devant l'autel et l'image de sainte Anne,

elle répandit son cœur avec des larmes abondantes; elle exposa son infortune avec de profonds gémissements, elle pria la Sainte d'avoir pitié d'elle et de la guérir. Elle persévérait depuis une heure dans ses humbles instances, lorsqu'elle sent tout à coup ses douleurs s'évanouir : elle découvre son bras et le trouve parfaitement guéri ; transportée de joie, elle sort de l'église et court le montrer aux personnes qui le matin même l'avaient vue dans un état si dangereux. Parmi ces personnes se trouvait un hérétique qui ne croyait pas à la puissante intercession des saints; frappé de ce prodige, il se convertit aussitôt sincèrement. Plus tard il entra dans la Compagnie de Jésus, dont il devint un membre très-édifiant (1).

(1) Recueil de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne, Refuge des Mères inquiètes sur le salut de leurs enfants.

Combien d'autres Moniques, si nombreuses dans ce triste siècle, verraient sans doute, promptement, la fin de leurs pieuses sollicitudes, si elles recouraient à sainte Anne!

Une vertueuse mère de famille, de la paroisse de Wabbeke, fit cette heureuse expérience dans le mois de septembre de l'année 1716. Son fils, tombé subitement dans une grave maladie, était depuis trois jours sans parole et sans connaissance. Son pasteur était venu plusieurs fois le visiter, dans l'espérance d'entendre sa confession, mais inutilement; on commençait à craindre sérieusement pour le salut de ce jeune homme, que la violence de ses passions faisait supposer dans un fâcheux état de conscience. Dans son angoisse sa mère s'adresse au Ciel et promet, avec ses autres enfants, un pèlerinage,

nu-pieds, à Bottelaere. A peine a-t-elle fait cette promesse, que son fils recouvre subitement l'usage de la parole, fait sa confession, reçoit les sacrements, et, ayant de nouveau perdu connaissance, ne tarde pas à expirer (1).

(1) Recueil de M. le chanoine Tollenaere.

Sainte Anne, Liberté des Captifs.

« Un capitaine de Nantes, ayant appris que son fils avait été vendu à des Turcs par des corsaires qui l'avaient fait prisonnier, prit le parti dans sa douleur d'aller lui-même en Orient traiter de sa rançon ; mais comme il traversait la Méditerranée, lui-même fut assailli par les pirates, et traîné en esclavage sur la côte d'Afrique. Trois ans se passent au milieu des plus indignes traitements, et dans une situation pire que la mort ; plus d'espoir de retrouver son fils et de revoir sa bien-aimée Bretagne. Mais le moyen de les oublier? Depuis longtemps il n'attendait plus d'autre consolation que la mort, et néanmoins, sur son brûlant rivage, les souvenirs du climat plus doux de sa patrie et de beaux jours de sa liberté avaient beau empoisonner ses maux présents, il n'avait pas la force de s'y soustraire. Dans une de ses longues rêveries, il se rappelle ce qu'il avait entendu dire du pèlerinage de sainte Anne, où tant de malheureux avaient su

trouver des consolations. Cette pensée le frappe : pourquoi ne pas recourir lui-même à la patronne de son pays? Refuserait-elle sa pitié à un pauvre père qui n'était si malheureux que pour avoir tant aimé son fils? Une voix intérieure lui dit que non, et bientôt une confiance extraordinaire lui garantit son prochain bonheur. Il fait vœu de venir, s'il réussit à se sauver, jusqu'au pèlerinage en mendiant son pain. Le vœu fait, il ne songe plus qu'aux moyens de s'évader. Heureusement son maître habitait sur le bord de la mer, et avait en lui assez de confiance pour ne pas surveiller ses actions de trop près. Le prisonnier dresse ses plans en conséquence. Six compagnons d'infortune sont mis dans le complot, et il avise avec eux aux moyens de construire quelque méchante barque qui puisse pour quelques jours les soutenir sur mer. Il fallut renoncer à toute solide charpente, et les matériaux et les instruments leur manquaient : de longs et forts roseaux en durent tenir lieu ; on les lie étroitement ensemble ; de mauvaises toiles cirées servent à les calfater : voilà le navire. S'aventurer sur un pareil esquif pour braver une mer si sou-

vent terrible, presque sans provisions et pour un voyage dont rien ne pouvait déterminer la durée, c'était s'exposer à une perte inévitable ; mais l'excès du malheur leur faisait dédaigner le danger, et le nom de sainte Anne soutenait leur espérance. La nacelle achevée ils s'y jettent avec joie, et, sans boussole, sans voiles, presque sans gouvernail, ils se mettent à ramer vers la France. La moindre brise qui soulevait les flots menaçait de les engloutir. Qu'est-ce donc quand soudain le ciel s'obscurcit, des vents sourds commencent à mugir sur une mer houleuse ? Une tempête se déchaîne. Ils voient du haut des vagues de grands vaisseaux qui se brisent et s'abîment; et eux, ballottés sur leurs roseaux par une mer en fureur, ne peuvent regarder que comme un nouveau miracle chaque instant qui prolonge leur vie. Il était sensible qu'une main invisible les soutenait à travers tant de dangers. Deux jours et deux nuits de fatigues et d'angoisses s'étaient écoulés ; leurs petites provisions étaient épuisées et la terre n'apparaissait pas encore. Que devenir ? Un troisiéme jour se passe, un quatrième sans que l'on découvre aucun rivage.

» N'échapperont-ils donc à la tempête que pour succomber à la faim qui les dévore, et sainte Anne ne ferait-elle son œuvre qu'à demi? Ils ne le peuvent croire, et cependant ils sont près de tomber exténués, quand enfin, le cinquième jour, une voix crie : Terre ! C'était Majorque et le port de Palma. Ils étaient sauvés!

» Lorsque du rivage on vint à découvrir ce singulier navire, personne ne pouvait comprendre d'où il pouvait venir, ni comment il se soutenait sur les flots. La surprise augmenta au dernier point, lorsque aussitôt après le débarquement on vit la nacelle s'enfoncer d'elle-même; mais l'admiration remplaça bientôt la surprise, quand les heureux passagers eurent raconté leurs malheurs, leur vœu et leur miraculeuse délivrance. Le soin de ces pauvres victimes de la barbarie des infidèles revenait de plein droit aux religieux de la Merci des Captifs. Ils furent par eux accueillis, soignés et mis à même d'accomplir sans retard leur promesse. Ces religieux firent plus, ils retirèrent de la mer les restes de leur nacelle et les exposèrent dans leur église comme un monument à la gloire de sainte Anne. »

Autre Trait de la Protection de sainte Anne.

« Quatre bons catholiques, dont trois, Olivier Caille, Julien Gourdais et Laurent de La Granière, étaient des marchands de Cancale, gémissaient depuis dix ans dans l'esclavage des Turcs. Accablés de tout ce qu'on peut imaginer de vexations et d'outrages par des maîtres qui se faisaient une vertu de tourmenter des chrétiens, condamnés en dernier lieu à ramer sur les galères, ils en étaient venus à trouver leur sort absolument intolérable, de sorte qu'ils prirent un jour le parti de chercher au plus tôt la liberté ou la mort. Dans la même galère se trouvaient renfermés avec eux dix-neuf autres esclaves chrétiens; mais les musulmans étaient au nombre de cinquante-huit, et eux seuls étaient libres et possédaient des armes. Les catholiques comprennent le danger sans en être effrayés, car leur espérance est en sainte Anne. Après s'être voués à elle avec cette vivacité de foi qui produit des

miracles, ils font passer leur courage et leur confiance dans l'âme de tous leurs compagnons d'infortune, tous protestants, à l'exception d'un seul. Sainte Anne est le mot d'ordre qui donnera le signal d'un combat à mort; on n'attend plus que l'occasion favorable. Elle ne tarde pas : tout à coup un cri part, un cri terrible; les chrétiens ont brisé leurs chaînes et se jettent sur leurs oppresseurs avec tant de furie que rien ne leur résiste. Jeter les uns à la mer, terrasser ceux qui se défendent, désarmer, enchaîner ceux qui demandent grâce, fut l'affaire de quelques instants. Devenus enfin paisibles possesseurs du vaisseau qui les emprisonnait, ils abordent heureusement à Barcelonne, où sept renégats, qui se trouvaient parmi les captifs, font leur abjuration et recouvrent leur liberté. De Barcelonne les quatre libérateurs de leurs frères vinrent immédiatement accomplir leur vœu à sainte Anne, et déposèrent sur son autel l'étendard de Mahomet comme un trophée de leur victoire (1). »

(1) *Le Pèlerinage de sainte Anne d'Auray*, par le P. Arthur Martin, p. 203 et suivantes.

XVIII.

Pratique de la Dévotion à sainte Anne et à saint Joachim.

Dans les étroites limites que nous nous étions tracées, nous avons essayé jusqu'ici de dire le pouvoir de sainte Anne, son droit à notre vénération, ses bontés pour ses enfants. Il nous reste à indiquer rapidement la manière de lui rendre de dignes hommages. Nous nous servons du mot *indiquer*, car dès qu'il s'agit de dévotion, et par conséquent de pratiques libres et tout à fait facultatives, soit dans le choix, soit dans le mode, nous professons une réserve absolue. Dieu nous garde de la sotte prétention d'imposer comme

préférable, même ce qui nous aurait paru le meilleur! Qui se flattera de connaître les vues particulières de l'Esprit-Saint sur chaque âme en particulier, et quelle témérité de les présumer en jetant tout le monde dans le même moule et de vouloir donner à chacun la forme unique d'un étroit idéal! Ce qui est excellent pour l'un, n'est-il pas souvent impraticable à un autre? La diversité des aptitudes et des goûts spirituels n'est-elle pas infinie? Les indications suivantes n'ont donc d'autre but que d'aider le lecteur dans son choix, de réveiller ses propres industries et de stimuler sa pieuse émulation par la vue de ce qu'ont pratiqué de saintes âmes; souvent sans doute il trouvera beaucoup mieux par lui-même, et ce qu'il aura entrepris de bon cœur, spontanément, vaudra mille fois ce qu'il ferait sur des conseils étrangers. Ces réserves nous ont paru nécessaires.

Il nous semble maintenant que la dévotion à sainte Anne, comme la dévotion à Marie et aux autres saints, suppose, toute proportion gardée, cinq dispositions de notre âme : l'amour, le respect, la louange, l'invocation, l'imitation.

L'amour doit être vraiment filial, intime, pratique, c'est-à-dire capable de nous porter au sacrifice de nous-même. S'il n'avait pas cette tendance à l'action, il serait purement spéculatif, et par là même notre dévotion n'aurait aucun fondement solide; elle serait illusoire. Il faut demander cet amour et le développer par la méditation fréquente des bontés maternelles, des priviléges, des grandeurs, des amabilités de sainte Anne. Aimez-la, cher lecteur, et *faites ce que vous voudrez;* aimez-la surtout pour vous avoir donné Marie Immaculée; aimez-la dans le cœur adorable de Jésus. Aimez-la véritablement; ne vous contentez pas d'un sentiment vague, stérile, de formules routinières; aimez-la, non en paroles, mais par les œuvres.

Un profond *respect* doit accompagner cet amour filial : la dignité et la sainteté de cette auguste Princesse le demandent. Nous devons donc nous pénétrer d'une grande révérence pour son nom, ses images, ses chapelles, ses reliques et tout ce qui peut nous rappeler son précieux souvenir.

La *louange* est l'expression de l'amour respectueux ; elle comprend tous les genres de félicita-

tions, les saints désirs et les témoignages de contentement et de gratitude. Le véritable fils de sainte Anne se réjouira donc des grâces extraordinaires dont elle a été prévenue; des privilèges et des bénédictions dont le Tout-Puissant l'a comblée; de ses joies, de ses destinées et de toutes ses gloires. Il souhaitera ardemment qu'elle soit connue, honorée, aimée, invoquée.

L'invocation dépend de notre confiance et du sentiment que nous avons de notre propre misère. L'invocation ne se commande pas plus que la confiance : on ne saurait donc ni en prescrire les formules, ni lui fixer de bornes. Plût à Dieu qu'elle fût constante! plût à Dieu qu'elle fût de tous les instants! L'enfant qui a faim demande sa nourriture avec des cris et des larmes; sa mère, émue de compassion, accourt et lui présente le sein où il a puisé la vie. Toute souffrance a son langage, et rien n'est plus éloquent que le cri de la douleur. Crions donc vers sainte Anne, la meilleure des mères après Marie; crions avec confiance et notre faim spirituelle ne tardera pas à s'apaiser, nos maux seront dissipés ou allégés.

Invoquons donc son doux nom; son nom béni

s'allie merveilleusement aux très-saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, et sa pieuse répétition est déjà une prière.

Mais afin de rendre nos invocations efficaces, il faut leur joindre l'*imitation*. Ne convient-il pas que sainte Anne puisse nous avouer pour ses enfants, sans avoir trop à rougir de nous? Elle exauce, il est vrai, la prière des plus misérables pécheurs, mais à la fin ne se lasserait-elle pas d'intercéder en faveur de fils dégénérés, obstinés à suivre leurs travers? Efforçons-nous donc, avec son aide, de prendre quelques traits de sa ressemblance et de les imprimer profondément dans nos âmes. Imitons ses vertus, réformons les défauts de notre caractère, luttons contre les penchants vicieux de notre cœur. Saint Augustin n'a-t-il pas dit : « Si nous voulons jouir du com- » merce des saints, imitons-les : si nous voulons » qu'ils intercèdent sans hésitation en notre fa- » veur, il est nécessaire qu'ils reconnaissent en » nous quelque chose de leurs vertus (1)? »

(1) Si sanctorum consortio gaudere velimus, imitemur eos; nam ut pro nobis absque ulla dubitatione intercedant, necesse est ut in nobis aliquid de suis virtutibus agnoscant.

Ces dispositions générales amèneront nécessairement le serviteur de sainte Anne à qnelques pratiques plus précises. Celles qui suivent ont été puisées à des sources recommandables, et une heureuse expérience en a montré les avantages et les fruits. Nous nous contenterons de les mentionner et de les offrir au choix des enfants de sainte Anne.

I.

PRATIQUES.

Choisir sainte Anne pour mère, patronne spéciale, guide spirituel.

Lui confier tous ses intérêts, se consacrer à son service.

Ne rien entreprendre sans la prier et la consulter.

Recourir à sa médiation dans tous les besoins de notre âme.

Professer le plus grand respect pour son nom, le proférer fréquemment avec piété.

Si l'on est invité à tenir quelque enfant sur les fonts baptismaux, lui imposer le nom de sainte Anne, ou seul ou associé au nom de Marie et à celui des autres saints, autant du moins que les

exigences des familles le permettront. En plusieurs contrées, le nom de sainte Anne se donne, comme celui de Marie, même aux garçons. Cette pratique est un moyen très-propre à multiplier les serviteurs et les servantes de cette tendre Mère.

S'engager, en des limites raisonnables, à ne rien refuser de ce qui nous serait demandé au nom de sainte Anne.

S'employer activement à la propagation de son culte, soit dans notre entourage, soit parmi les personnes de notre connaissance.

Inspirer sa dévotion aux petits enfants.

Répandre les livres propres à la faire aimer et invoquer.

Vénérer, faire vénérer ses images, ses statues, ses médailles; en porter sur soi, en distribuer si on en a le moyen.

Visiter ses chapelles, et, si on le peut, faire un pèlerinage à l'un de ses sanctuaires.

Contribuer à la décoration de ses autels, y faire brûler des cierges.

Si notre fortune ou notre position sociale nous en donne la facilité, souscrire, après l'avoir provoquée, à la construction d'une chapelle ou d'une église en son honneur.

S'enrôler dans l'une de ses confréries et en suivre ponctuellement les règles.

Faire célébrer des messes en son honneur.

Se préparer à la célébration de sa fête par une neuvaine, la confession et la pratique de bonnes œuvres.

L'honorer spécialement chaque mardi de l'année.

Sanctifier le mois de juillet en son honneur. Cette pratique a été récemment inaugurée à Bologne (1).

S'imposer quelquefois des privations, des sacrifices, des jeûnes, des aumônes dans le but de l'honorer, de mériter ses faveurs et de l'imiter.

Consoler les affligés, visiter les prisonniers, servir les malades et les vieillards, entreprendre toute autre œuvre de miséricorde, afin de nous rendre propice cette charitable Mère.

Se proposer l'imitation de ses vertus.

Réciter régulièrement, chaque jour ou chaque semaine, quelque prière en son honneur, comme ses litanies, son petit office ou quelque autre, suivant notre attrait; en un mot, s'efforcer de l'ho-

(1) *Il Mese di santa Anna, per un sacerdote della Congregazione della missione.* Si nous ne nous trompons, ce livre vient d'être traduit dans notre langue, et se vend à la librairie Casterman ; il renferme un très-grand nombre d'exercices pratiques.

norer et de la servir de la manière la plus parfaite, sans présomption, sans superstition et sans singularité.

Rendre les mêmes devoirs de piété filiale à saint Joachim, persuadés que ces bons parents nous aideront puissamment à bien vivre et à bien mourir.

II.

PRIÈRES DIVERSES.

Exercice pour honorer la Maternité de sainte Anne.

I.

Seigneur, vous avez exaucé la prière des justes; vous avez écouté favorablement les supplications de vos aïeux, et vous leur avez donné celle qui vous a enfanté. *(Saint André de Crète.)*

Je vous salue, Bienheureuse Anne, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes, et Marie, le fruit de vos entrailles, est bénie.

Sainte Anne, Mère très-digne de la Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

II.

O très-pieuse Anne! le Seigneur écoute votre voix quand vous le priez au fond de votre jardin. Il donne pour fruit à vos chastes entrailles Celle qui nous a ouvert le jardin de la grâce. *(Saint André de Crète.)*

Je vous salue.

III.

Anne, issue de la tige de David et de Jessé, donna le rameau divin sur lequel s'épanouit la fleur mystique, le Christ créateur de toutes choses. *(Saint André de Crète.)*

Je vous salue.

IV.

Anne, dans votre sein a été tissue la pourpre dont le Souverain Maître s'est revêtu avant de se montrer à nous et de terrasser nos ennemis. *(Saint André de Crète.)*

Je vous salue.

V.

Bienheureuse Anne, vous avez conçu le suave parfum qui, d'une manière merveilleuse, a attiré le Seigneur, baume de notre vie, et dont les célestes émanations remplissent nos âmes du souffle de la grâce. *(Saint André de Crète.)*

Je vous salue.

VI.

Une vigne féconde est sortie de la Bienheureuse Anne; dans son chaste sein a fleuri une grappe suave qui répand sur les habitants de la terre le vin délicieux de la vie éternelle. *(Saint Jean Damascène.)*

Je vous salue.

VII.

Bienheureuse Anne, réjouissez-vous de votre maternité; votre fille sera Mère de Dieu, la Porte de la lumière, la Fontaine de la vie; elle réparera le crime de la première femme. *(Saint Jean Damascène.)*

Je vous salue.

VIII.

Anne, Joachim, vous êtes heureux et trois fois heureux; mais mille fois plus heureuse est la Fille de David, votre Fille; vous êtes la Terre, elle est le Ciel; vous êtes de la Terre, mais par elle vous devenez célestes. Le Roi de gloire, que ne put contempler Moïse, s'est épris de la beauté de votre Fille. *(Jean d'Eubée.)*

Je vous salue.

IV.

O Joachim! ô Anne! ô tourterelles très-pures, par votre fidélité à la loi, vous avez divinement mérité ce qui surpasse les forces de la nature; vous avez donné au monde la Vierge Mère de Dieu. En menant une vie irréprochable, vous avez obtenu une Fille supérieure aux Anges et la Souveraine des Anges.

O Vierge incomparablement belle et douce! ô lis entre les épines! ô lis épanoui sur la généreuse et royale tige de David! en vous la royauté s'est enrichie du sacerdoce, en vous s'est con-

centrée la plénitude de la loi, en vous l'esprit de la loi s'est révélé au grand jour; par vous la dignité sacerdotale a passé de la tribu de Lévi à la tribu de Juda. O rose épanouie sur les épines de Juda! votre divin parfum a tout embaumé. O Fille d'Adam, Mère de Dieu! bienheureuses les entrailles qui vous ont donné la vie! heureux les bras qui vous ont soutenue! heureuses les lèvres de vos saints parents qui vous ont donné de saints baisers! (Saint Jean Damascène.)

Oraisons Jaculatoires.

O Bienheususe Anne, vous êtes digne de toute vénération !

—

Heureuses les entrailles qui ont porté la Reine du ciel !

—

Heureuses les mamelles qui ont allaité la Mère de Dieu !

—

Je vous félicite d'avoir mérité la Mère de Dieu.

—

Vous êtes vraiment heureuse d'être l'aïeule d'un Dieu.

—

Je vous prie, par la douloureuse Passion de votre Jésus, de me diriger dans le bon plaisir de Dieu.

—

O très-douce Mère, ne dédaignez pas la prière des pauvres, mais dans votre maternelle charité protégez ceux qui se réfugient vers vous.

O Bienheureuse Anne, qui régnez éternellement avec les anges! daignez vous souvenir de nous, et nous aider à mériter un jour votre sainte compagnie. *(La vénérable Anne de Saint-Augustin.)*

—

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous : que votre grâce soit avec moi; vous êtes bénie entre les femmes, et bénie soit sainte Anne, votre Mère, de laquelle vous êtes née Immaculée. *(Sainte Gertrude.)*

—

Je vous salue, ô Bienheureuse Anne! vous êtes la terre sainte, le jardin béni qui nous a donné le Lis Immaculé de l'adorable Trinité et la rose éclatante dont le parfum réjouit le ciel et la terre.

O sainte Anne, aimable patronne, mère compatissante, montrez-nous votre pouvoir sur les sacrés cœurs de Jésus et de Marie.

Ainsi soit-il. (D'après les Pères et sainte Gertrude.)

Salutations en mémoire du séjour de Marie Immaculée dans le chaste sein de la Bienheureuse Anne (1).

Très-sainte et très-auguste Trinité, moi, votre indigne et misérable créature, je vous adore dans le sentiment de ma profonde bassesse. Je vous rends grâce des faveurs que vous avez faites à sainte Anne, surtout de l'avoir choisie pour Mère de Celle qui nous a donné Jésus, notre divin Rédempteur.

Et vous, ô glorieuse Anne! vous ma protectrice et mon avocate, du haut du ciel où vous jouissez du fruit de vos vertus, obtenez-moi, pour la vie et la mort, l'assistance de Jésus et de Marie, afin que je puisse un jour partager votre bonheur.

I.

Je vous salue, ô glorieuse sainte Anne : je vous félicite de l'honneur que vous a fait le Père éternel en vous prédestinant à donner le jour à Marie,

(1) Elles peuvent servir de neuvaine.

Mère de votre Fils unique. Eclairez-moi, faites-moi connaître le prix inestimable de la grâce, afin que je ne consente jamais à la perdre en commettant le péché.

Pater. Ave. Gloria.

II.

Je vous salue, ô consolatrice des âmes affligées: je vous félicite de la sainte joie dont les anges ont tressailli à votre naissance, quand ils apprirent que vous deviez donner le jour à leur Souveraine et à la Mère du Sauveur des hommes.

Daignez m'accorder une parfaite résignation à la volonté divine, le courage et la patience de supporter généreusement les peines et les travaux de cette vie.

Pater. Ave. Gloria.

III.

Je vous salue, ô âme privilégiée et chérie du Ciel! je vous félicite de la faveur que Dieu vous a faite de vous unir à saint Joachim, époux digne de vous par l'excellence de ses vertus.

Obtenez-moi un profond mépris des vanités de

ce monde. Révélez-moi la beauté et le prix infini de nos âmes, qui ont coûté le sang adorable d'un Dieu fait homme.

Pater, Ave. Gloria.

IV.

Je vous salue, dépositaire de la grâce divine : je me réjouis avec vous du privilége inouï que Dieu vous a accordé de concevoir une Fille, la seule, parmi les descendants de notre premier père, exempte de la tache originelle.

Je vous conjure de m'obtenir une vive horreur du péché, un véritable esprit de pénitence avec un détachement absolu de tout ce qui peut mettre mon salut en danger.

Pater. Ave. Gloria.

V.

Je vous salue, admirable épouse de saint Joachim : je m'unis avec vous aux hommages que les anges se hâtèrent de rendre à la Vierge Marie, quand vous l'avez portée avec le plus tendre respect dans votre chaste sein.

Daignez m'obtenir un grand amour de l'angélique pureté, et l'assistance divine dans les assauts de mes ennemis spirituels.

Pater. Ave. Gloria.

VI.

Je vous salue, sanctuaire du Saint-Esprit : je me réjouis avec vous de votre joie ineffable à la naissance de Marie et de toutes les grâces que votre maternité sainte vous a attirées.

Obtenez-moi une abondante participation aux dons de l'Esprit sanctificateur : la grace de louer, de bénir Dieu tous les jours de ma vie, et de m'avancer en toute sorte de bonnes œuvres.

Pater. Ave. Gloria.

VII.

Je vous salue, ô Mère de la Souveraine des cieux : je me réjouis avec vous des tendres consolations qui ont inondé votre saint cœur, quand vous avez nourri de votre lait, pressé dévotement contre votre sein, et couvert de respectueux baisers la Vierge aimée de la très-sainte Trinité.

Obtenez-moi la connaissance de mon néant, de

la bonté et de la beauté infinie de Dieu, c'est-à-dire un profond mépris de moi-même et un ardent amour de Dieu.

Pater. Ave. Gloria.

VIII.

Je vous salue, Mère de la Reine de paix : je me réjouis avec vous de votre sublime dignité; vous avez commandé à la Souveraine des anges, et la Maîtresse du monde s'est soumise à vos ordres.

Obtenez-moi une prompte obéissance à mes supérieurs avec une parfaite exactitude dans le service de Dieu.

Pater. Ave. Gloria.

IX.

Je vous salue, aimable consolatrice des infirmes, ô vous si douce et si suave aux mourants : je me réjouis avec vous de la gloire sans pareille dont vous jouissez au ciel. Vous avez donné au Père une Fille digne de lui, une Mère incomparable au Fils, une Epouse immaculée au Saint-Esprit. Vous avez donné au monde le Temple vivant de la très-sainte Trinité.

Obtenez-moi, je vous en conjure, d'imiter fidèlement Marie, notre modèle en toutes sortes de vertus; aidez-moi à conserver pur et intact le temple que Dieu s'est fait en moi par sa grâce, afin que je puisse un jour entrer dans le temple de sa gloire.

Ainsi soit-il (1).

Pater. Ave. Gloria.

(1) Traduit d'un recueil italien : voir *Il Mese di Santa Anna.*

Acte de Consécration.

Bienheureuse Anne, vous qui avez donné le jour à la Mère de Dieu, illustre aïeule de notre Sauveur Jésus-Christ, Moi, N.... je vous choisis en ce jour pour ma patronne et ma Mère, je m'offre et me consacre entièrement à vous, je recommande à votre maternelle sollicitude et à votre sainte garde mon corps et mon âme, les nécessités et les vicissitudes de mon existence, ma vie et ma mort. Je me propose et je prends l'engagement de vous servir, de vous honorer par amour pour Marie, votre fille très-sainte, de défendre et de propager, selon mon pouvoir, votre glorieux patronage. De votre côté, ô ma très-douce Mère! ô ma patronne! daignez me recevoir au nombre de vos serviteurs et de vos fils adoptifs; daignez m'attacher à vous par les liens de la plus tendre dévotion. Obtenez-moi d'imiter si parfaitement les vertus qui vous ont rendue agréable à Dieu, que je mérite les faveurs de votre Jésus et de Marie,

votre Fille. Obtenez-moi une heureuse mort, et qu'à ma dernière heure mon âme reçoive vos consolations. Aidez-moi durant ma vie à mériter, par les souffrances, les mérites et les miséricordes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une rémission si parfaite de mes péchés, que mon âme, en sortant de son corps, puisse aller aussitôt vous rejoindre dans le repos éternel. *(Jean Thomas de Saint-Cyrille.)*

Chapelet de sainte Anne.

Cet exercice est des plus simples : on se met en la présence de Dieu, on fait l'une des réflexions suivantes, et l'on récite un Pater et ensuite dix fois la Salutation de sainte Anne.

I.

Rappelons-nous comment sainte Anne fut de toute éternité choisie de Dieu et destinée à donner le jour à Marie. Rappelons-nous les vertus de son enfance et de sa jeunesse : sa docilité, sa fidélité à la grâce, sa modestie, sa discrétion, son recueillement et son mépris du monde.

Pater noster.

Ave, Anna felix, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui, Maria.	Je vous salue, Bienheureuse Anne, le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre les femmes, et Marie, le fruit de vos entrailles, est bénie.

Sainte Anne, mère très-digne de la Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

Sancta Anna, Genitricis Dei Mater dignissima, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in horâ mortis nostræ.

Amen (1).

II.

Rappelons-nous l'affliction et les longues épreuves de sainte Anne; les prières, les jeûnes et les aumônes que lui a coûtés sa maternité. Prenons part à la joie dont l'inonda la visite de l'Ange, quand elle reçut l'annonce d'une conception miraculeuse.

Pater. Ave, Anna.

III.

Rappelons-nous les saintes allégresses de la Bienheureuse Anne après avoir conçu Marie Immaculée, et durant les neuf mois qu'elle porta dans son chaste sein la Joie des Anges et l'Espérance des hommes.

Pater. Ave, Anna.

(1) *Il Mese di santa Anna.*

IV.

Rappelons-nous la joie plus grande encore que ressentit sainte Anne de la naissance de Marie, la Désirée des nations.

Pater. Ave, Anna.

V.

Rappelons-nous la précieuse mort de sainte Anne, la gloire immense dont elle jouit dans le ciel, la puissance de son intercession en faveur de ceux qui recourent à ses maternelles bontés.

Pater. Ave, Anna.

Salutation de la Bienheureuse Marguerite-Marie (1).

Je vous salue, Marie, Fille de Dieu le Père.

Je vous salue, Marie, Mère de Dieu le Fils.

Je vous salue, Marie, Epouse du Saint-Esprit.

Je vous salue, Marie, Temple de la Divinité.

Je vous salue, Marie, Lis de l'éclatante et toujours paisible Trinité.

Je vous salue, Marie, Rose resplendissante des célestes aménités.

Je vous salue, Marie, Vierge des vierges, dont le roi des cieux a voulu naître et sucer le lait.

Je vous salue, Marie, Reine des martyrs, dont un glaive de douleur a transpercé l'âme.

Je vous salue, Marie, Maîtresse du monde, à qui a été donnée toute puissance au ciel et sur la terre.

Je vous salue, Marie, Reine de mon cœur, ma vie, ma douceur et ma plus chère espérance.

Je vous salue, Marie, Mère aimable.

(1) Voir page 218.

Je vous salue, Marie, Mère admirable.

Vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

Vous êtes bénie entre les femmes.

Et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus.

Et béni votre époux Joseph.

Et béni votre père Joachim.

Et bénie votre mère Anne.

Et béni votre fils Jean.

Et béni votre Ange Gabriel.

Et béni le Père Eternel, qui vous a choisie,

Et béni le Fils qui vous a aimée.

Et béni le Saint-Esprit qui vous a épousée.

Et bénis éternellement ceux qui vous bénissent et vous aiment.

Que la Vierge Marie nous bénisse avec son miséricordieux Fils !

Ainsi soit-il.

III.

PRIÈRES LATINES.

—

Orationes Jaculatoriæ.

O Anna, omni veneratione dignissima!

—

Beata viscera quæ cœli Reginam portaverunt!

—

Felicia ubera quæ lactaverunt Dei Matrem!

—

Gratulor, quod Dei Matrem meruisti.

—

Vere felix es, çui obtigit pro nepote Deus.

Oro te ut, per amaram tui Jesu Passionem, me in Dei beneplacito dirigas.

—

O dulcissima Mater! deprecationes pauperum ne despicias, sed tua materna charitate ad te confugientes protege. *(Joannes Thomas Trithemius et alii.)*

—

O Beata Anna! quæ semper regnas cum Angelis, illìc nostrî sic memor esto, ut tuo mereamur sociari collegio. *(Ven. Anna a S. Augustino.)*

—

Jesus, Maria, Joseph, Anna, Joachim, nostrî vos misereseat.

Amen.

Pia Praxis Patris Antonii Natalis, S. J.

Quo magis in divæ Annæ cultu proclives erimus, eo magis profusam erga nos illam experiemur. Franciscæ Viterbiensi sancta Anna dixit, ut peteret a se quidquid vellet, seque impetraturam illud a Filia. « *Quidquid vellet* » ait, nam de sancta Anna hæc enuntiavit Angelus (in sermone ad sanctam Birgittam, cap. 10) : *Venerabilis Anna vere nuncupari potest Omnipotentis Dei gazophylacium.* »

Jam ut divæ Annæ patrocinium aliqui sibi magis promereantur, coronæ divæ Annæ novem prærogativas addunt, singulas singulis salutationibus (1). Eas ex ordine tibi, Sanctorum et Doctorum verbis, transcribo, præmissa prius salutatione ex veteri hymno.

—

Salve, Parens sanctissima,
Sacro beata conjuge,
Sacratiore Filia,
Nepote sacratissimo.

(1) Vide supra, p. 320.

Prærogativa prima, ex Trithemio.

« Gaude, ô mater inclyta, in aviam Salvatoris humani generis ab æterno præordinata. »

Mater Dei, memento meî, peccatoris atque rei.

Aquæductus gratiarum, dona fontem lacrymarum.

Regina Angelorum, esto auxilium christianorum.

Joachim et Annæ Filia, tuo Filio nos reconcilia.

Advocata peccatorum, portas aperi cœlorum.

(V. P. Lanusa, S. J.)

—

Prærogativa secunda, ex sancta Birgitta, orat. 1.

« Gloria tibi sit, Domina mea, Virgo Maria, quia ab illo Angelo, quo Christus tibi nuntiatus fuit, ab eodem etiam tu Patri et Matri tuæ nuntiata fuisti. »

Mater Dei, memento meî.....

—

Prærogativa tertia, quam diva Anna docuit sanctam Birgittam.

« Benedictus sis, tu Jesus, Fili Dei vivi, qui de conjugio Annæ et Joachim tibi Matrem elegisti. »

Mater Dei, memento meì......

Prærogativa quarta, ex sermone angelico ad sanctam Birgittam, cap. 10.

« O Anna, Mater reverenda, quæ pretiosum the-
» saurum in tuo bajulasti utero, quando Maria,
» quæ Mater Dei fieri debebat, in ipso quievit. »

Mater Dei, memento.....

—

Prærogativa quinta, ex revelationibus sanctæ Gertrudis.

« Benedicti sint Angeli omnes, qui alternatim te,
» et Virginem in tuo utero immaculate conceptam,
» per novem menses venerabantur, aerem quem
» in ejus vivificationem attrahebas purificantes. »

Mater Dei, memento meî.....

—

Prærogativa sexta, ex sancto Hyceronimo.

« O benedicta inter mulieres, et Mater inter
» matres beata ! ex qua Templum Dei, Sacrarium
» Spiritûs Sancti, Mater Dei, mundo illuxit. »

Mater Dei, memento meî.....

—

Prærogativa septima, ex sancto Bonaventura.

« Benedicti sint Pater et Mater qui te genuerunt!
» Benedictus sit venter qui te portavit, et, bene-
» dicta ubera quæ te lactaverunt! »

Mater Dei, memento meî.....

—

Prærogativa octava ʻLanspergio.

« Ave, felix Anna, cui datum est Verbum divi-
« num, Nepotem tuum videre, ei colloqui et adjo-
» cari et, ut solent aviæ, blandiri (1). »

Mater Dei, memento mei.....

—

Prærogativa nona, ex Trithemio.

« O proxima in cœlo tuæ filiæ, tuo nepoti, qui
» te consanguinitate propinquam ad gloriæ pro-
» pinquitatem advexit. »

Mater Dei, memento meî.....

Gloria Patri et filio et.....

(1) Hæc est opinio paucorum.

ANTIPHONA.

« Egredietur virga de radice Jesse, et flos de
» Radice ejus ascendet, et requiescet super eum
» spiritus Domini. »

« Hæc est radix Anna pia,
» Virga florens est Maria.
» Christus est flos inclytus. »

(Ex veteri Missali.)

Mater Dei, memento meî peccatoris atque rei.
Aquæductus gratiarum, dona fontem lacrymarum.
Regina Angelorum, esto auxilium christianorum.
Joachim et Annæ Filia, tuo Filio nos reconcilia.
Advocata peccatorum, portas aperi cœlorum.
Amen (1).

—

Ad impetrandam felicem mortem.

Sancta Anna, Mariæ Dei Matris Mater, Avia mei Jesu, per illum amorem quo te Deus Jesus, et Maria Filia tua dulcissima honoravit, honorem et amorem, ora pro me, ut ita te colam, ita me mori

(1) *De Cœlesti Conversatione*, auctore P. Antonio Natali, S. J.

parem, ut experiar id quod moriens quidam cliens tuus a Maria Filia tua audivit. : « Ego soror tua » sum ; nos infernum, ne illum intres, occludemus, » quia Matrem meam honorasti semper. » O Jesus ! ô Maria ! audite deprecantem pro me sanctam Annam, nunc et in hora mortis meæ. Amen (2).

—

Salutatio beatæ Margaritæ Mariæ.

Ave, Maria, Filia Dei Patris.

Ave, Maria, Mater Dei Filii.

Ave, Maria, Sponsa Spiritûs sancti.

Ave, Maria, Templum totius Divinitatis.

Ave, Maria, candidum Lilium fulgidæ semperque tranquillæ Trinitatis.

Ave, Maria, Rosa præfulgida cœlicæ amenitatis.

Ave, Maria, Virgo virginum, Virgo fidelis, de qua nasci, et de cujus lacte pasci Rex cœlorum voluit.

Ave. Maria, Regina Martyrum , cujus animam doloris gladius pertransivit.

(2) Excerpt. ex *Anno Cœlesti.*

(1) Voir la page 218.

Ave, Maria, Domina mundi, cui data est omnis potestas in cœlo et in terra.

Ave, Maria, Regina cordis mei, Mater vitæ, dulcedo et spes mea carissima.

Ave, Maria, Mater amabilis.

Ave, Maria, Mater admirabilis.

Gratia plena, Dominus tecum.

Benedicta tu in mulieribus.

Et benedictus fructus ventris tui, Jesus.

Et benedictus sponsus tuus, Joseph.

Et benedictus pater tuus, Joachim.

Et benedicta mater tua, Anna.

Et benedictus filius tuus, Joannes,

Et benedictus Angelus tuus, Gabriel.

Et benedictus Pater æternus, qui te elegit.

Et benedictus Filius, qui te amavit.

Et benedictus Spiritus Sanctus, qui te sponsavit.

Et benedicti in æternum omnes qui benedicunt tibi et qui diligunt te.

Nos cum prole pia, benedicat Virgo Maria. Amen.

—

Alia Salutatio.

Ave Dei Genitricis Mater venerabilis, Anna, sanctæ Trinitati gratissima, præ cunctis mulieribus honorata, benedicta tu a Domino, et benedicta proles uteri tui Maria, prolisque virgineus natus Jesus Christus.

O sancta Anna, Mater Matris misericordiæ, ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen.

(Joannes Trithemius.)

—

Hymnus Beatæ Annæ.

Felix Anna, præ aliis digna laude fidelium,
Mundum replevit gaudiis per sacrum puerperium.
Hæc de carnis propagine Mariam nobis protulit,
Quæ suo reddidit germine quod Eva tristis abstulit.
O Vas cœlestis gratiæ, Mater Reginæ Virginum,
Per te precamur anxie remissionem criminum.
Memento, Mater inclyta, quam potens es per Filiam,

Et prece nobis solita procura Dei gratiam.
Nobis det tuis precibus dator bonorum omnium
Ut gaudiis cœlestibus fruamur post exilium.
Et quidquid hic delinquimus, vitæ per immunditiam,
Abstergat illud penitus, per divinam clementiam.
Patri Natoque gloria detur cum sancto Spiritu.
Quæ per Annæ suffragia conservet nos in exitu. Amen.

(Ex Breviario FF. PP.)

—

Commendatio Corporis et Animæ.

In manus ineffabilis misericordiæ tuæ, o bone Jesu, et in singularem custodiam vestram, o beata Virgo Maria beataque Mater Anna, commendo corpus meum et animam meam, sensus meos, consilia mea, ingenium meum, fidem et conversationem meam, vitam et finem vitæ meæ, quietem et resurrectionem corporis mei, cum sanctis et electis tuis. Clementissime Jesu, miserere meî. Amen.

Pater, Ave.

(Joannes Thomas a S. Cyrillo).

—

Consecratio suî beatæ Annæ.

Sanctissima Matris Dei genitrix, venerabilis Anna, inclyta Salvatoris nostri Jesu Christi Avia, ego N***, te hodie in patronam meam ac matrem piissimam eligo : meque totum, corpus et animam, omnes necessitates et eventus meos, vitam et mortem, maternæ curæ ac custodiæ tuæ offero et commendo. Tibi enim famulari, te amore Filiæ tuæ venerari, tuumque pro virili tueri honorem ac promovere firmiter statuo ac propono. Igitur, o dulcissima Mater et Patrona mea, dignare me in servulum acceptare, in filium adoptare, assumere in tui amatorem castissimum et cultorem devotissimum. Impetra mihi ut vitæ tuæ virtutes quibus placuisti Deo ita imiter, ut Nepoti tuo Jesu, ac Filiæ tuæ Mariæ, tibique semper totus perfectissime placeam. Obtine mihi felicem mortem, ac morienti adesse velis, consolare tunc egredientem animam meam. Fac ut in hac vita, in Jesu Christi passionibus, meritis ac miserationibus, merear ab omnibus peccatis et pœnis expiari, ut in morte liber de hoc corpore mox transeam ad requiem sempiternam. Amen.

(Joannes Thomas a S. Cyrillo.)

Ad sanctum Joachim.

Pater Reginæ cœlorum, Ave Regis sæculorum, Joachim sanctissime, ora Natam et Nepotem ut feliciter moriar.

℣. Ora pro nobis, sancte Joachim.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Da nobis, quæsumus, Domine, per intercessionem beati Joachim, Avi tui, mundum cum suis vanitatibus despicere, et ad te per amoris desiderium jugiter suspirare. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

O Joachim, sancte Conjux Annæ, Pater almæ Virginis, hic famulis confer salutis opem.

℣. Ora pro nobis, sancte Joachim.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Deus, qui præ omnibus sanctis tuis beatum Joachim Genitricis Filii tui patrem esse voluisti, concede, quæsumus, ut cujus memoriam veneramur, ejus quoque perpetuò patrocinia sentiamus. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Laudemus virum gloriosum in generatione sua, quia benedictionem omnium gentium dedit illi Dominus, et testamentum suum confirmavit super caput ejus.

℣ Potens in terra erit semen ejus.

℟. Generatio rectorum benedicetur.

OREMUS.

Deus, qui infirmitati nostræ ad terendum salutis viam in sanctis tuis exemplum ac præsidium collocasti : da nobis, ita beati Joachim, Avi Jesu Christi Domini nostri, merita venerari, ut ipsius suffragia excipiamus et vestigia prosequamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

—

O Virgo Deipara, regia soboles et sacerdotale genus, Joachim et Anna Filia! da ut cordis linguæque exultatione honorem Patrem tuum et Matrem tuam, ad majorem Dei gloriam.

O Felix Anna et Joachim,
Parentes almæ Virginis,
Dulcem Nepotem Jesulum
Nobis placatum reddite,
Ut nos, post vitæ exilium,
Ad cœli regna transferat.

℣. Orate pro nobis, beatissimi Joachim et Anna.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Deus, qui Joachim et Annæ gratiam conferre dignatus es, ut Genitricis Unigeniti Filii tui genitores esse mererentur : concede propitius, ut quorum imploramus auxilium, eorum apud te patrociniis adjuvemur.

Per Christum Dominum nostrum. Amen.

—

Responsorium in honorem divæ Annæ.

Si quæris solatium, sanctæ Annæ implora patrocinium.

℟. Illam cole quæ consolatrix est afflictorum, mœstis solatium, egenis subsidium, miseris et captivis refugium.

Hæc tristes exhilarat, pauperesque ditat, infirmis curam adhibet, neminem in se sperantem repellit.

℟. Illam cole quæ consolatrix.....

Gloria Patri et Filio.....

℟. Illam cole quæ consolatrix.....

—

O Anna gratiosissima, o Anna potentissima, magnis tuis meritis, pretiosis tuis precibus, a Jesu nostro Domino, Nepote tuo dulcissimo, auxilium nobis impetra et solatium nunc et semper et in hora mortis. Amen.

—

Litaniæ sanctæ Annæ (1).

Kyrie, eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.
Christe, audi nos.
Christe, exaudi nos.
Pater de cœlis Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte, Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Anna, ora pro nobis.
Sancta Anna, mater Mariæ Virginis, ora pro nobis.
Sancta Anna, sponsa Joachim, ora pro nobis.
Sancta Anna, socrus Joseph, ora pro nobis.
Sancta Anna, arca Noe, ora pro nobis.
Sancta Anna, arca fœderis Domini, ora pro nobis.

(1) Ces litanies sont approuvées dans un grand nombre de diocèses.

Sancta Anna, mons Oreb, ora pro nobis.
Sancta Anna, radix Jesse, ora pro nobis.
Sancta Anna, arbor bona, ora pro nobis.
Sancta Anna, vitis frugifera, ora pro nobis.
Sancta Anna, regali ex progenie orta, ora pro nobis.
Sancta Anna, lætitia Angelorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, proles Patriarcharum, ora pro nobis.
Sancta Anna, oraculum Prophetarum, ora pro nobis.
Sancta Anna, gloria sanctorum et sanctarum, ora pro nobis.
Sancta Anna, gloria sacerdotum et levitarum, ora pro nobis.
Sancta Anna, nubes rorida, ora pro nobis.
Sancta Anna, nubes candida, ora pro nobis.
Sancta Anna, nubes clara, ora pro nobis.
Sancta Anna, vas plenum gratiæ, ora pro nobis.
Sancta Anna, speculum obedientiæ, ora pro nobis.
Sancta Anna, speculum patientiæ, ora pro nobis.
Sancta Anna, speculum devotionis, ora pro nobis.
Sancta Anna, propugnaculum Ecclesiæ, ora pro nobis.
Sancta Anna, refugium peccatorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, auxilium christianorum, ora pro nobis.

Sancta Anna, liberatrix captivorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, solatium viduarum, ora pro nobis.
Sancta Anna, matrona virginum, ora pro nobis.
Sancta Anna, portus salutis navigantium, ora pro nobis.
Sancta Anna, via peregrinornm, ora pro nobis.
Sancta Anna, medicina infirmorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, sanitas languentium, ora pro nobis.
Sancta Anna, lumen cæcorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, lingua mutorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, auris surdorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, consolatrix afflictorum, ora pro nobis.
Sancta Anna, auxiliatrix omnium ad te clamantium, intercede pro nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Christe, audi nos.

Christe, exaudi nos.

℣. Dilexit Dominus sanctam Annam.

℟. Et amator factus est formæ illius.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterne Deus, qui beatam Annam in Genitricis Unigeniti tui matrem eligere dignatus es, concede propitius, ut qui ejus commemorationem fideli devotione recolimus, ipsius meritis æternæ vitæ suffragia consequamur; qui vivis et regnas Deus, in sæcula sæculorum. Amen.

—

Litanies de sainte Anne.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous.
Dieu, Père céleste, ayez pitié de nous.
Dieu, Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Dieu, Esprit saint, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Anne, priez pour nous.
Sainte Anne, mère de la Vierge Marie, priez pour nous.
Sainte Anne, épouse de saint Joachim, priez pour nous.

Sainte Anne, belle-mère de Joseph, priez pour nous.

Sainte Anne, arche de Noé, priez pour nous.

Sainte Anne, arche d'alliance du Seigneur, priez pour nous.

Sainte Anne, montagne d'Oreb, priez pour nous.

Sainte Anne, racine de Jessé, priez pour nous.

Sainte Anne, arbre excellent, priez pour nous.

Sainte Anne, vigne féconde, priez pour nous.

Sainte Anne, issue du sang des rois, priez pour nous.

Sainte Anne, joie des Anges, priez pour nous.

Sainte Anne, fille des Patriarches, priez pour nous.

Sainte Anne, oracle des Prophètes, priez pour nous.

Sainte Anne, gloire de tous les saints, priez pour nous.

Sainte Anne, gloire des prêtres et des lévites, priez pour nous.

Sainte Anne, nuée de la céleste rosée, priez pour nous.

Sainte Anne, nuée éclatante de blancheur, priez pour nous.

Sainte Anne, nuée de lumière, priez pour nous.

Sainte Anne, vaisseau rempli de grâce, priez pour nous.

Sainte Anne, miroir d'obéissance, priez pour nous.
Sainte Anne, miroir de patience, priez pour nous.
Sainte Anne, miroir de dévotion, priez pour nous.
Sainte Anne, rempart de l'Église, priez pour nous.
Sainte Anne, refuge des pécheurs, priez pour nous.
Sainte Anne, secours des chrétiens, priez pour nous.
Sainte Anne, délivrance des captifs, priez pour nous,
Sainte Anne, consolation des époux, priez pour nous.
Sainte Anne, mère des veuves, priez pour nous.
Sainte Anne, protectrice des vierges, priez pour nous.
Sainte Anne, port de salut des navigateurs, priez pour nous.
Sainte Anne, chemin des voyageurs, priez pour nous.
Sainte Anne, remède des infirmes, priez pour nous.
Sainte Anne, santé des malades, priez pour nous.
Sainte Anne, lumière des aveugles, priez pour nous.
Sainte Anne, langue des muets, priez pour nous.

Sainte Anne, oreille des sourds, priez pour nous.

Sainte Anne, consolatrice des affligés, priez pour nous.

Sainte Anne, secourable à tous ceux qui élèvent vers vous des cris suppliants, intercédez pour nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

℣. Le Seigneur a chéri sainte Anne.

℟. Il a aimé la beauté de ses vertus.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui avez daigné choisir sainte Anne pour donner le jour à la Mère de votre Fils unique, accordez-nous dans votre bonté, qu'honorant sa mémoire avec une fidèle dévotion, nous obtenions par ses mérites les suffrages de la vie éternelle, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PETIT OFFICE DE SAINTE ANNE (1).

—

MATINES.

L'illustre tige de Jessé a produit un gracieux rameau, et le rameau une fleur : Anne est la tige, le rameau est la Mère de Dieu, et Jésus-Christ est la fleur.

℣. Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange.

℟. O Dieu, venez à mon aide : hâtez-vous de me secourir.

(1) Ce petit office a reçu deux approbations pontificales, et Clément VIII l'a enrichi d'indulgences. Nous donnons une fidèle traduction de l'exemplaire que reçut Marie de Médicis.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit : comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

Louange à vous, Seigneur, roi de l'éternelle gloire.

Au temps pascal.

Alleluia.

HYMNE.

Réjouissez-vous, ô mère de la Mère du Christ! qui avez accueilli avec transport le message de Dieu le Père.

Réjouissez-vous, épouse de Joachim; le Ciel a mis un glorieux terme à votre stérilité.

Réjouissez-vous; car la Fille qui a reposé dans votre chaste sein y fut préservée de la tache originelle.

Réjouissez-vous : vous avez enfanté la Fille de la chasteté, vase de vertu et de salut.

Réjouissez-vous : vous avez allaité avec allégresse l'Etoile du monde et le Cellier du souverain Roi.

Que par Elle il nous soit donné de jouir des clartés de sa face adorable dans la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

℣. Priez pour nous, bienheureuse Anne,

℟. Afin que nous soyons délivrés de tout mal.

PRIONS.

O Dieu, qui avez comblé la bienheureuse Anne de tant de grâces, qu'elle a mérité de porter dans son sein Marie, votre Mère, accordez-nous, par l'intercession de la Mère et de la Fille, l'abondance de votre propitiation; afin que, par les prières et les mérites de celle dont nous honorons la mémoire avec un pieux amour, nous méritions de parvenir à la céleste Jérusalem.

Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

—

PRIME.

O Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit : comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire.

Ou Allelluia.

HYMNE.

Anne, glorieuse fille de Jessé, prévenue de toute grâce, éclatante de toute vertu, de vous est née la Vierge-Reine; réconciliez-nous avec le Roi des rois.

℣. Anne, mère de la Mère du Christ.

℟. Augmentez notre espérance.

PRIONS.

O Dieu, qui avez élevé aux joies de la vie céleste la bienheureuse Anne, mère de Celle qui vous enfanta, accordez-nous dans votre bonté de parvenir par son intercession au bonheur éternel, ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TIERCE.

O Dieu, venez à mon aide; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, roi de l'éternelle gloire.

Ou Alleluia.

HYMNE.

Le tronc illustre de Jessé a produit une merveilleuse branche sur laquelle s'est épanouie une fleur d'un merveilleux parfum : la Vierge, Mère de Dieu, est la fleur de la branche.

℣. Priez pour nous, bienheureuse Anne,

℟. Maintenant, toujours et à l'heure de notre mort.

PRIONS.

O Dieu, qui avez voulu la bienheureuse Anne pour mère de votre propre Mère, accordez à notre prière que par les mérites de la Mère et de la Fille, nous arrivions au royaume céleste ; ô vous qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SEXTE.

O Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire.

Ou Alleluia.

HYMNE.

Anne, mère glorieuse, dont la Fille nous a donné le Rédempteur, ô vous qui, couronnée de gloire, régnez maintenant avec les Anges, souvenez-vous de nous. Faites, ô Anne très-Sainte, que nous puissions nous réunir à jamais à votre céleste famille.

℣. Un don du ciel a rempli sainte Anne.

℟. D'elle nous est née la miséricordieuse Marie.

PRIONS.

Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et que, comme nous nous réjouissons de la mémoire de sainte Anne, de même nous avancions dans les sentiments d'une tendre dévotion.

Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

NONE.

O Dieu, venez à mon aide; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire.

Ou Alleluia.

HYMNE.

Je vous salue, Mère miséricordieuse. O Anne, vous dont le nom signifie grâce, accueillez nos prières

℣. O Anne, heureuse mère !

℣. Votre Fille est une fleur épanouie !

PRIONS.

O Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, acordez-nous d'éprouver toujours la protection de la bienheureuse Anne, mère de Marie, dont la mémoire nous réjouit. Par le Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

—

VÊPRES.

O Dieu, venez à mon aide; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit : comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire.

Ou Alleluia.

HYMNE.

Salut, rameau de la tige de Jessé, dont la fleur répand la céleste odeur d'un éternel parfum.

Salut, mère de l'Etoile des mers de laquelle est né le Roi des rois.

Du tourbillon de la tempête et de l'exil attirez-nous vers les bienheureux.

O vous qui seule avez mérité de donner la vie à la Mère du Christ, accueillez nos prières.

Recommandez-nous avec instance au Roi et à la Reine des cieux, à votre Fille et à son Fils. Ainsi soit-il.

ANTIENNE.

Bénie soit sainte Anne qui nous a donné Marie, par laquelle nous est apparue l'espérance du salut éternel.

℣. Anne, rendez-nous Jésus propice,

℟. Par l'entremise de Marie.

O Dieu, qui avez comblé la bienheureuse Anne de tant de grâces, qu'elle a mérité de porter dans son sein Marie, votre Mère; accordez-nous, par l'intercession de la Mère et de la Fille, l'abondance de votre propitiation, afin que par les prières et les mérites de Celle dont nous honorons la mémoire avec un pieux amour, nous méritions de parvenir à la céleste Jérusalem. Par Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

—

COMPLIES.

Convertissez-nous, Dieu notre Sauveur, et détournez de nous votre colère.

O Dieu, venez à mon aide; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir.

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit : comme au commencement, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Louange à vous, Seigneur, Roi de l'éternelle gloire.

Ou Allelluia.

HYMNE.

Anne, vous qui avez enfanté la Souveraine et la Perle des cieux, la Mère des miséricordes, nous vous vénérons par amour pour votre Fille.

℣. Le Seigneur a chéri sainte Anne.

℣. Il s'est épris de la beauté de ses vertus.

PRIONS.

O Dieu, qui avez daigné accorder à la bienheureuse Anne, une telle abondance de grâces qu'elle méritât de donner le jour à la Mère de votre Fils unique ; accordez-nous, dans votre bonté, d'être aidés auprès de vous du patronage de celle dont nous honorons la mémoire. Par Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

—

ANTIENNE A LA SAINTE VIERGE.

Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous : que votre grâce soit avec moi. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et bénie soit sainte Anne, votre mère : elle vous a conçue sans péché, ô Vierge Marie, et de vous est né Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Ainsi soit-il.

ANTIENNE A SAINTE ANNE.

Je vous salue, mère de la Mère de Dieu, par laquelle les coupables se sauvent.

Je vous salue, ô Anne, mère miraculeuse d'une enfant vouée à son Dieu.

A tout le peuple fidèle,

Soyez dévouée auprès de Jésus-Christ.

L'auteur renouvelle sa protestation, et déclare se conformer aux bulles d'Urbain VIII.

Il recevrait avec reconnaissance la communication des faits et des documents qui, à un point de vue quelconque, peuvent intéresser la Dévotion à sainte Anne.

Adresser FRANCO, rue Bansac, 11, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme.)

LE MOIS DE SAINTE ANNE.

Le mois de sainte Anne n'est pas *une pratique nouvelle* : un grand nombre de personnes l'ont adoptée depuis longtemps, et elle s'est introduite naguère à Bologne, où un fervent missionnaire vient de publier, avec l'approbation épiscopale, des exercices pour chaque jour du mois de juillet.

Nous engageons les personnes pieuses et les communautés qui désireraient suivre ou propager cette louable coutume à se procurer la traduction de cet excellent recueil (1).

Nos lecteurs trouveront également dans la table suivante des indications propres à atteindre le même but avec plus de variété.

(1) Cette traduction a été annoncée dans les prospectus de la maison Castermann, à Tournai.

Lectures, Pratiques, Exemples et Prières pour chaque jour du mois de juillet, consacré à sainte Anne.

—

LA VEILLE.

Lecture. — Pratique de la dévotion à sainte Anne, page 303.

Pratiques. — Se purifier la conscience par une bonne confession; orner décemment l'image, la statue ou la chapelle de la Sainte; se tracer un petit règlement pour le mois.

Implorer les lumières de l'Esprit-Saint avant d'arrêter son choix sur la *grâce* ou les *faveurs* que l'on désire obtenir.

Prières. — Les litanies de sainte Anne, ou le petit-office, ou encore l'acte de consécration.

—

PREMIER JOUR.

Légende de sainte Anne, page 9. — Armelle Nicolas, page 232 (1).

Professer le respect le plus tendre pour le nom de

(1) On peut abréger ou même supprimer ces lectures suivant le temps dont on dispose.

sainte Anne ; le prononcer fréquemment et avec piété ; l'associer aux très-saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph avec celui de Joachim.

Les litanies ou quelques-unes des prières éparses dans ce volume.

—

SECOND JOUR.

Chapitre II, page 15. — Le vénérable Louis du Pont, page 230.

Choisir sainte Anne pour mère, patronne spéciale et guide spirituel ; réciter les prières dont on a fait choix pour terminer l'exercice qui précède ainsi que les suivants.

—

TROISIÈME JOUR.

Chapitre III, page 25. — Sainte Colette, page 228.

Prendre la résolution d'honorer sainte Anne, très-spécialement, les mardis de chaque semaine.

—

QUATRIÈME JOUR.

Chapitre IV, page 25. — Le vénérable Vincent de Clusa, de la page 168 à la fin de la page 171.

S'engager, en des limites raisonnables, à ne rien refuser de ce qui nous serait demandé au nom et pour l'amour de sainte Anne.

—

CINQUIÈME JOUR.

Chapitre V, de la page 43 à la page 48. — Le vénérable Vincent de Clusa, de la page 172 à la page 176.

Prier pour les personnes qui ont reçu le nom de sainte Anne au baptême; les lieux, les paroisses, les communautés ou les personnes que cette grande sainte protége.

—

SIXIÈME JOUR.

Suite du chapitre V, page 48. — Le vénérable Vincent de Clusa (suite et fin), page 176.

Prier pour les âmes du purgatoire qui ont porté le nom béni de sainte Anne, ou qui l'ont honorée durant leur vie.

—

SEPTIÈME JOUR.

Chapitre VI, page 55. — La vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, de la page 190 à la fin de la page 196.

S'employer à la propagation du culte de sainte Anne.

—

HUITIÈME JOUR.

Chapitre VII, jusqu'à la page 67. — La vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, suite de la page 196 à la fin de la page 201.

Répandre les livres propres à faire connaître sainte Anne ; donner son image aux pauvres, aux infirmes, aux affligés.

—

NEUVIÈME JOUR.

Fin du chapitre VII, page 67. — La vénérable Mère Anne de Saint-Augustin (suite et fin), page 202.

Inspirer la dévotion à sainte Anne, aux enfants et aux personnes sur lesquelles nous avons quelque autorité.

—

DIXIÈME JOUR.

Chapitre VIII, page 71 à 75. — Sainte Anne, consolatrice des affligés, page 235.

Faire célébrer une messe en l'honneur de sainte Anne, ou pour remercier la très-sainte Trinité des grâces qu'elle lui a faites ; communier à cette intention.

—

ONZIÈME JOUR.

Suite du chapitre VIII, pages 75 à 79. — Sainte Anne, charitable médecin des malades, p. 248.

Imiter les vertus de sainte Anne; sa vertu de religion ; visiter le très-saint Sacrement ; contribuer à la décoration des autels.

—

DOUZIÉME JOUR.

Suite du chapitre VIII, page 79. — Sainte Anne pain des pauvres, page 249.

Imiter le zèle de sainte Anne ; s'employer à quelque œuvre d'édification : *La Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, les Ecoles apostoliques*, etc., etc.

—

TREIZIÉME JOUR.

Chapitre IX, pages 83 à 87. — Sainte Anne, joie des mourants, page 251.

Imiter l'incomparable pureté de conscience de sainte Anne; se confesser toujours avec précision, simplicité, sincérité.

—

QUATORZIÈME JOUR.

Suite du chapitre IX, page 87. — Sainte Anne, résurrection des morts, page 256.

Imiter la profonde humilité de sainte Anne : ne pas parler de soi, ne pas chercher à se faire valoir, à paraître ; combattre la vanité.

—

QUINZIÈME JOUR.

Chapitre X, pages 95 à 99. — Sainte Anne, délivrance des possédés, défense des vierges, p. 259.

Imiter la modestie de sainte Anne : réformer nos relations avec le prochain, briser celles qui offrent un danger, rejeter les parures mondaines.

—

SEIZIÈME JOUR.

Suite du chapitre X, pages 99 à 104. — Sainte Anne, ressource des maisons pauvres, page 262.

Imiter sainte Anne dans sa foi inébranlable : esprit de foi dans notre conduite ; voir la personne de Notre-Seigneur dans le prochain.

—

DIX-SEPTIÈME JOUR.

Suite du chapitre X, page 104. — Sainte Anne, lumière des aveugles, page 266.

Imiter sainte Anne dans son espérance à toute épreuve : ne jamais perdre confiance, même dans les situations désespérées.

—

DIX-HUITIÈME JOUR.

Chapitre XI, pages 107 à 111. — Sainte Anne, soutien des boiteux, page 269.

Imiter la charité de sainte Anne : faire quelques aumônes en son honneur.

—

DIX-NEUVIÈME JOUR.

Suite du chapitre XI, page 111. — Sainte Anne, secourable aux sourds-muets, page 271.

Respecter les vieillards en souvenir de sainte Anne et de saint Joachim ; les visiter, les soigner avec une filiale affection, les consoler.

—

VINGTIÈME JOUR.

Chapitre XII, pages 117 à 123. — Sainte Anne, force des paralytiques, page 274.

Visiter les affligés, les prisonniers ; prier sainte Anne de leur donner la résignation et la grâce de profiter de leurs peines.

—

VINGT-UNIÈME JOUR.

Suite du chapitre XII, pages 123 à 129. — Sainte Anne, port des naufragés, page 278.

Venir en aide aux pauvres honteux, aux infirmes les plus délaissés.

—

VINGT-DEUXIÈME JOUR.

Suite du chapitre XII, pages 129 à 135. — Sainte Anne, secours des pestiférés, page 283.

Imiter la mortification de sainte Anne ; s'imposer quelques privations, un jeûne ; s'interdire quelque récréation ou passe-temps même légitime, dans le but de mériter ses bonnes grâces.

—

VINGT-TROISIÈME JOUR.

Suite du chapitre XII, pages 135 à 139. Sainte Anne, trésor des familles en détresse, page 289.

Imiter sainte Anne dans sa fidélité à la grâce : docilité aux bonnes inspirations, se tenir en garde contre les illusions.

—

VINGT-QUATRIÈME JOUR.

Suite du chapitre XII, pages 139 à 145. — Sainte Anne, chemin des voyageurs, page 289.

Instruire les ignorants ; faire le catéchisme aux pauvres.

—

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

Fin du chapitre XII, page 145. — Sainte Anne, mère compatissante des estropiés, page 292.

Imiter la patience de sainte Anne, comprimer les saillies de l'humeur, se corriger des inégalités de caractère, par la possession de son âme en Dieu.

—

VINGT-SIXIÈME JOUR.

Chapitre XIII, de la page 153 à la page 158. — Sainte Anne, refuge des mères inquiètes sur le salut de leurs enfants, page 294.

Prier pour les agonisants, principalement pour ceux qui sont exposés à mourir sans sacrements.

—

VINGT-SEPTIÈME JOUR.

Suite du chapitre XIII, de la page 158 à la fin. — Sainte Anne, liberté des captifs, page 296.

Favoriser, suivant ses moyens, les vocations à la vie religieuse et apostolique.

—

VINGT-HUITIÈME JOUR.

Chapitre XIV, de la page 165 à la fin de la page 167. — Sainte Anne, remède des incurables, page 237.

Résolution énergique de combattre son défaut dominant, afin de ne pas mettre obstacle, par notre indignité, aux bontés de sainte Anne.

—

VINGT-NEUVIÈME JOUR.

Suite du chapitre XIV, page 179. — Sainte Anne, protection des ouvriers, page 247.

Prier sainte Anne de nous admettre dans sa très-sainte famille ; lui demander la grâce de ne jamais déshonorer son auguste patronage par une conduite indigne d'elle.

—

TRENTIÈME JOUR.

Chapitre XVI, de la page 209 à la page 211, vers la fin. — Sainte Anne, Providence des enfants, page 245.

Consécration pleine et entière de sa personne à sainte Anne.

Les personnes qui désireraient seulement faire une neuvaine préparatoire à la fête de sainte Anne, trouveront, dans la table qui précède, une ample matière pour remplir les exercices qu'elles se seront proposés.

TABLE DES MATIÈRES.

XV

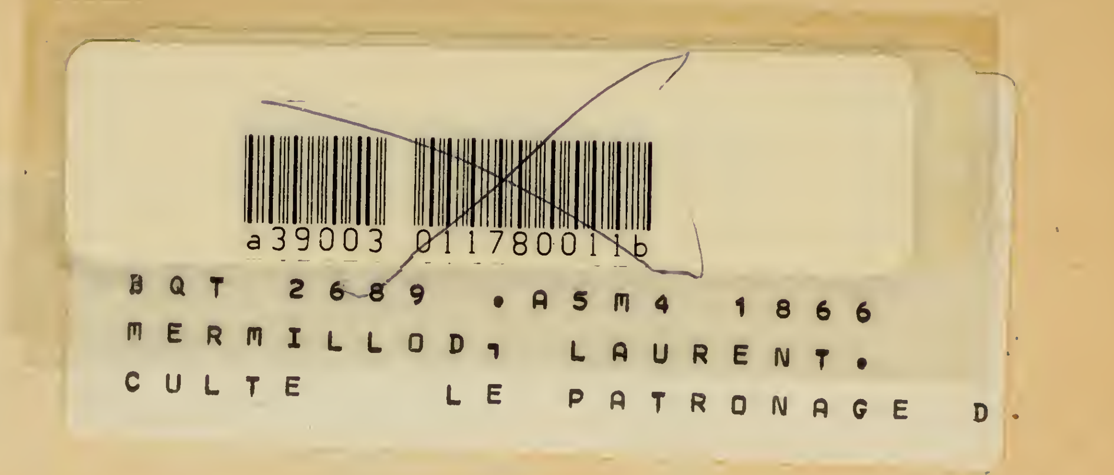
XVI

XVII

XVIII



Clermont-Ferrand, typographie Mont-Louis, rue Barbançon.


a39003 011780011b
BQT 2689 .A5M4 1866
MERMILLOD, LAURENT.
CULTE LE PATRONAGE D

